Décembre 1896 N° 36 3e Année

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIXE SIÈCLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 83, Rue de Rennes, PARIS

Le témoignage de M. Tardivel

L'importance de ce témoignage de M. Tardivel, directeur de la *Vérité* de Québec, président de la deuxième section du Congrès antimaçonnique de Trente, dans la question Diana Vaughan, n'échappera à aucun de nos lecteurs (1). Il répond aux journaux catholiques qui, sans vouloir prêter l'oreille aux arguments des avocats de Miss Diana, poursuivent envers et contre tous leur inqualifiable campagne contre l'adversaire providentielle de la secte; il rétablit, à l'encontre de leurs fabuleux récits, la vérité des faits qui se sont passés à son sujet au Congrès de Trente; il met à néant toutes les histoires inventées pour accuser M. Léo Taxil d'une mystification, disons-le mot, d'une imposture tellement grossière, qu'elle ne saurait être imaginée que par des esprits profondément prévenus contre lui et disposés à accepter en sa défaveur tout ce qui peut venir d'une source quelconque, même maçonnique.

Voici, d'abord, ce que M. Tardivel écrit dans la *Vérité* de Québec au sujet du Congrès de Trente, et de la prétendue « Fuite » de M. Léo Taxil; cet exposé des faits ne fera que confirmer ce qu'a déjà si péremptoirement établi M. Léo Taxil lui-même dans le numéro de novembre de la *Revue Mensuelle*.

Diana Vaughan au Congrès de Trente

L'*Univers*, de Paris, ayant publié, et le *Courrier du Canada* ayant reproduit une lettre anonyme, de Rome, où sont très inexactement racontés les incidents qui se sont produits au Congrès de Trente relativement à miss Vaughan, il est nécessaire de rétablir les faits sous leur vrai jour. Le correspondant de l'*Univers* dit :

« Dans cette section (la quatrième) et en présence de M. Léo Taxil, Mgr Baumgarten résuma l'objet du débat ; Il s'agit tout d'abord, dit-il, d'indiquer quel est le personnage ecclésiastique qui a reçu l'abjuration de la célèbre palladiste, qui l'a baptisée, confirmée, communiée, et qui a pu, en somme, garantir la base première de tous les récits échafaudés sur le nom de Diana Vaughan.

« Ainsi mis en demeure, M. Léo Taxil voulut se retrancher derrière les motifs de prudence qui conseillaient, disait-il, de ne pas exposer sa cliente au ressentiment des sectes. On lui fit observer que les indications réclamées ne pouvaient susciter aucun péril, puisqu'on ne demandait pas où Diana Vaughan s'était réfugiée, mais simplement qui est-ce qui pouvait répondre de sa conversion. Comme M. Léo Taxil hésitait encore, le président de la section, M. Pierre Pacelli et d'autres lui proposèrent de confier les indications requises, sous le sceau de la confession, à l'un des évêques présents, afin qu'il pût en référer au Saint-Siège. La proposition était si justifiée, que M. Léo Taxil, ne pouvant plus s'y soustraire, fit mine de l'accepter, L'évêque désigné pour recevoir ses confidences fut Mgr Lazzareschi. Séance tenante, car c'était le dernier jour du Congrès, rendez-vous fut pris pour l'entrevue secrète que M. Léo Taxil devait avoir à trois heures de l'après-midi avec Mgr Lazzareschi. Celui-ci, en effet, se trouva prêt à l'heure fixée... mais Léo Taxil ne parut point et on ne l'a plus revu !

« On ne le reverra pas davantage devant la commission romaine qui a été nommée depuis et à laquelle il affecte maintenant d'en appeler. »

A notre connaissance personnelle, ce récit est rempli de faussetés.

1° Le véritable objet du débat était de savoir si une haute-maçonne palladiste, répondant au nom de Diana Vaughan, a existé, et si elle existe encore, mais convertie. M. l'abbé de Bessonies a apporté à l'appui de l'affirmation qu'une telle femme existe des preuves que personne, ni au congrès ni ailleurs, n'a pu entamer, des preuves qui, au dire même de M. Billiet, ont convaincu les 80 pour 100 des congressistes,

(1) Voir une lettre de M. Tardivel, dans le numéro de novembre de la *Revue Mensuelle*, p. 647.

les chefs du Congrès, surtout. M. Respini, par exemple, a déclaré du haut de la tribune que, pour lui, homme de loi, l'existence de miss Vaughan était *juridiquement établie*.

On peut dire que, règle générale, les congressistes qui savaient assez bien le français pour suivre parfaitement l'exposé des faits et le raisonnement de l'abbé de Bessonies n'avaient plus de doute sur l'existence de Diana Vaughan. Mgr Baumgarten, qui parle le français à merveille, était une des rares exceptions. Mais cet ecclésiastique n'a pas attaqué un seul des faits exposés par M. de Bessonies, pas un seul de ses arguments. Il s'est contenté de soulever des objections et a demandé le certificat de naissance de Diana ou le nom de son père ou de sa mère, et le nom du prêtre qui l'a communiée, etc., etc.

Pour ceux qui ont lu *attentivement* tout ce que Mlle Vaughan a publié, ces deux questions étaient très insidieuses et avaient l'air d'être inspirées par la secte, à l'insu, sans doute, de Mgr Baumgarten.

En effet, si l'on avait répondu publiquement même à la première des questions, les francs-maçons auraient connu le nom de la mère de Mlle Vaughan, et, connaissant ce nom, auraient pu découvrir le couvent où elle a été baptisée, et où elle se propose de rentrer, sa mission dans le monde terminée, pour y finir ses jours.

Dans le troisième numéro de son *Palladium régénéré et libre*, page 72, elle dit en s'adressant à *Mère Marie-Thérèse* qui lui avait écrit :

« Viendrai vous voir avant deux mois, mais au moment où vous m'attendrez le moins (nécessité). En outre, pardonnez si je pose certaines conditions : causerie en bonne amitié, sans controverse religieuse, mais sur le doux *souvenir commun à votre mère et à la parente tant pleurée par moi que vous me rappelez.* »

Il est donc évident que si les francs-maçons connaissaient le nom de la mère de miss Vaughan ils tiendraient le fil qui les conduirait jusqu'au couvent.

Mais comment se fait-il que les francs-maçons ne puissent pas trouver, par eux-mêmes, le nom de la mère de miss Vaughan ?

D'après ce que miss Vaughan dit dans ses écrits publics et particuliers, il y a, dans sa famille, un de ces douloureux secrets dont nos lecteurs peuvent deviner le caractère et sur lequel nous n'avons pas besoin d'insister, secret qui rend impossible la découverte du nom de sa mère par les recherches ordinaires. « Ce nom, dans la secte, dit-elle, mon oncle seul le sait ; mais sur lui, je suis tranquille : non converti, mais antilemmiste, il m'a écrit qu'il emporterait ce secret dans la tombe ; il m'aime trop pour me trahir ». (1)

(1) *Mémoires d'une ex-palladiste*, numéro 14, août-novembre, page 436.

Voilà pourquoi miss Vaughan ne donnera pas au public un acte de naissance. Il lui aurait été facile d'en faire fabriquer un, soit vrai, soit faux, vu la manière fort peu sérieuse dont ces choses-là se font aux Etats-Unis ; mais un acte *faux*, elle est trop loyale pour y songer, et une déclaration *vraie* mettrait les francs-maçons sur sa piste.

On voit par ce qui précède que les indications demandées au congrès pouvaient, contrairement à ce qu'affirme le correspondant de l'*Univers*, exposer miss Vaughan à un grave péril, puisqu'elles auraient fait connaître le couvent où elle doit rentrer probablement avant un an.

2° La discussion sur miss Vaughan n'a pas eu lieu le dernier jour du congrès, mais le mardi, 29 septembre. Le congrès n'a été clôturé que le mercredi, 30 septembre.

3° Nous étions présent à la séance et nous pouvons affirmer que M. Taxil n'a pas *hésité* du tout. Il a carrément *refusé* de donner les indications demandées devant le public. Du reste, il ignore, comme les autres, le nom de la mère de miss Vaughan. Quant à l'entrevue secrète, il y a consenti volontiers. Nous croyons même que c'est lui qui en a parlé le premier.

4° Il est matériellement impossible que l'heure fixée pour cette entrevue secrète ait été trois heures de l'après-midi ; car il était au moins quatre heures et demie ou cinq heures de l'après-midi quand il fut décidé qu'il y aurait une entrevue secrète ! En effet, la séance avait commencé à deux heures ; — une grande demi-heure avait été perdue en discussions tout à fait étrangères à la question ; la lecture du rapport de M. de Bessonies avait duré au moins une demi-heure ; la discussion entre lui et le Père Octave d'un côté, et Mgr Baumgarten, de l'autre, trois quarts d'heure, peut-être davantage. De sorte qu'il passait *quatre heures* quand M. Taxil monta à la tribune. Et le correspondant de l'*Univers* affirme que le rendez-vous fut fixé pour trois heures !

5° C'est une atroce calomnie de dire que l'on n'a plus revu M. Taxil au Congrès après la fameuse séance. Il y est resté jusqu'à la fin et n'est parti de Trente que le lendemain de la clôture, le jeudi soir !

Nous l'avons vu nous-même après la fameuse séance, il nous a même fait lire la lettre par laquelle il rendait compte de la discussion à miss Vaughan !

Notre compagnon de voyage, M. Hurtubise, était à côté de M. Taxil dans la cathédrale, pendant le chant du *Te Deum*, pour la clôture du Congrès, le mercredi soir, et lui aussi a été édifié par la parfaite tenue de ce calomnié des sectes... et de trop de catholiques.

Voilà les incidents dont nous avons eu connaissance, personnellement. Ils ne s'accordent

pas du tout, on le voit, avec le récit du correspondant anonyme de l'*Univers*.

Maintenant, nous connaissons le nom de l'évêque à qui M. Taxil a communiqué confidentiellement le nom de l'évêque français qui est en état de renseigner Rome sur la conversion de miss Vaughan ; mais ne sachant pas au juste si ce renseignement nous a été donné confidentiellement ou non, nous ne le dirons pas ici, ne voulant commettre aucune indiscrétion. Nous ferons seulement observer que si M. Taxil avait réellement refusé de donner ce renseignement, il y a longtemps que ce serait su, non par une lettre anonyme à l'*Univers*, remplie d'inexactitudes et même de faussetés, mais par un *communiqué* officieux et exact dans un journal de Rome.

Une dernière observation : Le correspondant de l'*Univers*, après avoir affirmé faussement que M. Taxil n'a point paru au rendez-vous, déclare « qu'on ne le reverra pas davantage devant la Commission romaine ». « Nous avons vu, dit M. le chanoine Mustel, ce que vaut la première assertion. Nous affirmons que M. Léo Taxil, si la Commission romaine juge à propos de l'interroger, ne se dérobera pas plus qu'il ne l'a fait à Trente ; pas plus que, dans le même cas, nous ne nous déroberons nous-même » (2).

Ajoutons, à notre tour, que M. Taxil se dérobe si peu qu'à notre dernier passage à Paris nous avons pu prendre communication d'une lettre qu'il a écrite à l'un des prélats de la Commission romaine demandant une enquête *à fond* sur les accusations portées contre lui, notamment sur l'odieuse histoire de Diana Vaughan à Villefranche.

Les francs-maçons et leurs dupes ont réussi, à force de mensonges, à amonceler des nuages très épais autour de cette affaire ; mais, nos lecteurs peuvent en être assurés, la lumière finira par dissiper ces ténèbres de l'enfer, et ceux qui le voudront verront clair.

*
* *

M. Tardivel passe ensuite à l'examen du cas de M. Billiet, dont il a été fait ample justice dans notre dernier numéro de la *Revue Mensuelle*, p. 644.

On sait déjà comment, après avoir écrit à M. le chanoine Mustel, la lettre que l'on peut lire à cette page, il eut le triste courage d'en écrire peu de temps après une autre à l'*Univers*, en flagrante contradiction avec la première. La réfutation de cette lettre par M. Tardivel nous apporte quelques faits qu'il est important de connaître pour apprécier la *consciencieuse impartialité* des journalistes qui ont accueilli avec tant d'empressement la palinodie de M. Laurent Billiet.

(2) *Revue de Coutances*, même date.

Quelques Adversaires

A la tête de ceux qui, parmi les catholiques, mènent la campagne entreprise contre miss Vaughan, se trouve M. Eugène Tavernier, de l'*Univers*. C'est lui qui est le chef de cette vaillante bande de journalistes intelligents qui, par intuition, connaissent infiniment mieux la question maçonnique que les Mustel, les de Bessonies, les Pillet, les Père Octave, les Père Wyndham, les Desplagnes, les Loewenstein, les Sanna Solaro, les Parodi, sans parler des Parocchi et des Fava. Tous ces graves personnages ont étudié la franc-maçonnerie depuis de longues années, mais ils n'y entendent rien. Ce sont quelques journalistes parisiens qui, par la seule force de leur intellect, et sans aucune étude préalable, sont parvenus, d'un seul bond, à la vraie connaissance des choses maçonniques.

M. l'abbé de Bessonies croyait naïvement que ces phénomènes qui écrivent dans les gazettes de Paris éprouvaient le besoin, comme le commun des mortels, de se renseigner sur une question avant d'en parler. Voyant M. Eugène Tavernier s'engager dans la discussion qui se fait autour de Mlle Vaughan, il l'invita à passer chez lui afin d'y examiner les preuves de l'existence de celle qu'on prétend être un mythe. Naturellement, M. Tavernier, n'étant pas de ceux qui ont besoin d'étudier une affaire pour la connaître, repoussa poliment l'offre de M. le chapelain de Notre-Dame-des-Victoires. Sa lettre, que nous avons eue entre les mains et dont nous avons pris une copie très exacte, est un vrai monument qui mérite d'être connu. Voici :

L'*Univers* et le *Monde*
17, rue Cassette,
Rédaction.
Paris, 31 oct. 1896.

Monsieur l'abbé, — Je m'empresse de vous remercier de votre aimable proposition. Je l'accepterais volontiers si à ma besogne ordinaire, qui est assez considérable, n'était venu se joindre un surcroît d'occupations dont vous connaissez la cause. J'ai étudié longuement les productions signées Diana Vaughan et beaucoup d'autres annexes. J'en parle suivant un plan que je vous demande la permission de suivre jusqu'au bout afin de résoudre quelques questions capitales. Ensuite je devrai naturellement parler des explications que donnent les partisans de Diana Vaughan, du moins les personnes aussi honorables que vous. Je pourrai alors mettre à profit vos obligeantes communications. Veuillez, monsieur l'abbé, agréer mes excuses pour cet ajournement et croire aux sentiments respectueux de votre humble serviteur.

E. Tavernier.

Nous prions nos lecteurs de croire que ceci n'est pas une mystification : la lettre ci-dessus a été réellement écrite, elle existe ; nous l'avons

vue, de nos yeux vue, ce qui s'appelle vue ; c'est nous-même, et pas un autre, qui avons pris une copie.

Nous n'avons pas besoin de nous livrer à de longs commentaires sur cette déclaration de M. Tavernier qui annonce tranquillement qu'il va exécuter d'abord miss Vaughan et entendre les témoins en sa faveur ! Il suffit de mettre la pièce sous les yeux du public.

*
* *

Après avoir cité les deux lettres de M. Laurent Billiet que nos lecteurs connaissent, M. Tardivel les fait suivre des réflexions suivantes :

C'est le même M. Billiet qui a écrit ces deux lettres qui se ressemblent comme le jour ressemble à la nuit, le blanc au noir Le 16, il avait la *démonstration mathématique* de l'existence de Mlle Vaughan, il proteste publiquement contre la campagne *énervante* de ceux qui en doutent. Du reste il a VU, lui ! Ce n'est pas la parole plus ou moins exactement rapportée de M. Léo Taxil qui pourra faire douter un homme qui a VU et qui a une *démonstration mathématique !*

Le 30, il se souvient tout à coup de cette parole ; les choses VUES et la *démonstration mathématique* s'évanouissent aussitôt, et M. Billiet félicite l'*Univers* de sa campagne pour le moins aussi énervante que celle que menait la *France libre* et contre laquelle il protestait publiquement, quinze jours auparavant !

C'est, encore une fois, le même M. Billiet qui a écrit ces deux lettres ; car il n'y a pas deux Billiet, mais un seul et unique Billiet, charmant et aimable garçon, mais sujet, comme certain homme politique canadien, aux *opinions successives !*

Remarquez bien les dates : L'*Univers* a publié *sa* lettre de M. Billiet, le 10 novembre ; M. l'abbé Mustel avait publié la sienne, le 6. Or la *Revue de Coutances* étant un journal qu'on lit quand on veut s'occuper sérieusement des questions maçonniques, M. Eugène Veuillot devait nécessairement connaître la première lettre, et, par conséquent, la valeur du témoignage de cet homme sur lequel il s'appuie pour faire des pronostics et... de l'esprit. Voici les commentaires dont le directeur de l'*Univers* fait suivre la communication de M. Billiet, l'homme aux deux lettres :

« M. Billiet a raison de signaler et de souligner cette menace de M. Léo Taxil : *Diana Vaughan offensée cessera de publier ses mémoires.*

« Ce sera là, en effet, pour lui et ses associés, le moyen d'en finir. Ils se retireront dans leur dignité, — une feuille de vigne qui ne les couvrira guère.

« Le roman devait, d'ailleurs, finir par la disparition de Miss Diana. Quel autre dénouement serait possible ? Quel autre eût pu satisfaire les lecteurs convaincus ?

« Lorsque la palladiste encore luciférienne, mais ayant déjà M. Léo Taxil pour truchement, dénonça les chefs de sa secte, tout en disant : Je reste l'ennemie du catholicisme et je ne me convertirai jamais, nous vîmes là un effet littéraire connu et je ne doutai pas, pour ma part, que bientôt elle se déclarerait convertie. La question était de savoir si on la donnerait pour un personnage de fantaisie voyageant à travers les sectes maçonniques, comme le *jeune Anacharsis avait voyagé en Grèce* ou pour une réalité. Non, on soutint qu'elle existait, qu'elle avait *vécu* ses récits, lesquels étaient, par conséquent, des révélations très sûres, des documents historiques.

« Du moment où on donnait Diana pour vivante, il fallait bien qu'un jour ou l'autre elle parût ou fît une belle sortie. Une conclusion sensationnelle était obligatoire. Serait-elle enlevée par les palladistes et soumise en quelque caverne diabolique à des supplices dont on pourrait s'imaginer l'horreur ? Annoncerait-elle au contraire que, quittant l'aimable monastère connu du seul Taxil, où elle jouit si largement de la liberté d'écrire, elle allait s'ensevelir, sans donner son nom, dans un de ces couvents sévères absolument fermés au monde ?

« L'enquête actuelle semble devoir simplifier la situation : Diana Vaughan *offensée* et se conformant à l'avis de M. Léo Taxil cessera ses publications.

« Eugène Veuillot. »

Si M. Eugène Veuillot avait pris la peine de se renseigner auprès de gens sérieux, présents au congrès, il aurait su que les paroles de M. Taxil n'avaient aucunement le caractère d'une menace ; et il ne serait pas aujourd'hui dans la fâcheuse position d'un pronostiqueur qui reçoit des événements un cruel démenti ; car Mlle Vaughan qui, d'après M. Veuillot, devait cesser d'écrire, continue la publication de ses *Mémoires*. Nous venons d'en recevoir un fascicule, et un fascicule qui compte ! (1)

Si M. Eugène Veuillot s'était donné la peine de se renseigner, soit par lui-même, soit en s'adressant à des personnes qui ont réellement lu les écrits de Mlle Vaughan, tant publics que particuliers, il n'aurait pas commis cette bévue monumentale : « ... quittant l'aimable monastère connu du seul Taxil, où elle jouit si largement de la liberté d'écrire. »

Qui a jamais dit que Diana Vaughan est actuellement dans un monastère ?

Il est certainement permis de ne pas connaître le premier mot de ce qu'on est convenu d'appeler la question Vaughan ; seulement, ceux qui n'en savent rien feraient peut-être mieux de n'en point parler.

*
* *

Voilà pour l'*Univers*. Voyons maintenant la *Vérité*, de Paris, que nous regrettons amère-

(1) Voir plus loin dans ce numéro d'amples extraits de ce fascicule.

ment de voir engagée dans cette campagne déplorable.

M. Auguste Roussel est un homme à sens droit et un excellent chrétien ; mais il a le grand tort de se fier, dans les questions maçonniques, à son collaborateur, M. Georges Bois, au lieu de se renseigner par lui-même.

Nous allons montrer à M. Roussel que son collaborateur lui a fait publier un mensonge éhonté. Qu'on ouvre le numéro de la *Vérité*, de Paris, qui porte la date du 13 novembre, et l'on y lira ce qui suit :

« Notre collaborateur, M. Georges Bois, présentement à la campagne, nous écrit :

« A propos des « faits précis », révélés par « Diana, et auxquels la *Croix* persisterait à croire « lors même que Diana n'existerait pas (1) — « attendu qu'ils n'ont jamais été démentis — « qu'on me permette encore un souvenir.

« Lesdits « faits précis », pour n'y plus revenir, « ne seront *jamais* démentis, attendu que les palla- « distes imaginaires que concernent ces faits ne « sortiront jamais du monde des chimères pour « venir en celui-ci démentir ce qu'on a dit de « « précis » sur leur compte. »

M. Roussel, nous le savons, n'a pas lu les écrits de Diana Vaughan ; mais nous avons eu l'honneur de l'avertir que ces écrits sont remplis de noms propres, pas du tout imaginaires.

Evidemment, il n'a pas voulu nous croire, et il a imprimé, sans sourciller, le gros mensonge de M. Bois.

Car sous la plume de M. Bois, qui a dû lire les écrits de Diana Vaughan, l'assertion que les palladistes, mis en cause par elle, sont des êtres imaginaires, est un affreux mensonge.

Dans l'*Anti-Maçon* qui porte la date du 1er avril 1896, miss Vaughan a accusé de palladisme le F.·. Mesureur, à cette époque ministre du commerce dans le cabinet Bourgeois.

Dans l'*Anti-Maçon* portant la date du 16 avril 1896, miss Vaughan a accusé de palladisme le F.·. Albert Pétrot, alors député.

Dans le même article, elle accuse également de palladisme le F.·. Maurice Lachâtre et le F.·. Hubert, ancien directeur de la *Chaîne d'Union*.

Dans l'*Anti-Maçon* portant la date du 1er mai, miss Vaughan a accusé de palladisme le F.·. Cornélius Herz et elle a prédit qu'à cause des influences maçonniques les tribunaux ne le molesteraient pas.

Dans l'*Anti-Maçon* portant la date du 1er juin, miss Vaughan a accusé de palladisme le F.·. Edouard Lockroy et a raconté à son sujet un « fait précis » des plus grotesques.

Voyons, M. Roussel, ces noms représentent-ils des êtres imaginaires ou des hommes politiques parfaitement connus en France ?

(1) Nous avons à peine besoin de dire que jamais la *Croix* n'a publié cela. — *Note de la Vérité de Québec.*

Et Goblet d'Alviella, est-ce un être imaginaire? Et le roi Humbert? Et Crispi ? Et Lemmi ? Et Bovio? Et Luigi Pianciani? Et Carducci, sont-ce des mythes ?

Oui, M. Roussel, votre collaborateur, M. Georges Bois, a bel et bien abusé de votre bonne foi et de votre ignorance complète de la question maçonnique.

Les écrits de Mlle Vaughan sont remplis de noms propres qui représentent, non des mythes, mais des hommes publics parfaitement connus et pleins de vie !

***

Enfin, M. Tardivel en vient à cette histoire, aussi odieuse qu'invraisemblable, inventée par le *Nouvelliste* de Lyon, sur la prétendue mystification de Villefranche, et si légèrement reproduite par l'*Univers* et la *Vérité* (1).

Malgré cette invraisemblance, qui saute aux yeux de tout homme que le parti pris n'aveugle pas, des journaux ordinairement sérieux comme l'*Univers* et la *Vérité*, de Paris, ont reproduit cette atroce histoire.

M. Taxil écrivit aussitôt au *Nouvelliste*, de Lyon, la lettre suivante :

« Monsieur le Directeur,

« Je viens de recevoir à l'instant même votre numéro daté du jeudi 29, qui contient un article intitulé : « Diana Vaughan à Villefranche ». Votre bonne foi a été surprise par les personnes qui vous ont narré le conte bleu dont vous vous faites le propagateur.

« Je laisse de côté les aménités de votre article et je ne veux m'occuper que du fait lui-même. Une confrontation avec les deux individus qui prétendent avoir été envoyés à Villefranche pour s'y rencontrer avec miss Diana Vaughan, etc., sera une épreuve décisive; si vous êtes de bonne foi, vous reconnaîtrez même que cette confrontation est nécessaire.

« Vous dites que ces deux personnages vinrent de Paris à Villefranche et retournèrent à Paris ; vous dites que quelques confrères de la presse catholique de Paris pourraient donner leurs noms. Usant de mon droit de réponse, je vous requiers d'insérer la présente lettre, afin que les confrères auxquels vous faites allusion soient mis en demeure de s'expliquer, et de s'expliquer clairement. J'offre d'être confronté alors avec les deux individus en question, et je demande que la confrontation ait lieu par devant S. Ém. le cardinal Richard, archevêque de Paris, ou par devant un dignitaire ecclésiastique que Son Eminence voudrait bien désigner. Vos deux confidents auront à prouver ce qu'ils ont avancé, et l'on verra bien ainsi de quel côté sont les imposteurs.

« J'ai l'honneur, etc...

« Léo Taxil. »

(1) Voir la réponse de M. Léo Taxil à l'*Univers*, *Revue Mensuelle*, octobre 1896, p. 584.

Peut-on imaginer une attitude plus nette, plus franche, plus courageuse? M. Taxil, accusé d'avoir commis une fraude abominable, demande à être confronté avec ses accusateurs devant l'autorité diocésaine. Eh bien! que répond, pensez-vous, le *Nouvelliste*, de Lyon, journal chrétien? Voici. C'est incroyable. Il nous a fallu lire cela trois fois pour nous convaincre que nos yeux ne nous trompaient pas :

« On aurait cru que Léo Taxil proposerait comme « épreuve décisive » de montrer devant témoins sa fameuse Diana Vaughan ; pas du tout, il demande qu'on le confronte avec ceux qui ne l'ont point vue.

« Pour tout le monde il s'agit de prouver qu'elle existe, pour lui il s'agit de prouver qu'elle n'existe pas.

« Alors que toute la presse catholique le met en demeure de s'expliquer sur ses étranges inventions, lui prétend mettre les autres en demeure de prouver leurs faussetés qui éclatent aux yeux de tous.

« Comme toupet, celui-là dépasse les autres, mais pour qui connaît le personnage, il n'y a pas lieu de s'étonner.

« On verra la confiance qu'on peut avoir dans son témoignage et de quelle valeur sont les affirmations ou les démentis de l'homme dont toute la vie a été consacrée à duper ses contemporains, etc., etc. »

Il y a toute une colonne sur ce ton abominable.

Le *Nouvelliste* accuse M. Taxil d'une fraude honteuse ; M. Taxil demande qu'on lui fournisse l'occasion de confondre ses accusateurs ; et le *Nouvelliste*, journal catholique, *répond* en accablant sa victime de nouvelles injures !

Et la *Vérité*, de Paris, numéro du 8 novembre, reproduit cette atrocité du *Nouvelliste* sans un mot de protestation, avec une satisfaction évidente !

Et M. Eugène Veuillot, dans l'*Univers*, numéro du 7 novembre, a le courage d'écrire, en publiant la demande de M. Taxil d'être confronté avec ses accusateurs :

« Sur le fond de cette affaire ou plutôt de cet incident, nous laissons nécessairement la parole au *Nouvelliste de Lyon*. Nous serions surpris qu'il eût parlé à la légère. Du reste, que l'amusante historiette qu'il a contée soit vraie ou fausse, la chose est sans importance au point de vue de la question que nous voulons résoudre : Diana Vaughan existe-t-elle et que valent les écrits publiés sous ce nom ? »

Quel vent pestilentiel a donc soufflé sur l'*Univers !*

Ce journal reproduit, sur le compte de M. Taxil une accusation qui, si elle est fondée, imprime sur le front de cet homme le stigmate d'imposteur ; et lorsque l'accusé demande des juges, au lieu de l'aider à les obtenir, M. Eugène Veuillot parle d'*amusante historiette !*

Si cette accusation est une affaire montée par les loges, comme M. Taxil l'affirme, alors elle montre à quels moyens désespérés la secte a recours pour jeter le doute dans l'esprit des catholiques sur l'existence de miss Vaughan. Il est donc de la dernière importance, au point de vue de la question que l'*Univers* prétend vouloir résoudre, d'aller au fond de cet « incident ». Et cependant M. Eugène Veuillot déclare que l'incident est sans importance!

Nous le demandons, encore une fois, quel vent pestilentiel a donc soufflé sur l'*Univers* et la *Vérité*, de Paris !

C'est avec raison que M. l'abbé Mustel, parlant de cette douloureuse campagne, s'écrie, dans sa *Revue* du 13 novembre :

« On ne conçoit pas ce que pourraient faire de pire ces journalistes catholiques s'ils étaient des hommes d'une insigne mauvaise foi. Qu'on juge de sang-froid cette façon de procéder, et l'on sera forcé de convenir qu'elle est exactement semblable à celle des feuilles maçonniques quand elles ont calomnié un ou plusieurs membres du clergé ou quelque communauté religieuse » (1).

Et sait-on sur quoi repose toute cette campagne furibonde que mènent certains journaux contre Diana Vaughan et Léo Taxil? Quand le calme sera revenu dans les esprits, on sera étonné de constater que l'on n'avait absolument rien pour justifier, de près ou de loin, cette « guerre d'Apaches » comme on l'a si justement appelée.

En effet, pour affirmer que Diana Vaughan n'existe pas et que Léo Taxil est un imposteur, les journalistes catholiques n'ont guère que les négations absolument intéressées d'un Findel, haut maçon allemand, et les fantaisies de la *Revue maçonnique*, de Paris.

De pièce vraiment sérieuse ils n'ont qu'une lettre de Mgr l'évêque d'Edimbourg à laquelle Mlle Vaughan a promis de répondre et qui n'embarrasse pas, du reste, ceux qui ont étudié toute la question.

Findel a fait une brochure où il nie tout, et la *Revue maçonnique*, numéro de juin, 1896, page 144, dit :

« En 1895, le Dr Hacks a passé la main, pour continuer ses diableries, à Mme Taxil qui opère actuellement sous le pseudonyme de Diana Vaughan à la librairie anti-maçonnique. »

Voilà la source à laquelle des catholiques sont allés puiser leurs renseignements! Qu'on ne le nie pas. Nous avons vu de nos yeux,

(1) M. Tardivel reproduit en entier, dans son journal, l'article du Chanoine Mustel, auquel sont empruntées ces lignes, et qu'on peut lire dans la *Revue Mensuelle*, novembre 1896, p. 648.

dans le fameux article du 13 octobre de la *Kolnische Volkszeitung (Gazette populaire de Cologne)*, article qui a été le point de départ de cette campagne des journaux français, nous avons vu de nos yeux, disons-nous, que l'auteur de cet article s'appuyait carrément sur la *Revue maçonnique* pour dire que Mme Léo Taxil est Diana Vaughan !

Et qu'on n'invoque pas, pour se justifier, l'incident du Dr Bataille. Nous parlerons de cette affaire au long, la semaine prochaine. Mais, en attendant, nous prions nos lecteurs de vouloir bien remarquer que nulle part, ni dans ses lettres ni dans ses interviews, le Dr Bataille ne conteste l'existence de Diana Vaughan !

Non, les journalistes catholiques qui contestent l'existence ou l'identité de Diana Vaughan et qui font une « guerre d'Apaches » à Léo Taxil, n'ont pour se justifier que les affirmations et les négations de la secte.

Sera-ce une justification suffisante au tribunal de l'histoire, sans parler du tribunal de Dieu ?

*
* *

Nous regrettons, plus que nous ne pouvons le dire, de voir les *Études religieuses*, de Paris, d'ordinaire si pondérées, si sages, se lancer dans cette campagne à la suite de la *Kolnische Volkszeitung*.

Pourquoi n'ont-elles pu garder la prudente réserve de la *Croix*, de Paris, et de l'*Ami du Clergé ?* Pourquoi elles, au moins, n'ont-elles pas écouté l'invitation du comité romain ?

*
* *

Une dernière observation de M. Tardivel digne d'attention a trait à un article des résolutions du Congrès anti maçonnique de Trente, formulé par la quatrième section, *de l'action anti maçonnique*. Cet article est ainsi conçu :

« Que les femmes catholiques fassent de particulières instances auprès du Saint-Siège pour hâter la béatification de cette sainte héroïne (Jeanne d'Arc) dont *l'influence a été si grande dans les conversions de Francs-maçons.* »

C'est nous qui soulignons, ajoute M. Tardivel.

Qui sont les francs-maçons les plus connus dont la conversion est attribuée à Jeanne d'Arc? Qui, sinon Léo Taxil et Diana Vaughan?

Ces deux personnages affirment avoir été convertis par la grâce de Dieu, sans doute, mais ils ajoutent que c'est Jeanne d'Arc qui leur a obtenu et apporté cette grâce.

Solutore Zola s'est converti à la suite d'une guérison miraculeuse opérée par la Sainte-Vierge; M. Doinel, (Jean Kostka) a été retiré de l'abîme par Notre-Dame de Lourdes.

Les seuls maçons convertis par Jeanne d'Arc, du moins les seuls connus jusqu'ici, sont Léo Taxil et Diana Vaughan !

Ce vœu prouve donc que la quatrième section, qui est précisément la section où l'on a commencé l'attaque contre Diana Vaughan, croit à sa conversion et à celle de Taxil ; ou bien nous ne savons pas lire.

J. P. Tardivel.

LA SUPRÊME MANŒUVRE

Les lecteurs de cette *Revue* sont déjà au couran de quelques-uns des incidents qui ont signalé la prise d'armes menée dans la presse, même catholique, contre Miss Diana Vaughan, sa personne, ses ouvrages et ses révélations anti-maçonniques. Mais il importe d'avoir sous les yeux, depuis l'origine, toute la suite de ces manœuvres déloyales, pour juger, en toute connaissance de cause, de la valeur des attaques et de la légèreté, pour ne pas dire plus, de ceux qui les lancent ou les soutiennent.

Nous ne saurions mieux atteindre ce but qu'en reproduisant ce que la courageuse Ex-Palladiste, légitimement émue d'oppositions venues contre elle d'où elle pouvait le moins les attendre, a répondu pour se défendre et faire éclater aux yeux des esprits non prévenus toute la vérité. Cet exposé des faits est d'autant plus nécessaire que ses adversaires, trop peu consciencieux, se gardent bien d'insérer ses réponses et laissent croire à leur public que leurs attaques sont irréfutables.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que Miss Diana Vaughan, dans les deux derniers fascicules de ses *Mémoires*, a répondu victorieusement à toutes les calomnies, à toutes les inventions, à toutes les fables si généreusement répandues contre elle. Il est impossible, quand on a lu ces pages, où sont exposées, avec tant de lucidité, de calme et d'élévation en même temps, toutes les manœuvres du complot maçonnique, ourdi contre sa personne et ses œuvres, de ne pas se rendre à l'évidence, de ne pas reconnaître qu'inconsciemment ses adversaires catholiques, en s'armant contre elle, en acceptant aveuglément les inventions de ses ennemis, font tout simplement le jeu des sectaires dont, mieux que personne, elle a su dévoiler les infernales machinations.

Voici donc, dans ses points importants, le plaidoyer de Miss Diana Vaughan, qui, pour le lecteur impartial et sans parti-pris, doit mettre à néant les mensonges et les absurdités, accumulés, depuis trois mois, contre celle qu'on pouvait croire providentiellement appelée à ruiner à jamais l'écha-

faudage satanique de la Franc-Maçonnerie. On comprend avec quelle amertume de cœur elle s'est vue dans la nécessité de « batailler, comme elle dit, contre des hommes en qui elle avait rêvé des frères d'armes », et se résigne à voir son œuvre entravée par ce qu'elle appelle si justement, faisant allusion au sort de la Pucelle d'Orléans, « la trahison bourguignonne. »

Un vent de folie souffle depuis trois mois, agitant et convulsant un grand nombre de feuilles catholiques, bise progressivement plus violente en Allemagne d'abord, et ensuite véritable ouragan déchaîné en France.

Quand le calme sera revenu après cette invraisemblable tourmente, on demeurera stupéfait que tant de journalistes, dont plusieurs bien connus graves et sages, aient pu subir un tel entraînement, sans vouloir jeter un regard en arrière, sans se rendre compte que le vertigineux tourbillon qui les emportait et les changeait à les rendre méconnaissables était une infernale tempête dont l'Eole n'est autre que Satan, roi de ce monde, inspirateur et idole de la Franc-Maçonnerie.

J'avais signalé — et j'en avais haussé les épaules — la burlesque fantaisie de Moïse Lid-Nazareth dans la *Revue Maçonnique* du F∴ Dumonchel. Je n'avais pas cité, tant cela était absurde. Selon le dire de l'agent de Lemmi, je n'étais pas moi-même; j'étais une autre, et Moïse donnait le nom !

Qui aurait pu jamais croire qu'une farce de cette espèce était susceptible de créance un jour; qu'elle trouverait, hors de la secte, des hommes sérieux pour l'adopter et en faire la base d'un échafaudage de mensonges, en se croyant naïvement dans le vrai !

Au mois de juin, je signalai la manœuvre de M. Margiotta, tendant à faire croire à l'existence de deux Diana Vaughan : l'une, la vraie, demeurée palladiste, ayant fait sa paix avec Lemmi ; l'autre, c'est-à-dire moi, la fausse, déclarée énergiquement par lui n'être pas la même que celle qu'il avait connue en 1889 à Naples. Mon article valut à la *Revue Mensuelle* une lettre de M. Margiotta, dans laquelle, avec accompagnement d'injures et de menaces, notre homme soutenait mordicus sa thèse de mon dédoublement. D'où, pour me défendre : la brochure *Miss Diana Vaughan et M. Margiotta*, où le mensonge de cet obstiné fut démontré avec ses lettres mêmes, reproduites en fac-simile par la photogravure. (1)

Cet incident n'avait qu'une importance relative; il n'était pas l'œuvre de la secte; c'était le fait du dépit pur et simple d'un malheureux, sa rancune éclatant en quelques cris de colère, m'outrageant dans mon honneur, mais impuissant à détruire mon œuvre. En me dédoublant, dans son aveugle fureur, il me rendait témoignage; sa méchanceté retombait sur lui, pour l'accabler.

Mais, si la secte fut étrangère à l'incident Margiotta, elle préparait dans l'ombre une suprême manœuvre.

Le mouvement antimaçonnique venait de prendre enfin une allure guerrière; une organisation complète se préparait à surgir. Ayant à leur tête M. le commandeur Guglielmo Alliata, un des vaillants chefs des œuvres de la jeunesse catholique d'Italie, Mgr Lazzareschi, délégué officiel du Saint-Siège, et M. le commandeur Pietro Pacelli, président des comités électoraux catholiques de Rome, les antimaçons italiens avaient donné le bon exemple, avaient multiplié dans la péninsule les comités de résistance à la secte, et, encouragés par Léon XIII, ils conviaient le monde chrétien tout entier au premier Congrès antimaçonnique international.

Ah ! ce Congrès !... Longtemps les Loges avaient cru qu'il n'aurait pas lieu ; quelques renvois d'une époque à une autre avaient laissé au Maudit l'espoir que ce projet, datant de juillet 1895, serait finalement abandonné. « Tout se passera en paroles, croyait-on dans les Suprêmes Conseils; les catholiques ne se décideront jamais à en venir à l'action. »

Or, voici que tout à coup la convocation définitive parut. La ville choisie était Trente, la cité du grand Concile tenu contre l'hérésie des diverses sectes protestantes, et la Maçonnerie est fille du protestantisme socinien !

A Trente ! à Trente ! clamèrent les voix des catholiques, réveillés, secoués de leur torpeur. Et les Loges apprirent ainsi soudain que tout était prêt; que S. A. le Prince Evêque de Trente avait accepté avec joie l'honneur de présider ces grandes assises de la nouvelle Croisade; que la bonne et chrétienne ville du Bas-Tyrol se faisait une fête d'accueillir les congressistes; et que S. M. l'Empereur d'Autriche avait accordé toutes les autorisations nécessaires.

Cette convocation du Congrès de Trente fut un coup de foudre pour la secte. Avant que le F∴ Nathan poussât ses hurlements de rage, le F∴ Findel, de Leipsig, publia avec éclat sa brochure; car c'est là le premier fait que je prie le lecteur de constater, la brochure Findel a suivi presque immédiatement la convocation définitive du Congrès. Le haut-maçon de Leipsig se levait ainsi brusquement, sortait de son silence de plusieurs années : en apparence, il répondait aux accusations dont il était l'objet depuis plus de trois ans ; en réalité, il répondait au cri de guerre des antimaçons de Rome.

(1) Voir à ce sujet la *Revue Mensuelle*, juillet 1896, p. 403, et novembre, p. 654.

C'est à ce moment aussi que je publiai *Le 33e∴ Crispi*. Toutes les personnes qui connaissent à fond la question maçonnique ont été unanimes à déclarer que cet ouvrage est le réquisitoire le plus écrasant qui ait jamais paru contre la secte.

A peine le volume était-il parvenu au Vatican, que je recevais de l'un des secrétaires particuliers de Sa Sainteté une lettre dont j'ai cité ce passage :

« Continuez, Mademoiselle, continuez à écrire et à démasquer l'inique secte ! La Providence a permis, pour cela même, que vous lui ayez appartenu pendant si longtemps. »

Faisant allusion aux faux bruits semés sur mon identité par M. Margiotta et à la négation même de mon existence, émise par quelques autres lecteurs des élucubrations de Moïse Lid-Nazareth, mon éminent correspondant continuait ainsi :

« De beaucoup il y a *calomnie* sur votre existence et votre identité. Je crois que c'est là un artifice de la secte, pour ôter du poids à vos écrits. J'ose cependant vous soumettre mon avis, que, dans l'intérêt du bien des âmes, vous veuillez, *de la meilleure manière que vous croirez*, écarter toute ombre de cela. »

La lettre se terminait en ces termes :

« Je me recommande de tout cœur à vos prières, et avec une parfaite estime je me déclare votre tout dévoué. »

On me laissait donc juge du moyen à employer pour réduire à néant les calomnies. Par une autre voie, je reçus l'avis apporté à l'un de mes amis : j'étais autorisée à prendre tout mon temps pour tenir certain engagement, qui n'a pas à être divulgué, et l'on reconnaissait que je ne devais rien faire qui pût compromettre ma sécurité.

Ma résolution fut bientôt prise : *faire triompher la vérité par l'écroulement successif des mensonges.*

Les mensonges mis en circulation n'étaient pas nombreux alors; leur compte pouvait être réglé assez rapidement. Mon plan consistait à détruire l'une après l'autre chaque invention imaginée pour nuire à mon œuvre, et à montrer à quel mobile avait obéi l'inventeur de chaque mensonge.

Après l'incident Margiotta, un répit me paraissait nécessaire, et d'ailleurs je portai toute mon attention sur le grand événement qui allait s'accomplir à Trente.

Cependant, j'eus des échos du premier tumulte soulevé en Allemagne par la brochure du F∴ Findel.

Des journaux catholiques allemands s'étaient laissé troubler, avaient admis comme sincères, véridiques, les dénégations de ce vieil ennemi de l'Eglise.

En parcourant cette brochure, on se demande si l'hésitation était possible! On se le demande, quand on sait; puis, en constatant que ce trouble des esprits s'est vraiment produit, on déplore que l'ignorance de la plupart des bons journalistes soit si complète en matière maçonnique. Car elle méritait tout simplement d'être repoussée du pied, cette brochure où la stupéfiante effronterie de Findel a osé écrire que ni Cavour ni Mazzini ne furent jamais francs-maçons, et qu'Albert Pike était un simple grand-maître du Rite Ecossais, l'égal de tous les autres grands-maîtres, le Suprême Conseil de Charleston n'étant supérieur à aucun autre!

Oui, voilà ce que le palladiste Findel a eu le « toupet » d'écrire en toutes lettres, d'imprimer, et des journalistes catholiques se sont inclinés. « *Meâ Culpâ,* pour avoir cru jusqu'à présent au maçonnisme de Cavour et de Mazzini! *Meâ maximâ culpâ,* pour avoir cru à la suprématie souveraine d'Albert Pike! *Findel dixit!* »

Un religieux partit en campagne à la suite de ces belles déclarations de l'ineffable Findel. Il s'adressa aux journaux allemands qui avaient fait si bon accueil aux contre-révélations du haut-maçon de Leipsig. Ce religieux envoya partout un article, dans lequel il annonçait qu'il allait publier une brochure, lui aussi; il se proposait de démontrer, mais en se plaçant sur le terrain catholique, que Findel avait raison. Findel avait attaqué l'Eglise, en l'accusant de stipendier de faux révélateurs dans le but de calomnier la digne et toute pure Maçonnerie; lui, il défendrait l'Eglise, en prouvant qu'en effet la Maçonnerie avait été calomniée, mais en prouvant par surcroît que ces calomnies étaient le fait de francs-maçons déguisés. On n'a pas tardé à reconnaître que ce pauvre religieux ne jouissait pas d'un cerveau bien équilibré; il avait déjà donné des signes inquiétants; ses supérieurs le firent taire, sa brochure n'a pas paru. Au Congrès de Trente, il fut déclaré qu'elle ne paraîtrait pas.

*
* *

Je note pour mémoire un volume qui parut en Angleterre, vers la même époque que le pamphlet de Findel en Allemagne.

Ce volume ne me paraît pas, jusqu'à présent, appartenir à l'ensemble de la suprême manœuvre. Il a tout l'air d'un acte particulier, ordonné par les hauts-chefs de la Rose-Croix socinienne du Royaume Britannique. Dans le n° 8 de mes *Mémoires,* j'ai inséré quelques révélations sur les principaux supérieurs Rosicrucians d'Angleterre et d'Ecosse, dont l'occulte rite en neuf degrés pratique le lucifériansime. Cette importante branche de la Haute-Maçonnerie britannique a vu là une déclaration de guerre directe contre elle, et elle a chargé un de ses membres de produire une négation publique. Le livre,

pour innocenter les Robert Brown et consorts, enregistre leurs affirmations d'innocence, n'oppose aucune preuve contraire à mes révélations, et échafaude le roman qui, depuis le Congrès de Trente, a été mis à la mode et forme le thème favori de la polémique des journaux hostiles.

Oui, voilà à quelle source s'alimente la frénétique campagne de mes adversaires; le F∴ Findel et le F∴ Arthur-Edward Waite, sont devenus des oracles.

Les Rosicrucians que j'ai nommés et sur lesquels j'ai donné des indications précises, sont-ils vraiment adeptes et chefs de ce rite d'occultisme? Oui, ils l'avouent; cela ils ne le peuvent nier. Se faisaient-ils connaître du public comme tels? Non; ils cachaient, au contraire, à leurs compatriotes leur qualité de Rosicrucians sociniens. Je les ai donc démasqués; voilà un premier point acquis; avec la clarté du plein soleil, il ressort du livre même de M. Waite. Ce qu'ils nient, ce sont les œuvres magiques dont j'ai accusé la Rose-Croix d'Angleterre et d'Ecosse, dans ses hauts grades.

Eh bien, si j'ai dit le contraire de la vérité, pourquoi continuez-vous à couvrir de mystère vos rituels d'initiation?

Les publier dans votre livre, voilà ce qu'il fallait faire, M. Waite, au lieu de divaguer autour de deux ou trois incorrections de style, commises par le F∴ Palacios; car vous savez bien que la voûte anglaise, destinée à une communication internationale, dont vous critiquez quelques mots, a été rédigée par ce haut-maçon mexicain. L'auteur du document a été révélé au public, en même temps que son texte (1). Et vous-même, ne recevez-vous pas tous les jours des lettres qui sont loin d'être impeccables de style, et cela fait-il qu'elles n'aient pas été vraiment écrites? Les planches qui sont publiées parfois dans les organes officiels maçonniques des divers pays ont-elles toujours toute le pureté de la langue nationale? et, si deux ou trois incorrections s'y trouvent, sont-elles transformées pour cela en documents apocryphes?

(1) Voir le volume *Adriano Lemmi, chef suprême des francs-maçons*, page 349, dernière ligne. Je n'étais pas à Londres, quand Palacios y rédigea la voûte, d'accord avec Graveson et avec moi sur tout ce qu'il fallait dire; il était autorisé à faire imprimer nos deux signatures auprès de la sienne, sur le document lithographié qu'il expédia le 15 décembre 1893 à tous les Triangles. Et voici la preuve encore que je ne fus pas la rédactrice de la voûte : tandis que Graveson partit d'Angleterre le 9 pour l'Italie où il réussit assez bien dans sa mission; moi, je quittai Londres le 10 pour venir à Paris, espérant soulever les hauts-maçons français contre Lemmi; je m'arrêtai deux ou trois jours, je ne me rappelle plus au juste, dans une famille amie, demeurant aux environs de Paris; mais je suis certaine que, le 15, jour de l'expédition de la voûte, *de Londres*, j'étais à Paris, puisque ce jour-là je reçus un délégué du Suprême Conseil de France à l'hôtel Mirabeau, où j'étais descendue depuis la veille ou l'avant-veille, je crois. A mon retour à Londres, je contresignai le document original, destiné à demeurer aux archives de la Mère-Loge *le Lotus d'Angleterre*.

L'authenticité de ces planches incorrectes est établie par leur insertion dans les organes officiels de la secte; l'authenticité de la voûte rédigée par le F∴ Palacios, que j'ai contresignée, est établie par le mouvement historique de révolte contre Lemmi, mouvement qui a suivi l'envoi de la voûte et que vous ne pouvez nier. Cette voûte a bien existé, puisque des hauts-maçons y ont adhéré et que d'autres l'ont rejetée. C'est officiel, cela, monsieur Waite.

Tout le roman, inséré dans le volume anglais des Rosicrucians, est une diversion qui ne saurait tromper les gens de bonne foi.

On m'accorde que mes révélations sur la qualité des personnes et sur les locaux des temples secrets sont exactes; cela me suffit largement.

On repousse l'accusation d'œuvres magiques. Ah! çà, mais qui êtes-vous donc vous-même, cher monsieur Waite? — Si les renseignements qui m'ont été communiqués sont vrais, vous êtes né catholique, et vous avez apostasié pour passer au protestantisme. Ce n'est pas tout : votre protestantisme s'accommode fort bien de la pratique la plus assidue des sciences occultes. C'est ici que je vous prends la main dans le sac, trop malin Arthur-Edward. Vous êtes un des disciples d'Eliphas Lévi, l'ex-abbé Constant, le prêtre catholique qui apostasia pour devenir l'un des Mages de la sorcellerie moderne. Oserez-vous nier cela, monsieur Waite? Non, vous ne le pouvez pas; car un livre a été imprimé, un livre existe, qui est le *Dogme et rituel de la Haute Magie,* traduit d'Eliphas Lévi par un certain Arthur-Edward Waite, à l'usage des Anglais qui désirent se préparer aux grandes lumières de la Rose-Croix luciférienne; et ce certain Arthur-Edward Waite, ce n'est pas un homonyme, c'est vous.

N'essayez pas d'épiloguer. Ne venez pas nous raconter maintenant que votre Lucifer, à vous, est une « entité astrale », que votre Lucifer théosophique est « le Manasaputra », c'est-à-dire « l'ange planétaire, le bon ange qui est venu informer l'homme et le faire tendre à la fusion divine, d'où dérive le salut ». Cette mirifique explication est celle qui est imprimée dans une des plus importantes revues de l'occultisme anglais, le *Lucifer;* cette mauvaise plaisanterie a pour but de justifier le titre de la feuille satanique, aux yeux des pauvres fous que l'on égare et qu'il s'agit d'entraîner graduellement aux dernières œuvres de la magie.

J'ai eu la folie de croire que Lucifer était le Dieu-Bon et que le vrai Satan était Adonaï, la divinité adorée par les catholiques. Vous, monsieur Waite, vous n'avez pas mon excuse, puisque vous avez reçu une éducation chré-

tienne; vous n'ignorez pas, vous ne pouvez pas ignorer que votre Lucifer ne fait qu'un avec Satan, prince des ténèbres, toujours vaincu par le glorieux archange Saint Michel.

Vous montrez le bout de votre oreille d'occultiste, — je devrais dire le bout de votre corne de diabolisant, — quand vous faites remarquer que la fameuse voûte *doctrinaire* d'Albert Pike est fortement teinte des théories d'Eliphas Lévi. Je crois bien ! Albert Pike était un grand admirateur de votre maître en sciences occultes. Vous dites ces théories défigurées; vous auriez dû dire exposées dans leur vrai sens, appropriées au dogme palladique. Vous tirez argument de plusieurs similitudes pour insinuer que le document est, peut-être, faussement attribué à Pike et qu'il se pourrait qu'il eût été fabriqué par quelqu'un connaissant les œuvres d'Eliphas Lévi.

Ici, je vous arrête. Vous n'êtes pas le seul que des similitudes de ce genre aient frappé. Voulez-vous que je vous nomme quelqu'un qui, m'a-t-on assuré, a été, plus que tout autre, étonné de voir la doctrine palladique pétrie de Lévitisme et autres occultismes antérieurs à 1870 ? Voici le nom : M. Solutore Zola, le grand maître d'Egypte récemment converti.

Un de mes amis m'a communiqué le fait et les raisons de cet étonnement de M. Zola; cela vaut la peine d'être relaté. M. Solutore Zola, qui était en grandes relations d'amitié maçonnique avec Albert Pike, fut chargé par celui-ci de lui recueillir tous les travaux de ce genre ; c'est lui qui lui envoya les principaux systèmes d'occultisme, Eliphas Lévi, Ragon, et bien d'autres. Naturellement, Albert Pike, ne voulant pas se montrer plagiaire aux yeux de son ami, eut grand soin de ne pas lui faire part de son organisation secrète ; c'est pourquoi M. Zola, malgré sa haute situation maçonnique, fut tenu à l'écart de la fédération suprême des Triangles. Aussi, quand les révélations sur le Palladisme commencèrent, M. Solutore Zola les suivit avec intérêt, et il a déclaré avoir reconnu dans divers documents dévoilés bon nombre d'extraits des travaux que lui-même avait envoyés à Albert Pike.

Pour vous tirer de l'embarras où vous mettra cette réplique, monsieur Waite, il ne vous reste qu'à insinuer que M. Solutore Zola n'existe pas ou qu'il est mon complice.

En tout cas, il est une autre façon de confondre votre audace. L'authenticité de la fameuse voûte doctrinaire d'Albert Pike est établie par son insertion dans les organes secrets de la secte.

Oh ! je sais qu'à l'époque même où les FF ∴ Findel et Waite publièrent leurs négations intéressées, Lemmi donna l'ordre de détruire, partout où cela serait possible, les recueils maçonniques ayant laissé échapper quelque preuve de l'existence du Rite Suprême, surtout dans les bibliothèques publiques ; et cet ordre a été exécuté. Mais que les hauts-maçons ne se réjouissent pas trop ; ils pourraient avoir un jour quelque surprise.

Enfin, pour en terminer avec les Rose-Croix anglais et leur porte-parole Arthur-Edward Waite, il est incontestable qu'ils n'avaient qu'une façon sérieuse de se laver de mes accusations d'occultisme satanique et qu'ils ont répondu à côté de la question. La façon sérieuse, la seule, l'unique, la voici : il fallait publier dans le livre et, au besoin, dans les journaux, les rituels d'initiation aux trois derniers degrés de votre Rose-Croix. Par là, on eût vu clairement si, oui ou non, vous avez été calomniés. Cette publication, que vous esquivez, nous la ferons, — s'il plaît à Dieu !

⁂

Il me faut, à présent, revenir à Findel.

On pense si le rusé compère se réjouissait de voir des journalistes catholiques allemands marcher à sa suite, recueillir avec respect ses dénégations, quoique dénuées de la moindre preuve, et proclamer qu'il avait raison, même contre la réalité des faits historiques.

Findel avait amoncelé les nuages; mais comment faire éclater la tempête ?

Et voici la suprême manœuvre.

Rendons justice aux chefs de la Haute Maçonnerie : ils ont admirablement réussi, — jusqu'à présent.

Le coup n'est pas de Lemmi; Adriano n'est pas d'une telle force. Ce coup extraordinaire marque les débuts de Nathan, combinant son action avec celle du Grand Orient de France, sous le sage conseil du vieux Findel.

Depuis ma campagne de 1893-1894, Lemmi est usé jusqu'à la corde. Que mes négateurs disent ce qu'ils voudront sur mon compte, ils ne peuvent nier ma campagne antilemmiste et ses effets; c'est de l'histoire, cela! Bon gré mal gré, Lemmi a été mis dans la nécessité de rentrer dans la coulisse.

La Maçonnerie la plus atteinte a été la Maçonnerie française ; il ne faut pas se le dissimuler. Lemmi ayant été publiquement dépouillé de ses apparences d'honnête homme, les preuves authentiques de son indignité ayant été étalées au grand jour sous forme d'actes légaux, inattaquables même par le démenti, et sa gallophobie, connue seulement de l'autre côté des Alpes, ayant été mise en relief dans le monde entier, les maçons français souffraient, plus cruellement que tous les autres, des récentes révélations.

De là, les démarches du F ∴ Amiable, envoyé à Rome par le Grand Orient de France;

l'une d'elles a été mentionnée par la *Rivista della Massoneria Italiana*.

Depuis lors, le Grand Orient de France fit comprendre, en multipliant ses doléances auprès du palais Borghèse, qu'il ne suffisait pas de nier la prépondérance actuelle de la Maçonnerie Italienne, mais qu'il devenait nécessaire de profiter de l'échéance des pouvoirs de Lemmi dans la Maçonnerie officielle avouée pour ne pas les lui renouveler, afin d'enlever un argument aux catholiques.

Rien n'était plus désagréable aux maçons français que de s'entendre accuser à tout instant d'obéir à un chef suprême, ennemi mortel de la France et ayant subi une condamnation à un an de prison pour vol.

Lemmi, lui, ne voulut rien entendre, d'abord; qu'importaient, répondait-il, les criailleries des cléricaux? Mais les objurgations devinrent tellement pressantes qu'il dut céder, à la fin. Ces pourparlers, ces tiraillements causèrent le retard de l'élection jusqu'au 1[er] juin; on sait que ces pouvoirs de neuf ans, les pouvoirs avoués, expiraient le 28 janvier de cette année, l'élection en remplacement des FF ▽ Tamajo et Riboli ayant eu lieu le 28 janvier 1887 au Convent de Florence.

Pour donner satisfaction au Grand Orient de France, il fut convenu qu'Adriano ne se représenterait pas; il demeurerait désormais dans la coulisse, et l'on nierait plus carrément que jamais l'existence d'une Haute Maçonnerie internationale.

Cette retraite a dû être sensible à Lemmi : il aime à parader dans les banquets, se montrer, débiter des discours, dont sa situation à la tête de la Maçonnerie officielle lui fournissait mille prétextes; il n'est pas comme Mazzini, qui savourait au contraire l'effacement, qui trouvait des délices à l'incognito, qui préférait la réalité de la haute direction aux semblants pompeux des titres connus des profanes.

Enfin, Lemmi se résigna. Ah! ce n'est certes pas lui qui me déclare mythe; il sait que c'est bien mon existence qui lui a valu de boire jusqu'à la lie la coupe des humiliations. Il se résigna, mais en exigeant néanmoins une double fiche de consolation : cédant la place officielle à Nathan, qui d'ailleurs lui prendra bientôt l'autre, il se fit décerner, faute de mieux, le titre de grand-maître d'honneur du Grand Orient d'Italie, et... il garda la caisse. Car, voyez-vous, le coffre-fort est plus cher au cœur d'Adriano que tous les titres auxquels il tenait, pourtant. Ainsi le F ∴ Silvano Lemmi, fils d'Adriano, fut nommé grand-trésorier du Grand Orient d'Italie.

Nathan, aussitôt élu, tint à se signaler par son zèle. Il a eu des éclats bruyants; on a lu ses retentissantes circulaires. Il ne parle pas en simple grand-maître de la Maçonnerie Italienne; il affecte déjà de s'adresser aux FF∴ du monde entier. On sent qu'il pose dès à présent, auprès des Triangles, sa candidature de chef suprême, en cas d'une vacance possible. Adriano n'aura peut-être pas tort de surveiller sa cuisine.

Or, Nathan examina la situation. Par les faits que je vais énumérer tout à l'heure, — et je ne serai pas démentie, — il est facile de distinguer quel raisonnement il se tint.

En premier lieu, le grave danger pour la secte était l'organisation des forces antimaçonniques par le Congrès de Trente. Il fallait donc jeter dans le camp catholique le trouble, la division, le désarroi, si c'était possible.

En second lieu, mon volume sur Crispi nominalement, mais en réalité dévoilant avec preuves le complot contre la Papauté, montrait au public que je suis armée, plus que personne ne le fut jamais, pour combattre et démasquer la Franc-Maçonnerie. Nous vivons dans un siècle sceptique : quand on se borne à parler de l'action du démon, il est aisé aux maçons de répondre par un haussement d'épaules; mais, en dehors des faits surnaturels, toujours discutables tant que l'Eglise ne s'est pas prononcée, si l'on apporte aux débats un formidable dossier de documents authentiques, — tel, mon volume sur Crispi, — la question change d'aspect et les sectaires, écrasés par l'évidence, entrent en fureur, ne pouvant plus nier, n'ayant plus la ressource de sourire avec dédain. Comment donc détruire l'effet de ce réquisitoire, étayé de tant de documents, puisqu'on ne pouvait nier les documents eux-mêmes?

En troisième lieu, enfin, les conversions de francs-maçons, se multipliant, constituaient pour la secte un péril qui ne pouvait que s'accroître; car chaque conversion amènerait vraisemblablement un témoignage contre l'Ordre, et par leur groupement toutes ces dépositions seraient une terrible cause de ruine, même les dépositions des adeptes non-palladistes. Il fallait donc aviser à frapper d'avance d'une déconsidération complète, absolue, toutes les révélations, tous les témoignages quelconques des maçons convertis, présents et futurs.

On avait reconnu l'impossibilité de m'atteindre; toutes les recherches n'avaient abouti à rien.....

*
* *

La Haute Maçonnerie ayant constaté l'inutilité de ses efforts pour me découvrir, le F∴ Nathan jugea que le plus sûr coup de poignard serait l'éclat universel de la négation de mon existence, en lui faisant prendre les proportions d'un scandale prodigieux.

Cela atteindrait le triple but que j'ai exposé tout à l'heure.

Au surplus, l'assassinat brutal a ses inconvénients pour la secte; on n'y aurait pas eu recours contre Luigi Ferrari, si l'on n'avait pu donner à ce crime les couleurs d'un attentat anarchiste. Aujourd'hui, les révélateurs ont plus à craindre le poison lent que le poignard ou le revolver. Elle serait visible pour le monde entier, la véritable main qui frapperait d'un stylet ou d'une balle M. Léo Taxil, par exemple, lui dont l'œuvre de révélations personnelles est terminée. Contre M. Solutore Zola, qui au contraire peut beaucoup dire, l'exaspération a des chances de se produire : on préférera l'empoisonner, sans doute; mais peut-être aussi la fureur sectaire ne raisonnerait pas. Il fera bien de se garder de toutes façons.

Sauf à commettre le crime matériel ensuite, les hauts-maçons ont donc pensé qu'il fallait tenter d'abord le crime de la ruine morale.

Mais comment?...

Pourquoi n'achèterait-on pas un ou deux des derniers révélateurs?

Nathan se souvint du mot célèbre de Philippe de Macédoine. Et dans quel ouvrage donc avait-il été parlé de moi pour la première fois au public?

Le malheureux, qui allait se laisser tenter par l'or maçonnique et dont la trahison me fait pitié plutôt qu'elle ne m'indigne, a eu son nom jeté à tous les échos de la publicité en cette circonstance. Il a repoussé le pseudonyme de « Docteur Bataille » qu'il avait pris pour écrire ce qu'il appela ses « récits d'un témoin » dans la publication *le Diable au XIXe Siècle*. Cependant, puisque j'ai à m'occuper de lui, c'est sous ce pseudonyme que je le nommerai; plus tard, quand il se repentira, comme je l'espère, il me remerciera de ne pas avoir accolé le mot « traître » à son nom de famille.

Le docteur Bataille avait donc écrit ou signé tout ou partie de l'ouvrage dont il s'agit. Qu'il eut des collaborateurs, un ami qui rédigea les passages relatifs à des faits antérieurs, des abonnés qui envoyèrent de nombreux épisodes à l'appui de ses récits personnels, cela importe peu. On lui accorde volontiers qu'il fut, en tout et pour tout, l'auteur des « récits d'un témoin » proprement dits; je m'en rapporte là-dessus à ce qui a été publié en ces derniers jours, de part et d'autre (1). Voilà la vraie question.

Or, j'avais déjà fait quelques rectifications à ces récits d'un témoin; je me proposais d'en apporter d'autres, et je l'ai annoncé bien avant ma conversion, soit dans des lettres particulières, soit dans *le Palladium Régénéré et Libre*.

Je suis donc bien à mon aise pour juger l'ouvrage.

Des exagérations, il y en a, elles sont nombreuses; l'auteur se laisse entraîner souvent par son ardeur descriptive; il dépasse le but. Tous les faits sont-ils controuvés? c'est une autre affaire. Quant au fond, l'ouvrage est vrai. Oui, la Haute-Maçonnerie existe; oui, le Rite Suprême dit Palladique est pratiqué dans des arrière-loges nommées Triangles; oui, le Grand Architecte de la Franc-Maçonnerie, tel qu'il est connu des parfaits initiés, n'est autre que Lucifer, c'est-à-dire Satan.

Et voilà la révélation qu'il fallait détruire à tout prix.

Renier cette révélation après l'avoir faite, dire publiquement : « Je me suis moqué des catholiques, tout ce que j'ai écrit n'est qu'une *fumisterie* », cela est une trahison.

Une trahison de ce genre se paie. Qui paierait? — Evidemment, une forte somme serait nécessaire, vu l'immense scandale qu'on voulait. Or, il n'y avait pas à compter sur Lemmi, trop vexé de l'humiliation qui venait de lui être infligée par les exigences du Grand Orient de France. Donc, le Grand Orient de France ferait les frais, quels qu'ils pussent être; car il y avait lieu de prévoir leur accroissement, en cas de complications.

Survint l'affaire de Mlle Coudéon, la « Voyante de la rue de Paradis. » On sait que la Société des Sciences psychiques, dont le docteur était vice-président, examina le cas de Mlle Couédon; qu'une commission médicale fut nommée en premier lieu; que le docteur Bataille fut chargé du rapport; que son rapport fut rejeté à l'unanimité par la société tout entière. Ou le docteur fut froissé de ce rejet, ou bien il était déjà décidé à une rupture avec les catholiques. Quoi qu'il en soit, à partir de ce moment, le docteur Bataille ne fut plus le même pour ceux qui le connaissaient. Les journaux ennemis de l'Eglise le comblèrent de louanges; il suffit de parcourir les collections de la *Lanterne*, du *Radical*, etc., pour le constater. D'autre part, le docteur Bataille a, depuis quelque temps, des intérêts engagés dans un restaurant situé sur les grands boulevards, dans la même maison que celle où il a son cabinet de consultations (boulevard Montmartre); cela, il l'a reconnu publiquement, et par lettres aux journaux, et dans des interviews. Or, il est avéré que deux Loges de la juridiction du Grand Orient de France donnent leurs banquets dans le restaurant du docteur Bataille. On voit que, pour circonvenir le malheureux, les émissaires

(1) Voir en particulier les explications données par M. Léo Taxil dans une lettre adressée à M. Eugène Tavernier, rédacteur à l'*Univers* (*Revue Mensuelle*, octobre 1896, p. 582.)

de la rue Cadet n'eurent pas à déployer beaucoup de diplomatie. Et, depuis la trahison consommée, la clientèle de ce restaurant est de plus en plus maçonnique : ceci est notoire.

Quelle somme le docteur Bataille demanda-t-il ? A l'époque où des aveux lui échappèrent, il disait que, pour trois cent mille francs, il était disposé à rentrer dans la secte et à la servir. C'est sans doute ce prix qu'il mit en avant, lorsque des propositions lui furent faites ; mais on m'a assuré qu'il baissa ses prétentions. L'accord se fit sur la base de cent mille francs.

Il fut donc convenu que le docteur Bataille produirait tout à coup, au moment où personne ne s'y attendrait, une déclaration sensationnelle, de nature à jeter la perturbation la plus profonde parmi les catholiques ; qu'il se déclarerait publiquement faux-témoin ; qu'il se proclamerait mystificateur, s'étant moqué des hommes de foi, ayant inventé à plaisir tous ses récits personnels ; en un mot, que, s'appuyant sur ses exagérations, il manœuvrerait de telle sorte que le public pourrait croire désormais à la non-existence même de la Haute Maçonnerie et du Rite Suprême Palladique.

Mais où et quand faire éclater ce scandale ?

L'insertion de la déclaration du docteur Bataille dans une feuille rédigée par des francs-maçons montrerait trop bien le complot de la secte. Il était nécessaire de se servir d'une gazette catholique.

Il fallait, en outre, discréditer le Congrès de Trente.

Pour s'assurer un immense retentissement, il était indispensable que le coup, ainsi prémédité, ne fût pas soupçonné des congressistes. Quelle meilleure tactique que celle-ci pouvait-on imaginer ? Susciter adroitement, au sein du Congrès, une question qui n'était pas dans le programme, « la question Diana Vaughan » ; pousser à une discussion quasi-publique, dans une séance où la presse serait admise ; et, quand le Congrès se serait terminé, ayant eu une de ses assemblées laissant cette question ouverte aux commentaires passionnés dans les journaux catholiques du monde entier, jeter brusquement dans le débat la lettre promise par le docteur Bataille.

A aucun prix cette lettre ne devait être publiée d'abord, et cela tombe sous le sens. En effet, si les émissaires secrets chargés de la manœuvre avaient apporté au Congrès la lettre de reniement du docteur Bataille, s'ils l'avaient produite dans la section où l'on devait susciter les premiers troubles pour provoquer une grande réunion spéciale avec admission de la presse, il est indubitable que la Présidence générale du Congrès aurait réfléchi à deux fois et fait appeler les anciens amis du docteur, afin de leur demander ce qu'ils pensaient de cet incident inattendu ; ceux-ci auraient déclaré sans hésiter que le docteur était devenu subitement fou ou s'était vendu à l'ennemi, mais qu'en tout cas le fait de cette volte-face, inexplicable et suspecte au plus haut degré, devait être examiné avant tout. La prudence et la sagesse des Evêques présents auraient immédiatement paré à l'explosion du scandale si habilement combiné pour troubler l'action antimaçonnique. Le Congrès ne serait pas sorti de son programme. Les questionneurs émettant des doutes à mon sujet auraient été appelés dans un bureau et mis en face de mes amis ; ceux-ci auraient répondu ; des explications discrètes auraient été échangées, et, si après cela les négateurs s'étaient dits non convaincus encore, la Présidence leur aurait fait prendre l'engagement d'attendre dans le silence la décision d'une Commission d'enquête qui avait été nommée à Rome antérieurement au Congrès.

Non, la secte ne pouvait risquer qu'il en advînt ainsi.

La première résolution, formellement arrêtée dans les conseils de la Haute Maçonnerie, fut que la lettre publique du docteur Bataille paraîtrait *après le Congrès*, en pleine agitation de la question Diana Vaughan, *laquelle serait soulevée au Congrès*.

Findel, ayant été consulté, émit l'avis que le pays le plus favorable était l'Allemagne. En effet, la presse catholique allemande avait déjà « avalé » les mensonges de sa brochure ; la *Germania*, de Berlin, la *Volkszeitung*, de Cologne, avaient cru sur parole les dénégations intéressées du vieux haut-maçon de Leipsig.

En particulier, la *Volkszeitung* avait imprimé ceci :

« Les révélations de Margiotta et de Miss Diana Vaughan, le Palladium et son action prédominante dans la fédération maçonnique, la direction centrale dans la Maçonnerie, la papauté maçonnique, le culte satanique de Pike et de Lemmi avec invocations diaboliques et profanations d'hosties consacrées, il faut qualifier une bonne fois tout cela d'*impostures*, comme cela l'est en réalité. »

Il semblerait qu'à Rome on avait le pressentiment de quelque maladresse nouvelle de la part des journalistes allemands ; car la *Rivista Anti massonica*, organe officiel du Conseil directif général de l'Union Antimaçonnique universelle, publia, dans son numéro du 15 septembre, un magistral article répondant victorieusement aux absurdités du journal de Cologne (1). Et le journal romain faisait suivre cet article d'une importante note de la rédac-

(1) On peut lire la traduction de cet article dans la *Revue Mensuelle* octobre 1896, p. 587.

tion ; cette note disait ceci :

« Nous ne croyons pas que les affirmations sans fondement de la gazette de Cologne puissent préoccuper les congressistes de Trente, parce que nous les tenons assez sérieux pour les croire incapables de donner quelque poids et quelque importance à des affirmations qui, par elles-mêmes, prouvent qu'elles viennent de personnes tout à fait ignorantes du sujet sur lequel elles veulent prononcer un jugement que leur ignorance dans la matière devrait les empêcher de prononcer.

« Il nous en coûte de nous exprimer aussi... durement ; mais notre confrère d'au delà des Alpes doit comprendre que, si tout les premiers nous aimons la discussion logique soutenue par des preuves et des faits, nous n'aimons pas entendre proclamer, sans fondement et sans aucune preuve qui justifie une pareille affirmation, proclamer, disons-nous, comme *impostures* des vérités désormais reconnues par l'autorité ecclésiastique elle-même et prouvées par des documents et des preuves irréfragables. »

On le voit, le meilleur terrain, le mieux préparé, était celui de la presse catholique allemande. La seconde résolution fut donc que l'éclat, *après le Congrès*, aurait lieu en Allemagne. Le docteur Bataille, d'ailleurs, s'affirmait CERTAIN d'allumer l'incendie, un incendie formidable, s'il s'adressait à la *Volkszeitung*, de Cologne : la matière était inflammable à merveille, là. Disons mieux : rien ne pouvait être plus à souhait, pour la réussite des desseins de la secte, que les dispositions d'abord étalées précisément par la *Volkszeitung*. Dans un autre journal, cela n'aurait pas fait aussi bien l'affaire.

Je prie de remarquer que je ne me borne pas à des phrases ; je suis précise, du moins autant qu'on peut l'être en traitant un pareil sujet. Et j'affirme expressément ceci : quelque temps avant le Congrès de Trente, le docteur Bataille se rendit à Cologne ; il séjourna à Cologne ; la *Volkszeitung* eut sa promesse d'une lettre où il se proclamerait impie, où il traiterait de mensonges ses propres écrits, lettre destinée à produire un immense scandale. M. le docteur Cardauns, rédacteur en chef de la *Volkszeitung* ne démentira pas ceci, et ceci est un fait, un fait des plus significatifs.

Et la *Volkszeitung*, dont la direction ne pouvait ignorer la préméditation d'une discussion passionnée à Trente, préféra publier la lettre du docteur Bataille après le Congrès plutôt qu'avant.

Et la *Volkszeitung*, journal catholique, n'a pas dit un mot du séjour du docteur Bataille à Cologne ; et, quand plus tard, elle a publié la lettre promise, elle l'a donnée comme si le docteur Bataille lui était inconnu ! comme s'il avait répondu purement et simplement à l'article sensationnel du 13 octobre, en ayant eu connaissance tout à coup et par hasard !

Si la gazette prussienne avait été mue par le seul et pur désir d'éclairer sincèrement les catholiques, est-ce qu'elle aurait joué cette comédie ? est-ce qu'elle n'aurait pas, au contraire, en toute loyauté, déployé ses cartes sur la table et dit franchement : « Le docteur Bataille vient d'arriver à Cologne, et voici la déclaration qu'il nous a faite à l'instant même ! »

La *Volkszeitung* n'a pas agi ainsi, parce qu'il entrait dans les plans de la Franc-Maçonnerie de provoquer et d'obtenir, avant tout, une séance quasi publique destinée à faire retentir dans le monde entier les négations de Findel, et parce que la *Volkszeitung*, tout au moins en cette circonstance, a été complice de la secte, a été sciemment l'auxiliaire de Findel.

Enfin, n'oublions pas que le Grand Orient de France s'était chargé des frais de la suprême manœuvre. Il avait donc le plus direct intérêt à surveiller de près les opérations. Un de ses délégués, orateur de la Loge *l'Avant-Garde Maçonnique*, fut chargé de se rendre à Trente ; ce n'était pas, évidemment pour passer ses journées à l'hôtel et y lire, dans les journaux de la ville les comptes-rendus du Congrès ; autant eût valu prendre un abonnement à ces journaux au nombre de deux, et les recevoir à Paris pendant cette période. Il fallait voir du plus près possible, c'est-à-dire au sein même du Congrès ce qui s'y passerait. Notons que les congressistes français furent peu nombreux. Les noms m'ont été communiqués : M. le chanoine Mustel, directeur de la *Revue catholique* de Coutances ; M. l'abbé de Bessonies, secrétaire du Comité national français de l'Union Antimaçonnique ; le R. P. Octave, directeur de la *Franc-Maçonnerie démasquée*, de Paris ; le R. P. Lazare, rédacteur de la *Croix* de Paris ; M. le chanoine Pillet, doyen de la faculté de théologie de Lille et correspondant de l'*Univers*, de Paris ; M. Fromm, rédacteur de la *Vérité*, de Paris ; M. l'abbé Josepff, représentant l'*Anti-Maçon*, de Paris ; M. Léo Taxil, représentant la *Revue Mensuelle*, de Paris ; M. Laurent Billiet, représentant la *France Libre*, de Lyon ; M. l'abbé Vallée, prêtre de Tours ; MM. Doal, Douvrain et Gennevoise, trois étudiants de l'Université catholique de Lille, venus avec M. le chanoine Pillet. En tout : treize. Le F∴ orateur de la Loge *l'Avant-Garde Maçonnique* ne s'est donc pas glissé dans le Congrès au moyen d'une carte frauduleuse obtenue du Comité national français de l'Union Antimaçonnique. Ce fait essentiel méritait d'être établi. Or, le délégué du Grand Orient de France a assisté aux séances du Congrès, séances de la IV[e] section et assemblées générales, et il en a fait le compte-rendu

à son retour au principal temple de l'hôtel de la rue Cadet. Cet autre fait est acquis, sans contestation possible.

*
* *

Nous venons de voir comment le coup avait été préparé. Arrivons au Congrès de Trente. Sur ce qui s'est passé, les renseignements abondent : indépendamment d'un rapport complet que j'ai eu, plusieurs congressistes amis, même des amis inconnus, m'ont envoyé des notes personnelles et des coupures de journaux ; j'ai pu contrôler ainsi les relations des uns par celles des autres, et j'ai la confiance que la Commission d'enquête de Rome, en lisant ces pages, n'y trouvera aucune inexactitude.

On sait, par un hasard providentiel, le train même que prit le délégué du Grand Orient de France pour se rendre à Trente. Un congressiste, parti pour Zurich le 23 septembre par l'express de 8 h. 35 du soir (gare de l'Est), apprit d'un voyageur, au cours d'une conversation, qu'un franc-maçon de la rue Cadet se trouvait dans le même train ; ce voyageur avait entendu deux personnes se saluer, à Paris, à l'embarcadère, et l'une dire à l'autre : « Moi, je vais à Trente à l'occasion d'un Congrès antimaçonnique qui va s'y tenir. — Toi ? fit l'interlocuteur avec surprise ; mais... — Parfaitement, fut-il riposté, *j'y vais pour la rue Cadet.* » Le congressiste pria son compagnon de wagon de lui montrer ce voyageur, s'il se rappelait ses traits, quand on descendrait à Bâle pour le changement de train ; mais ni au buffet, ni sur le quai, le compagnon du congressiste ne put reconnaître son homme. D'ailleurs, il n'attachait pas aux propos entendus la même importance que le congressiste. Quand le lendemain celui-ci arriva à Trente, son premier soin fut d'avertir plusieurs membres du Comité. Un moment, on pensa que le faux-frère avait pu se glisser parmi les représentants de la presse ; mais de ce côté, on fit fausse route : de plus, les représentants de la presse qui n'étaient pas en outre congressistes n'avaient pas accès dans les sections. On ne s'occupa plus de l'incident, dans la pensée qu'une erreur avait été commise par le voyageur qui avait donné l'éveil ; mais ce fait prend une singulière valeur, aujourd'hui qu'on sait qu'un franc-maçon de la rue Cadet s'est vanté d'avoir assisté an Congrès et en a fait le compte-rendu en loge.

C'est à la IVe Section (section de l'action antimaçonnique) que le feu fut ouvert contre moi. M. le chanoine Mustel présidait la 1re Section ; le R. P. Octave et M. l'abbé de Bessonies étaient à la IIe section, dont le président était M. Tardivel, directeur de la *Vérité*, de Québec (Canada). Quant à M. Léo Taxil, il s'était inscrit à la IVe Section ; mais dès la première séance, il fut élu membre de la commission spéciale chargée de jeter les bases de l'organisation antimaçonnique universelle. L'absence de mes principaux amis fut mise à profit par trois congressistes allemands, auxquels un quatrième, allemand aussi, vint se joindre à la fin.

L'attaque était conduite par le docteur Gratzfeld, secrétaire de Mgr l'Archevêque de... Cologne !

Maintenant qu'il est certain que le docteur Bataille se trouvait à Cologne quelques jours avant le Congrès, le rôle que jouait le docteur Gratzfeld au sein de la IVe Section est aisé à comprendre si l'on ne perd pas de vue que le délégué du Grand Orient de France, payeur de la trahison, était présent et surveillait la manœuvre.

Le docteur Gratzfeld, — tous mes correspondants sont d'accord pour m'écrire qu'il a une physionomie des moins sympathiques, — avait la tactique que voici : sous n'importe quel prétexte, il intervenait dans toute discussion pour attaquer mes *Mémoires* et, plus particulièrement encore, mon volume sur Crispi. Alors même que personne ne parlait ni de moi ni de mes écrits, il partait à fond de train pour s'écrier qu'il fallait rejeter mes ouvrages de toute action ou propagande antimaçonniques ; car « Findel avait traité d'impostures les allégations quelconques relatives à l'existence d'une Haute Maçonnerie et d'un Rite Suprême Palladique. » Ses trois compères se joignaient à lui et se démenaient comme des enragés, troublant la séance ; plusieurs fois on fut obligé de les calmer. M. l'abbé Josepff, voyant que le docteur Gratzfeld s'entêtait à citer toujours le nom de Findel, lui répondit ; « Votre Findel prétend que Cavour et Mazzini ne furent jamais francs-maçons ; laissez-nous donc tranquilles avec votre Findel ! »

En résumé, tout ce tapage concluait à la demande d'une grande séance consacrée à examiner, devant tous les congressistes et la presse, la question : « Miss Diana Vaughan existe-t-elle, oui ou non ? »

On pense si le délégué du Grand Orient devait rire sous cape et s'applaudir des résultats qui se préparaient.

Pour en finir, la séance tant réclamée fu accordée.

D'autre part, la Présidence générale du Con grès avait demandé à M. l'abbé de Bessonies l'un des vice-présidents, de faire un rappor sur la question. Ce rapport fut lu à un réunion intime de quelques-uns des Evêque présents à Trente, qui désiraient être rensei gnés ; les Evêques, très satisfaits et se décla rant convaincus, émirent l'avis qu'il serai utile que ce rapport fût communiqué officiel

lement au Congrès, afin de dissiper une bonne fois les doutes semés chez les Allemands par les menteuses dénégations de Findel. En même temps, on venait d'apprendre les incidents de la IVe section, et l'on prenait la résolution de tenir toute une grande séance pour s'occuper de moi.

Je ne veux critiquer personne ; les membres du bureau présidentiel crurent bien agir en cela. Toutefois, ils perdirent de vue qu'ils créaient un précédent fâcheux. Une assemblée délibérante, convoquée dans le but d'organiser une action universelle aussi grave que celle qui réunissait à Trente les délégués catholiques des deux mondes, a autre chose à faire que s'occuper des questions de personnes. L'amitié qu'on me portait, — et dont je remercie, — m'a valu un trop grand honneur ; le désir de me défendre a empêché de voir le piège. Même si l'on avait eu affaire à des adversaires de bonne foi, il valait mieux réserver l'anéantissement de leurs doutes à une réunion de comité strictement privé, à une réunion intime, comme celle des Evêques. En se renfermant dans les limites de cette règle, on se conformait aux traditions des grands congrès internationaux.

Je ne rappellerai pas, par le détail, cette séance, désormais célèbre, du 29 septembre (1). Divers comptes-rendus en ont été publiés, la presse ayant été admise à la séance, tenue dans la salle des assemblées générales. Les orateurs qui prirent la parole furent : M. l'abbé de Bessonies (lecture de son rapport), Mgr Baumgarten, M. Léo Taxil, le R. P. Octave, M. Kolber, M. le comte Paganuzzi, M. l'avocat Respini. S. A. le prince Lœwenstein, président général du Congrès, proposa de remercier les différents orateurs, en reconnaissant que le but de chacun avait été de faire la lumière. M. le commandeur Alliata, président du Conseil directif général de l'Union antimaçonnique universelle, fit une déclaration dans ce sens : « Le Conseil, dont j'ai été élu président et qui a été l'organisateur de ce Congrès, possède dans son sein une Commission spéciale qui s'occupe de tout ce qui a rapport à Miss Diana Vaughan ; on peut s'en rapporter avec confiance à cette Commission, composée d'hommes expérimentés et prudents, et communiquant directement avec le Saint-Siège. » L'ordre du jour, qui fut voté, a été publié avec deux rédactions quelque peu différentes ; je donne les deux textes, en attendant le compte-rendu officiel des actes du Congrès.

« La IVe Section, reconnaissante envers les orateurs qui ont apporté la lumière dans le cas de la demoiselle Vaughan, et vu la communication faite par le commandeur Alliata, président du Comité central antimaçonnique qui déjà a dans son sein une commission chargée d'étudier le cas susdit, passe à l'ordre du jour. » (Texte donné par l'*Unità Cattolica*, de Florence, et d'autres journaux italiens.)

« La IVe Section remercie chaleureusement les orateurs qui ont parlé en sens divers sur Miss Diana Vaughan, et, sur la déclaration du commandeur Alliata qu'il existe dans le Comité de Rome une commission spéciale pour cette question, passe à l'ordre du jour. » (Texte donné par M. l'abbé de Bessonies et M. le chanoine Mustel dans la *Franc-Maçonnerie démasquée.*)

Le docteur Gratzfeld, remarquons-le bien, ne monta pas à la tribune; c'était lui, pourtant, qui avait le plus poussé à la tenue de cette grande séance. Ce fut Mgr Baumgarten, qui se fit le porte-parole des négateurs allemands ; encore, déclara-t-il qu'il n'entendait nullement préjuger, mais que, s'occupant de travaux historiques, en sa qualité d'archiviste à Rome, il désirait purement et simplement : 1° que l'on produisît l'acte de naissance légal de Miss Diana Vaughan ; 2° que l'on nommât au Congrès de Trente le couvent où elle a reçu le baptême et l'Evêque qui a autorisé sa première communion.

Ces deux questions, également insidieuses, tendaient l'une et l'autre au même but, et les lecteurs qui suivent avec attention mes écrits reconnaîtront bien vite que seule la secte avait intérêt à les faire poser en plein Congrès ; car aucun de mes amis congressistes ne pouvait y répondre.

Je n'accuse pas Mgr Baumgarten. Jusqu'à preuve du contraire, je crois qu'il ignorait que la réponse à l'une ou l'autre de ses deux questions mettrait la Franc-Maçonnerie sur ma piste. Mgr Baumgarten me paraît n'avoir posé ces questions que parce qu'elles lui avaient été soufflées par le docteur Gratzfeld. D'ailleurs, on m'a écrit qu'il avait regretté d'être intervenu. Une lettre amie m'a été communiquée, où il est dit : « Mgr Lebruque, évêque de Chicoutimi (Canada), qui a assisté au Congrès et à qui j'ai eu l'occasion de parler à Rome, est entièrement avec nous. Il m'a assuré avoir vu Mgr Baumgarten, le soir du 29 septembre, à la suite de la séance ; Mgr Baumgarten lui a dit qu'*il regrettait ce qui s'était passé*

(1) L'excellente revue française *La Franc-Maçonnerie démasquée* vient de publier un numéro spécial, entièrement consacré à l'exposé des faits me concernant qui sont à la connaissance de mes amis de Paris. Ce numéro, daté d'octobre, porte un titre général : « la Question Diana Vaughan. » Il contient le rapport lu par M. l'abbé de Bessonies au Congrès de Trente, suivi d'un compte-rendu de la séance du 29 septembre et d'un assez grand nombre de pièces justificatives.

On trouve ce numéro spécial dans les principales librairies catholiques. Quarante-huit pages. Prix : 0 fr. 50. Il est édité par la maison de la Bonne Presse, 8, rue François Ier, Paris, à qui on peut le demander.

(Note de Diana Vaughan)

et surtout ce qu'il avait dit dans cette séance. Voilà une confession précieuse et surtout significative ; vous pouvez publier cela sans crainte, car Mgr l'évêque de Chicoutimi n'est pas un menteur ! »

Sur la question de l'acte de naissance, j'avais déjà répondu à mes amis. Il y a fort peu de temps que les citoyens des Etats-Unis se soucient d'avoir des registres d'état-civil, et encore en un grand nombre d'endroits on n'en est pas là. Du temps de mon père, le Kentucky brillait au premier rang par sa négligence ; il savait, par tradition de famille, son lieu et sa date de naissance, voilà tout. Se conformant aux habitudes de son pays, il ne me déclara pas, quand je naquis. Ceci peut paraître extraordinaire, incroyable aux Français ; c'est ainsi, pourtant. Pour suppléer aux actes de naissance, quand on en a besoin, l'usage est de se présenter chez un solicitor ; on lui déclare qu'on est Un-Tel, né tel jour, en telle ville, enfant d'Un-Tel et d'Une-Telle ; on affirme, et la plupart du temps on ne vous demande même pas le serment ; on paie au solicitor ses honoraires, il dresse l'acte de déclaration, l'enregistre, le délivre, et c'est cet acte qui fait foi. Voilà ce que j'avais écrit à mes amis, et j'ajoutai : « Vous pouvez vous renseigner chez le consul général des Etats-Unis à Paris ; il vous dira que c'est ainsi. » Si j'étais une aventurière, il ne m'en coûterait donc pas de m'être munie non pas d'un, mais de dix certificats de naissance, et chacun différent, si j'en avais eu la fantaisie. Je n'aurais donc rien prouvé, même avec un acte sincère.

Le R. P. Octave, répondant à Mgr Baumgarten, donna cette explication ; elle fit sourire le porte-parole des négateurs allemands.

M. Tardivel, directeur de la *Vérité*, de Québec, et président de la II[e] Section du Congrès de Trente, assura que rien n'était plus vrai que ce que j'avais dit. Le bon Dieu vint à mon aide par lui ; il est du Kentucky, comme ma famille paternelle. Et voici ce qu'il a publié dans son journal, en relatant cet incident :

« Elle est née à Paris, d'un père américain et d'une mère française. Sa naissance a peut-être été inscrite au consulat américain, peut-être aussi ne l'a-t-elle pas été du tout : car on sait avec quelle négligence ces choses se font ou du moins se faisaient autrefois aux Etats-Unis. Ainsi, à titre d'exemple, je sais, pour ma part, *par tradition*, que je suis né à Covington, dans l'Etat du Kentucky, le 2 septembre 1851 ; mais s'il plaisait à quelqu'un de nier mon existence, je ne pourrais pas l'établir par un extrait quelconque des registres soit de l'état-civil, soit de la paroisse catholique de Covington. Des recherches que j'ai fait faire, il y a quelques années n'ont abouti à aucun résultat. Voilà ce qui m'est arrivé, à moi, né de parents catholiques, baptisé dans une paroisse catholique régulièrement constituée. Et parce que Miss Vaughan, née d'un père américain et luciférien et d'une mère française et protestante, qui probablement n'étaient que de passage à Paris (car la famille paraît avoir vécu surtout près de Louisville, Kentucky), parce que, dis-je, Miss Vaughan, née dans de telles circonstances, ne peut pas produire un acte de naissance en bonne et due forme, on ne voudrait pas admettre son existence? C'est par trop puéril. Je dis *on;* c'est l'abbé allemand (Mgr Baumgarten) que j'aurais dû dire, car il m'a paru seul de son avis. On discute encore l'*œuvre* de Miss Vaughan ; on y attache plus ou moins d'importance, selon qu'on l'a plus ou moins étudiée (en effet, je constate de plus en plus que ceux qui sont contre sont précisément ceux qui n'ont rien lu) ; mais, après le rapport de M. l'abbé de Bessonies, aucun homme sensé ne voudrait contester l'existence d'une personne appelée Diana Vaughan. Comme l'a dit le Père Jésuite Sanna Solaro, de Turin, présent à la réunion : « Que Miss Vaughan soit née à Paris, à « Londres ou dans la lune, qu'est-ce que cela « fait? »

Cela ne peut rien faire au public, en effet ; mais cela importe beaucoup à la secte, aujourd'hui. Elle sait que je ne suis pas capable d'avoir jamais fait chez un solicitor une fausse déclaration ; ce qu'elle voudrait connaître, par le seul acte d'état-civil qui est possible dans mon cas, c'est le nom de famille de ma mère. Quelques-uns des chefs secrets de la Haute-Maçonnerie ont mieux lu que le public entre les lignes de certaine correspondance du *Palladium Régénéré et Libre* et de certain passage de mes *Mémoires ;* mon père ayant laissé échapper autrefois certains mots sur la situation de sa belle-sœur, ces mots sont revenus à la mémoire d'hommes qui sont aujourd'hui mes ennemis mortels ; ils ont déchiffré l'énigme, malgré mes précautions de style, et il ne leur manque plus que le nom. Ce nom, dans la secte, mon oncle seul le sait : mais sur lui je suis tranquille ; non converti, mais antilemmiste, il m'a écrit qu'il emporterait ce secret dans la tombe ; il m'aime trop pour me trahir.

Dire le nom de l'Évêque qui a autorisé ma première communion, laisser circuler dans une lettre le nom de cet Evêque, ce serait donner le fil qui conduirait bientôt au couvent où j'ai promis de finir mes jours. Or, elles se tiennent par là, les deux questions que le docteur Gratzfeld fit poser à Trente par Mgr Baumgarten. Je ne puis pas en dire plus long. Mais j'ai le droit de ne pas voir un simple hasard dans la position de ces deux questions. M. le chanoine Mustel a eu mille fois raison, quand il a imprimé son appréciation en ces termes : « La plus vulgaire prudence interdisait de répondre aux deux questions de Mgr Baumgarten. » Merci !

L'acte de de naissance, le nom de l'Evêque, cela, tels princes de l'Eglise qui m'ont fait l'honneur de m'écrire ne me le demandent pas.

Et cela, le docteur Gratzfeld l'exige. Pourquoi?...

* * *

Enfin! ils étaient parvenus à leur but, les sectaires!... Que leur importait le vote d'un ordre du jour remerciant chaleureusement mes amis! Et les acclamations qui accueillirent le lendemain M. Léo Taxil à son entrée dans la salle des assemblées générales, et les applaudissements qui saluèrent à son tour M. l'abbé de Bessonies lorsqu'il monta à la tribune pour y lire un rapport sur l'action antimaçonnique en France, interminable salve de bravos avant même qu'il eût ouvert la bouche, ces acclamations et ces applaudissements étaient les enthousiastes remerciements du Congrès, reconnaissant à ceux qui avaient défendu ma cause; ces ovations étaient significatives, mais elles importaient peu à la secte. Elle avait ce qu'il lui fallait : le trouble nécessaire dans la presse catholique allemande, le prétexte indispensable pour entretenir l'agitation, jusqu'au moment où éclaterait comme une bombe la lettre promise par le docteur Bataille.

Et voici les journaux libéraux, dont le libéralisme est un masque qui cache un maçonnisme honteux, les voici qui entrent en campagne, donnant de la séance du 29 septembre les comptes-rendus les plus mensongers. Et la *Volkszeitung*, de Cologne, s'appuyant triomphalement sur ces mensonges, représente comme un vainqueur son compère le docteur Gratzfeld; il n'avait pas vaincu à Trente, certes! mais il méritait bien ces félicitations.

Alors, la *Volkszeitung* publia le grand article « Miss Diana Vaughan sous sa véritable forme », dans son numéro du 13 octobre; il tient toute la première page, moins les trois quarts de la dernière colonne. Là sont accumulés les plus énormes mensonges, audacieux, mais habiles, bien faits pour impressionner, mais échappant au contrôle du public. Je n'existe pas! et l'on jette au lecteur le nom que l'agent Moïse Lid-Nazareth avait imprimé dans la *Revue maçonnique* du F∴ Dumonchel; et l'on imagine le roman complet d'une comédie, dont le metteur en scène, le *Deus ex machinâ*, serait M. Léo Taxil. Des phrases, des phrases, des phrases; pas une seule preuve de ce qui est avancé si odieusement (1)

Le docteur Bataille avait commis une faute. Dans un livre tel qu'en écrivent les journalistes boulevardiers, intitulé *le Geste*, il avait introduit un chapitre indigne d'un chrétien : « le Geste hiératique ». J'ignorais ce livre; il est, paraît-il, devenu introuvable, et l'*Univers* a reconnu qu'il semblait avoir été retiré du commerce; peut-être, simplement, l'édition a été épuisée, et l'éditeur ne l'a plus réimprimé. Un de mes amis a bien voulu aller lire ce livre à la bibliothèque Nationale de Paris, afin de m'envoyer son appréciation. J'avais posé cette question : « Est-ce l'œuvre d'un libre-penseur militant, comme on l'a dit; est-ce un ouvrage de combat contre l'Eglise? » Il m'a été répondu : « C'est une œuvre d'artiste sceptique; le fond est mauvais; le chapitre du Geste hiératique est des plus déplorables; mais ce livre n'a aucun rapport avec ceux que publient les écrivains qui font métier de combattre l'Eglise. C'est l'erreur d'un cerveau troublé, et non l'œuvre d'un libre-penseur militant, ce n'est pas un ouvrage de combat, je le déclare, en mon âme et conscience, et quiconque le lira sans parti-pris jugera de même. » Depuis la publication de ce livre, aujourd'hui devenu introuvable, le docteur Bataille a-t-il reconnu avoir eu « des heures de défaillance »? a-t-il marqué son repentir? On m'a répondu, d'autre part : « Oui, dans la publication *le Diable au XIXe Siècle*, le docteur s'accuse d'avoir été *un grand pécheur*, d'être *un chrétien indigne*, et enfin d'avoir eu le bonheur de *retrouver sa foi, après les tristes heures de défaillance*. Cela est en toutes lettres dans l'ouvrage. »

Quant à moi, lorsque j'ai eu à faire part de mon appréciation sur le compte du docteur Bataille — n'ayant été interrogée par personne sur ses récits d'un témoin, et m'étant réservé le moment opportun de réduire ses exagérations et de couper les cornes à quelques-uns de ses diables, mais décidée aussi à mettre en lumière le vrai, c'est-à-dire ce qui, dans ce grand ouvrage, est la confirmation de choses et de faits connus des missionnaires et des personnes compétentes ayant étudié à fond la Franc-Maçonnerie — quant à moi, j'ai maintes fois qualifié familièrement le docteur Bataille ainsi : « le bon toqué ». Bon, parce qu'il était bon; maintenant, il n'est plus lui-même. Toqué, parce que ses exagérations ne me l'ont pas fait paraître imposteur, mais incohérent ramasseur de toutes les légendes en cours dans les Triangles, procédant sans examen approfondi, halluciné peut-être en quelque cas, en quelques autres ne se rendant pas compte du prestige diabolique; ainsi, s'il avait été le jouet de l'esprit du mal dans les circonstances que j'ai racontées au premier chapitre de mes *Mémoires*, il aurait narré qu'il avait été transporté vraiment au paradis terrestre et en Oolis. Oui, un peu toqué, je le répète, et, aujourd'hui même, je crois à sa décharge, qu'un grain de folie est mêlé à sa trahison, malgré les faits qui rendent celle-ci certaine, indiscutable.

Donc : la *Volkszeitung*, de Cologne, publia, le 13 octobre, l'article tapageur, qui, pour la

(1) Voir la réfutation de cet article de la *Volkszeitung*, par le chanoine Mustel, *Revue Mensuelle*, novembre 1896, page 650.

grande joie de la secte, devait faire éclater la bombe Bataille, selon la promesse faite avant le Congrès au Grand Orient de France et confirmée, à Cologne même, le 22 septembre, à un délégué de Findel.

Le journal prussien ne manquait pas de citer le *Geste*, le livre introuvable non réimprimé depuis quatre ans ; il se gardait bien de dire que, depuis cette faute, le docteur Bataille avait été, à Paris, connu de tous excellent chrétien, revenu à la foi après ces heures de trouble déplorées, se prodiguant en bonnes œuvres charitables à sa clinique, vice-président d'une Société des plus catholiques. Cela, il ne fallait pas l'imprimer, il ne fallait pas dire non plus que ce pauvre *Geste* était tout le bagage littéraire condamnable du malheureux. Et voilà le docteur Bataille transformé, par les journaux embellisseurs du premier récit, en auteur de nombreux ouvrages anti-cléricaux, que nul ne cita jamais, et pour cause! le voilà proclamé libre-penseur militant, forcené, ayant trompé les catholiques, impudent, faux témoin, dénoncé par conséquent, au mépris du monde entier.

J'en appelle à tout homme sensé : un pareil outrage est-il acceptable ? le vraiment faux-témoin, à qui l'on arracherait aussi brutalement son masque, ne se trouverait-il pas bouleversé sur le coup, épouvanté de la situation dans laquelle on met avec lui ceux qu'il a trompés et ceux qu'on lui donne pour complices ? n'irait-il pas demander conseil aux uns, aux autres, avant de prendre une décision ?

Eh bien, les faits sont là ; et, lors même qu'on ne saurait pas aujourd'hui le voyage à Cologne avant le Congrès, l'entrevue du 22 septembre avec l'émissaire de Findel, la leçon faite au docteur Gratzfel, la fréquentation notoire des gens de la rue Cadet au restaurant du boulevard Montmartre, les cent mille francs, les banquets des deux Loges chez le docteur, la présence frauduleuse au Congrès de Trente du délégué du Grand Orient de France, surveillant la bonne exécution de la manœuvre, lors même qu'on ignorerait tout cela, l'évidence crie : Cet homme est un traître, cet homme s'est vendu !

Le numéro de la *Volkszeitung* parut à Cologne le 13 octobre ; le journal prussien ne se trouve en dépôt nulle part à Paris, notez-le bien. Le numéro du 13 octobre a donc été envoyé tout exprès au docteur Bataille ; car il répondit par retour du courrier, — si même l'article ne lui avait pas été communiqué d'avance ou si la réponse n'était pas déjà à Cologne quand le numéro du 13 s'y imprimait.

Froidement, sans sourciller, de la plume la plus tranquille, cet homme qui, trois mois auparavant, était le vice-président d'une société catholique (la Société des Sciences psychiques : président, M. l'abbé Brettes, chanoine de Notre-Dame de Paris) ; cet homme, le docteur Bataille, écrivit la stupéfiante lettre que voici :

Paris, le 14 octobre 1896.

Monsieur le rédacteur en chef
de la *Volkszeitung*, à Cologne.

Je ne possède malheureusement pas assez bien la langue allemande pour pouvoir traduire mot à mot l'article de votre journal : « Miss Diana Vaughan sous sa véritable forme », et dans lequel mon nom est cité à différentes reprises. Cependant, je crois avoir compris que vous posez les points suivants :

1° Je serais l'auteur de l'ouvrage *le Diable au XIXe Siècle*, sur la Franc-Maçonnerie, signé « Docteur Bataille ».

2° Un de mes livres, *le Geste*, aurait paru sous mon nom et donnerait très nettement mes opinions religieuses vraies et mon sentiment à l'égard de la religion catholique, dans un chapitre : « le Geste hiératique », opinions qui seraient diamétralement opposées aux assertions de Bataille dans *le Diable au XIXe Siècle*.

3° Vous dites que j'ai quitté ma carrière pour ne plus m'occuper que d'histoires du diable, anti-maçonniques, et que j'étais associé avec des gens qui se couvrent de mon nom et de mon argent pour continuer la campagne que j'ai commencée dans *le Diable au XIXe Siècle*.

Dans des cas pareils, la loi française nous autorise à répondre et contraint le journal incriminé à une insertion comprenant le double de l'espace occupé par l'article accusateur.

Je ne sais s'il en est de même en Allemagne. Je m'adresse donc à votre impartialité.

1° Je ne suis pas l'auteur, mais simple collaborateur du *Diable au XIXe Siècle*, et je n'ai contribué qu'à une très petite partie du premier volume. Quand j'eus cessé ma collaboration, je ne me suis plus occupé de l'œuvre et ne revendiquai donc aucun droit d'auteur ou autre. Je n'ai jamais écrit une ligne pour la *Revue Mensuelle* ou autres brochures ou journaux, parus depuis. Le pseudonyme « Docteur Bataille » ne m'appartient donc pas.

2° Le volume *le Geste* est bien de moi et renferme mes pensées véritables sur la religion, particulièrement sur la religion catholique, que j'accable de mon plus complet mépris.

3° Comme depuis des années je ne collabore en aucune manière, ni directe ni indirecte, aux histoires diaboliques antimaçonniques, je pense que vous comprendrez aisément que je ne commandite personne et que je ne suis associé avec personne dans un pareil but.

La lettre s'arrête là dans le journal prussien ; son destinataire n'y a inséré ni salutations ni signature. Ce rédacteur en chef et le docteur parisien sont totalement étrangers l'un à l'autre ! ils ne se connaissent pas, ils ne se sont jamais vus !

Cette lettre a été publiée dans le numéro du 16 octobre de la *Volkszeitung*. La gazette de Cologne était à tel point certaine de la recevoir, que des clichés d'illustration, dessinés à nouveau d'après des gravures du *Diable au XIX[e] Siècle*, étaient prêts et ont paru tout auprès de la lettre du docteur, pour mieux la mettre en relief.

Voici encore ce qu'il importe de faire remarquer : — La *Volkszeitung* avait imprimé, le 13 octobre, que le docteur Bataille était associé aux éditeurs de mes *Mémoires*, qu'il était bailleur de fonds des librairies de propagande antimaçonnique. Où le journal prussien avait-il pris cette belle histoire-là ? Il ne le dit pas ; je vais le dire. Cette mensongère assertion avait paru dans la *Revue Maçonnique* du F.·. Dumonchel, quelques semaines avant les premières négociations du Grand Orient de France avec le docteur Bataille ; alors, peut-être, n'osait-on pas encore espérer que le malheureux se vendrait si facilement. Et peut-être aussi n'aurait-il pas eu cette lamentable chute sans l'incident du rejet unanime de son rapport dans l'affaire Couédon, rejet qui blessa son orgueil. Ne serait-ce pas l'orgueil qui a été la principale cause de la perte de l'infortuné docteur ?... Quoi qu'il en soit, voilà le journal prussien bien convaincu d'avoir puisé, pour me nuire, à la source maçonnique. D'autre part, puisque le voyage du docteur Bataille à Cologne ne peut être nié, la *Volkszeitung* n'a pu ignorer que ce fait de l'association avec mes éditeurs n'était pas vrai. On l'a donc inséré, le sachant faux, afin de fournir au docteur un prétexte de plus pour répondre ; on dissimulait mieux la connivence ainsi ; on lui offrait en même temps le moyen de traiter avec mépris ma campagne antimaçonnique, comme si elle était une exploitation commerciale et jusqu'à une escroquerie. Les journaux hostiles, interprétant les déclarations du docteur Bataille au gré de leur haine, ont été jusqu'à dire que les souscriptions ouvertes ici constituaient une escroquerie !

Mais, si une partie de la presse, prenant à son compte et amplifiant encore les mensonges de la *Volkszeitung*, a montré jusqu'à ce jour un acharnement invraisemblable, j'ai eu la joie de douces consolations.

* *
*

Miss Diana Vaughan reproduit ici une lettre à elle adressée, le 19 octobre, par Mgr Villard, secrétaire de l'Eminentissime Cardinal-vicaire Parocchi, que ses amis, consultés, jugèrent devoir être publiée. On peut la lire dans la *Revue Mensuelle*, octobre 1896, p. 583. Cette lettre lui parut, comme elle le dit elle-même, « un ordre du jour, adressé non à ma personne indigne, mais à la cause elle-même, pour laquelle nous combattons les uns et les autres avec bonheur et saint espoir. »

La secte se croyait alors victorieuse ; la réussite de sa manœuvre l'enivrait et l'enivre. La lettre du docteur Bataille ayant paru, le feu ayant été mis aux poudres, il n'y avait plus à cacher qu'un F.·. de la rue Cadet avait réussi à s'introduire au Congrès de Trente. Le délégué du Grand Orient de France fit donc son compte-rendu.

Et voici la planche :

Mercredi 21 octobre 1896.
Tenue solennelle à 8 heures et demie très précises.

GRAND ORIENT DE FRANCE

R.·. L.·. L'AVANT-GARDE MAÇONNIQUE
(Orient de Paris)
Temple : rue Cadet, 16.

Vénérables : F.·. René Renoult, 7, rue de Lille.
Secrétaire : F.·. Paul Collignon, 85, rue des Martyrs.
Trésorier : F.·. Amouroux, 9, place d'Italie.
Adresse de la Loge : chez le Vénérable.

Ouverture des Travaux.
Compte-rendu du Convent de 1896, par le F.·. René Renoult, délégué.

Compte-rendu du Congrès Antimaçonnique de Trente, par le F.·. Sapor, Orateur.

Clôture des Travaux.

Ceux qui ne connaissent rien des choses maçonniques s'étonnent de ma prudence et la trouvent excessive ; je suis ridicule, en étant défiante. Et voici un Congrès antimaçonnique, une assemblée qui plus que tout autre devait se garer des francs-maçons ; le règlement disait dans les termes les plus formels qu'on n'y pourrait avoir accès qu'en étant personnellement connu d'un des Comités nationaux de l'Union Antimaçonnique ou en produisant un certificat de bon catholicisme délivré par un Evêque ; on a donc pris toutes les précautions, et pourtant un franc-maçon est entré. Je dis *un*, parce qu'on en connaît un, aujourd'hui, un qui l'a laissé savoir, qui s'en est allègrement vanté.

Oh ! je ne me livre à aucune critique. Je suis convaincue que, dans les Comités, chacun a fait son devoir, et l'intrus me paraît n'avoir pu passer qu'au moyen de la carte d'un congressiste complice, celui-ci n'éveillant pas le soupçon et pouvant franchir l'entrée sans avoir à exhiber sa carte.

Encore ce F.·. Sapor n'était-il là que pour surveiller la manœuvre ; mais a-t-on déjà oublié l'histoire ? ignore-t-on que la secte, poussant l'art de la dissimulation au plus haut degré, sait glisser ses affidés partout ? Et je le répète, ce mot : *partout*.

Ce n'est pas de Rome que viennent les sourires moqueurs, au sujet de ma défiance. Là, on

n'a pas oublié le procès Fausti-Venanzi, ce drame d'assassinats et de lâchetés, qui fait pleurer et frémir.

*
* *

Miss Diana Vaughan mentionne ici un incident lancé par le *Nouvelliste de Lyon* du 29 octobre et accueilli avec empressement par l'*Univers* « *Diana Vaughan à Villefranche* ». Les lecteurs de cette Revue savent déjà ce qu'il faut penser de cette infâme invention (*Revue Mensuelle*, octobre 1896, p. 584.) Miss Diana fait suivre l'article du *Nouvelliste* des réflexions suivantes :

Ici, le but de la secte ne saurait échapper à personne de sensé. On cite un fait précis; le coup est formidable contre M. Léo Taxil et contre moi-même. Une commission d'enquête fonctionne, recueillant les témoignages des catholiques qui ont pu me connaître avant ma conversion. Avec cette anecdote, on réduit à néant la valeur de leur témoignage : quiconque m'aura vue, m'aura parlé, est une dupe, a été mystifié. « Maintenez-vous votre déposition ? » demandera-t-on, par exemple, à ce curé italien, congressiste de Trente, qui se rappelle s'être rencontré avec moi en voyage, ou bien à ce religieux qui réussit à se glisser dans une réunion où il déclare m'avoir entendu faire une conférence. Si l'interpellé persiste, si des témoignages de ce genre ont pour conséquence une décision favorable de la Commission romaine, la secte, qui garde le silence aujourd'hui, laissant certains journaux catholiques faire son jeu, rééditera alors l'anecdote du *Nouvelliste* et dira : « Les témoins qui ont été entendus, ceux qui ont certifié par écrit, sont peut-être de bonne foi ; mais ce sont des gens qui ont eu affaire à une pseudo-Diana, plus habile que la fausse Diana Vaughan de Villefranche. «

« Il n'y a pas de Haute Maçonnerie, dit la secte; il n'y a pas de Rite Suprême. C'est M. Léo Taxil qui fait voyager par le monde ces mystérieux inspecteurs et ces mystérieuses inspectrices du Palladium, afin de donner un corps à ce Palladisme, sur lequel il fait de fausses révélations en les signant « Diana Vaughan ». Ainsi la Sophia Walder n'existe pas plus que l'autre : elle est allée à Cherbourg, à Reims, à Nancy? C'est M. Léo Taxil qui faisait voyager une pseudo-Sophia. En septembre dernier, la présence de Sophia Walder à Jérusalem a été constatée? c'est M. Léo Taxil qui a payé ce voyage en Palestine à une fille de Lyon, laquelle, à cette heure, doit être retournée à ses trottoirs. Sans doute, tous ces frais sont considérables; mais les bénéfices de l'opération laissent de belles rentes à M. Taxil. Les *Mémoires d'une ex-palladiste* ont des centaines de milliers d'abonnés ! »

M. Léo Taxil réclame la lumière immédiate et complète sur l'étrange aventure signalée par le *Nouvelliste de Lyon*. Il demande à S. E. le Cardinal Richard, Archevêque de Paris, de nommer une commission de trois ou cinq ecclésiastiques, à qui le correspondant parisien de ce journal aura à désigner les journalistes catholiques de Paris dont il est question dans l'article reproduit ci-dessus; ces journalistes connaissent, assure-t-on, les deux personnages que M. Léo Taxil aurait envoyés de Paris à Villefranche ; ils ne peuvent refuser de donner leurs noms à la Commission, et celle-ci ne saurait refuser alors à M. Léo Taxil une confrontation avec ces deux individus et une enquête poussée à fond, si ces derniers avaient l'audace de maintenir leurs dires.

M. Léo Taxil croit que ces deux individus existent, par ce qu'il lui répugne de penser qu'un journal, tel que le *Nouvelliste de Lyon*, ait pu inventer cette odieuse anecdote, et il est convaincu qu'une prompte et énergique enquête sur cette affaire donnera une éclatante preuve du complot maçonnique actuel, attendu, dit-il, que les deux imposteurs se trahiront d'une manière quelconque devant la commission, seront reconnus coupables de faux témoignages et découverts agents de la secte.

Peut-être M. Léo Taxil a-t-il raison. Néanmoins, tout en m'associant à sa demande d'enquête immédiate, je ne partage pas son avis, quant au résultat. Je crois que la commission n'aura pas à aller bien loin pour trouver la main de la secte dans cette affaire. Mon sentiment est que ceci a été inventé par quelque franc-maçon inspirateur du *Nouvelliste de Lyon*, exactement comme les mensonges de la *Volkszeitung* me concernant ont été inventés avec audace par la Haute-Maçonnerie.

En effet, je n'ai pu m'empêcher de faire une remarque : tous ces journaux qui ont publié presque en même temps l'histoire de la fausse Diana Vaughan à Villefranche, *Nouvelliste de Lyon*, *Nouvelliste de Bordeaux*, *Moniteur de l'Aveyron*, *Journal de Roubaix*, etc., indiquent dans leur titre qu'ils ont à Paris un bureau spécial ou une agence particulière, à la même adresse pour tous. Cette adresse est : 26, rue Feydeau. Or, d'autre part l'*Annuaire de la Presse Française*, aux pages 229 et 230, mentionne la présence, au n° 26 de la rue Feydeau, d'une double agence d'informations pour les journaux quotidiens, sous le titre de *Correspondance télégraphique*, service de dépêches, et *Correpondance littéraire parisienne*, service d'articles. Le directeur de ce double service d'informations se nomme M. Chapeau des Varennes. Eh bien, parmi les noms des collaborateurs qui figurent dans l'annonce de cette agence de renseignements, je trouve un nom qui me fait rêver : celui du F∴ Yves Guyot !

Oh! oui, M. Léo Taxil a raison de réclamer une immédiate et sérieuse enquête. Il faut, à tout prix, que l'on sache quels sont les inventeurs des abominables contes mis en circulation pour troubler les catholiques. La découverte qui ne peut manquer de se faire montrera la moralité de la campagne endiablée menée à cette heure contre M. Taxil, dans le double but de le perdre de réputation et de ruiner moralement à jamais toutes les révélations qui pourraient être produites par des francs-maçons convertis.

Cet odieux conte de la fausse Diana Vaughan Villefranche prouve, en outre, que me montrer aujourd'hui ne servirait à rien ; et d'ailleurs, le vacarme infernal de ces temps-ci n'ayant pas été suscité par moi, n'ayant été ni alimenté ni favorisé par moi en aucune façon, n'en étant responsable à aucun degré, je n'ai pas à en subir les conséquences. J'ai cru faire mon devoir, et je l'ai accompli tranquillement, modestement; des voix autorisées m'ont encouragée, cela me suffit.

*
* *

Parmi les encouragements qui lui sont venus de haut lieu, Miss Vaughan cite ici la lettre significative que lui adressa Mgr Fava, évêque de Grenoble, dans la *Semaine Religieuse* de son diocèse, et qu'on peut lire dans la *Revue Mensuelle*, novembre 1896, p. 646.

Avant d'aller plus loin dans sa défense, elle tient à déblayer le terrain des perfidies « imaginées par certains journalistes catholiques en délire d'aveuglement ».

Voici d'abord une falsification d'interview, qui, sans aucun doute, n'est pas une manœuvre maçonnique. Je cueille ceci dans un journal parisien, dont le catholicisme ne saurait être contesté : la *Vérité*, journal de MM. Auguste Roussel et Arthur Loth (1).

Sous le titre : *S. Em. le Cardinal Parocchi et Miss Diana Vaughan*, ce journal a publié, le 14 novembre, une lettre de Rome, signée « Bertrand de Saint-Georges », qui a eu bientôt fait le tour de la presse hostile :

Rome, 11 novembre.

« Dans la discussion sur l'existence de la fameuse Diana Vaughan, il a été question à plusieurs reprises d'une lettre que S. Ém. le Cardinal Parocchi a adressée à cette prétendue personne. Voulant éclaircir cette question, je me suis rendu ce matin chez Son Eminence, qui m'a reçu avec la courtoisie et l'amabilité habituelles.

« Dès que j'eus formulé ma demande, le Cardinal me répondit avec un fin sourire :

« — Oui, j'ai écrit une fois à Miss Diana Vaughan,
« il y a de cela assez longtemps, et voici en quelles
« circonstances. Je trouvai un jour dans mon cour-
« rier une lettre renfermant une somme d'argent,
« qu'on me priait de remettre à Sa Sainteté pour
« le Denier de Saint-Pierre. En même temps, cette
« lettre me chargeait d'une commission pour le
« Pape et l'on me priait d'obtenir la bénédiction
« apostolique. Cette lettre était signée de Miss
« Diana Vaughan. Comme de ce temps-là aucun
« soupçon ne planait sur cette personnalité, je me
« fis un devoir de remettre l'argent au Saint-Père.
« et je fis aussi la commission. Je répondis alors
« par une lettre courtoise, comme on les écrit dans
« ce cas; mais cette lettre n'est nullement une
« reconnaissance ni de la personne ni des écrits
« de Diana Vaughan. Je ne pouvais soupçonner
« que par cet acte on voulût me tromper. La ré-
« ponse fut expédiée à l'adresse indiquée dans la
« lettre signée par Diana Vaughan. »

« On voit par là que les mystificateurs ont voulu jouer le Cardinal et obtenir de lui une lettre qu'ils présenteraient au public comme une approbation.

« Le Cardinal a bien voulu ajouter que, depuis longtemps, il avait son opinion faite sur les livres publiés sous le nom de Miss Diana, du Dr Bataille et d'autres ; car il avait lu des ouvrages bien plus sérieux sur la Franc-Maçonnerie et s'était défié des fables absurdes qu'on débitait sous le nom de Diana Vaughan.

« J'ai demandé à Son Eminence l'autorisation de publier ces explications, et elle me l'a donnée sans réserves. »

On va voir, maintenant, qu'il est *matériellement* impossible que l'Eminentissime Cardinal-Vicaire ait pu tenir le langage que lui prête M. Bertrand de Saint-Georges.

On va voir qu'il ne s'agissait pas d'une lettre quelconque, d'une de ces lettres banales comme les cardinaux en reçoivent tant, et auxquelles, forcément, ils ne prêtent qu'une très superficielle attention.

Tout ce que S. E. le Cardinal a dû dire à M. Bertrand de Saint-Georges, c'est le fait de la somme d'argent : tout le reste est fantaisie du reporter ; mais ceci, il ne l'a pu inventer.

Répugnant à me glorifier du peu de bien que je puis faire, j'avais couvert d'un voile ce don qui était l'exécution d'un engagement ; mais aujourd'hui, mes intentions étant perfidement dénaturées par un journaliste hostile, il est nécessaire que j'expose la réalité du fait.

Je publierai donc ma lettre à l'Eminentissime Cardinal-Vicaire, et, — intégralement cette fois, — la réponse dont il m'honora. Je reproduirai ensuite le compte-rendu d'une entrevue d'un autre journaliste catholique avec S. E. le Cardinal Parocchi à mon sujet, et là on trouvera la véritable pensée et les véritables dires du Cardinal.

Mes lecteurs savent que chaque jour de ma *Neuvaine Eucharistique* se termine par une aumône. Quand l'ouvrage parut, il me restait deux engagements à remplir.

C'est pourquoi j'écrivis la lettre suivante :

(1) Voir dans la *Revue Mensuelle*, novembre 1890, p. 651, une réponse à un article précédent de la *Vérité*.

« A Son Eminence le Cardinal Parocchi, Cardinal-Vicaire, à Rome.

« Eminence,

« Je vous prie de vouloir bien agréer l'exemplaire de la *Neuvaine Eucharistique* que je vous envoie en même temps que cette lettre. Un autre exemplaire relié est destiné à Votre Eminence ; malheureusement, à cause de la reliure, il n'est pas encore prêt, et je n'ai pas voulu remettre à plus tard ma respectueuse communication de cet opuscule.

« Votre Eminence remarquera que deux jours de cette Neuvaine se terminent par ces offrandes : le septième jour (page 114), application d'une aumône à une œuvre antimaçonnique : et le neuvième jour (page 142), offrande au Denier de Saint-Pierre.

« En acquit de ces deux promesses, j'ai donc l'honneur de transmettre à Votre Eminence la somme de 500 francs. En effet, j'ai appris par les journaux que Votre Eminence a la présidence de la commission centrale constituée à Rome pour organiser un Congrès antimaçonnique international qui doit avoir lieu au prochain printemps. Je verse donc, par votre intermédiaire, 250 francs à l'œuvre d'organisation de ce Congrès, et je prie respectueusement Votre Eminence de vouloir bien verser pour moi l'autre moitié de mon envoi au Trésorier du Denier de Saint-Pierre.

« Je me recommande humblement aux bonnes prières de Votre Eminence. Quand le danger sera passé pour moi et alors que je pourrai quitter quelque temps ma retraite, je compte venir à Rome incognito et prier Votre Eminence de me faire l'honneur de me recevoir. Ce jour-là, *une fois rendue à Rome*, je vous ferai tenir une lettre vous demandant audience privée dans le plus grand secret et signée d'un nom d'emprunt pour assurer ma sécurité ; la confrontation des écritures vous donnera alors la preuve de mon identité, nonobstant toutes explications que Votre Eminence pourra me demander au cours de cette audience.

« Daigne Votre Eminence accueillir avec faveur ce petit livre écrit en vue de la réparation de tant de crimes, et ne pas oublier dans ses prières la plus indigne des indignes,

« Qui se dit,

de Votre Eminence,

« la très humble servante en Jésus, Marie, Joseph.

« Diana Vaughan »

29 novembre 1895.

Voici la réponse de l'Eminentissime Cardinal-Vicaire :

« Rome, le 16 décembre 1895.

« Mademoiselle et chère Fille en N.-S.,

« C'est avec une vive mais bien douce émotion que j'ai reçu votre bonne lettre du 29 novembre, avec l'exemplaire de la *Neuvaine Eucharistique*. Tout d'abord, je vous accuse réception de la somme de 500 francs que vous m'avez envoyée, dont 250 seront appliqués, selon vos intentions, à l'œuvre d'organisation du prochain Congrès antimaçonnique. Je me suis fait un plaisir de remettre l'autre moitié entre les mains de Sa Sainteté, pour le Denier de Saint-Pierre. Elle m'a chargé de vous en remercier et de vous envoyer, de sa part, une bénédiction toute spéciale.

« De ces deux sommes, je vous envoie ci-joint le reçu relatif à l'Union ; car de l'autre, consignée directement au Saint-Père, on ne donne pas reçu.

« Vous me faites espérer une visite à Rome, lorsque les circonstances vous permettront de quitter votre retraite. Je fais des vœux pour que ces circonstances ne se fassent pas trop attendre. C'est avec le plus grand bonheur que je vous recevrai. Depuis longtemps, mes sympathies vous sont acquises. Votre conversion est un des plus magnifiques triomphes de la grâce que je connaisse. Je lis, en ce moment, vos *Mémoires* qui sont d'un intérêt palpitant. Je serai donc grandement consolé de pouvoir vous bénir et vous encourager dans le chemin de la vérité dans lequel vous venez d'entrer.

« En attendant, croyez que je ne vous oublierai pas dans mes prières, au Saint-Sacrifice spécialement. De votre côté, ne cessez pas de remercier Notre-Seigneur Jésus-Christ de la grande miséricorde dont Il a usé envers vous et du témoignage éclatant d'amour qu'Il vous a donné.

« Maintenant agréez ma bénédiction et me

« croyez tout vôtre dans le Cœur de Jésus.

« L. M., Card. Vicaire. »

A cette lettre était joint le reçu de l'Union Antimaçonnique, sur papier à en-tête du Comité central Exécutif de Rome :

« Ricevute dalle mani di Sua Eminenza Rma il Sig Cardinale Lucido Mario Parocchi, Vicario Generale di Sua Santità Leone XIII, lire duecento-cinquanta, inviate dalla Signorina Diana Vaughan a titolo di offerta al Comitato Centrale Esecutivo del 1° Congresso Antimassonico Internationale.

« Roma, 9 décembre 1895.

« Il Tesoriere Generale :

« Pacifico Brattini. »

Sans le faux compte-rendu d'interview de M. Bertrand de Saint-Georges, je n'aurais jamais publié ces documents. Je me suis résignée à cette production, parce que je ne puis pas tolérer qu'un journaliste, dans un but des plus méchants, ait osé travestir la vérité comme il l'a fait.

Il résulte de ces documents que je remplissais un devoir de conscience, en toute simplicité, lorsque j'écrivis à S. E. le Cardinal Parocchi ; que je ne sollicitais aucunement la Bénédiction pontificale, non que je n'en fasse pas grand cas, mais parce que je m'en crois indigne, très indigne ; que cette Bénédiction m'a été spontanément envoyée, et j'en fus dans un indicible bonheur ; que cette marque de sympathie du meilleur des Pères est distincte du remerciement d'une offrande, d'ailleurs fort modeste, et le reste de la réponse de l'Eminentissime Cardinal-Vicaire ne laisse pas douter que cette précieuse Bénédiction s'adressait, non à la donatrice, mais à la convertie ;

que je n'étais pas, aux yeux de S. Em. le Cardinal Parocchi, une correspondante de hasard, mais qu'il me suivait depuis longtemps dans mes faits et gestes. Mes *Mémoires*, auxquels le Cardinal prenait grand intérêt, avaient alors cinq fascicules publiés, en dehors des trois fascicules du *Palladium Régénéré et Libre*; et avant le *Palladium*, il n'ignorait pas ma campagne contre Lemmi, — le monde entier l'ayant connue; — et je ne me lasserai pas de répéter, au sujet de cette campagne, qui est un fait *historique*, un événement en divers épisodes ayant duré plusieurs mois : « Si ce n'est pas moi qui ai accompli ces choses, *qui est-ce donc* ? »

C'est parce que ma personnalité est *historiquement établie*, que l'Éminentissime Cardinal-Vicaire accueillit avec joie l'offre de ma visite, en voyage secret à Rome, aussitôt que la secte se serait un peu calmée. Mon volume sur Crispi, par sa seule annonce, n'était pas pour assoupir les colères ; on le comprit bien ainsi à Rome, et je ne reçus aucun avis me pressant de réaliser cette promesse ; au contraire, j'ai toujours été invitée de Rome à la prudence, et, quand je publiai ce que je savais sur l'assassinat du comte Luigi Ferrari, la *Rivista Antimassonica*, organe officiel du Conseil directif général de l'Union Antimaçonnique universelle, reproduisit in-extenso mes révélations, en déclarant qu'elles concordaient avec les renseignements que l'on avait recueillis en dehors de moi.

Mais ce volume sur Crispi était nécessaire, dût-il redoubler les fureurs de la Maçonnerie. Et, après qu'il parut, c'est-à-dire avant le Congrès de Trente, un important religieux de Rome vint à Paris, chargé d'une communication verbale qu'il tenait de la bouche de S. E. le Cardinal Parocchi, et cette communication, destinée à m'être transmise par les voies de sûreté que j'ai adoptées et dont la secte enrage; comprenait de nouveaux conseils de prudence.

« Que Mademoiselle Vaughan laisse les colères sectaires s'apaiser ; qu'elle prenne son temps ; qu'elle juge elle même du moment opportun. Le Cardinal-Vicaire la recevra, dans les conditions qu'elle a proposées, et personne, même au Vicariat, ne saura que c'est elle qui a été reçue. »

Voilà ce qui m'a été transmis, et la personne qui a eu cette communication ne m'a jamais trompée. Si la presse hostile contestait ce fait, je publierais les noms et le reste de la communication; car on me recommanda autre chose encore.

Et mon intention était de me rendre à Rome entre la fin de mes Mémoires et mon entrée au couvent. Mais voilà un voyage assez compromis par tout le tapage de ces derniers temps. Il est vrai qu'une autre combinaison sera possible, dès que le calme sera revenu. Je regrette, néanmoins, que M. Bertrand de Saint-Georges m'ait mise dans la nécessité de publier intégralement mon échange de lettres avec l'Eminentissime Cardinal-Vicaire; mais, si j'en avais omis une seule phrase, on n'eût pas manqué de dire que je cachais précisément ce qui ruinait ma démonstration.

Or, non plus, qu'on ne dise pas que je viens de donner purement et simplement l'opinion de S. E. le Cardinal Parocchi avant le Congrès de Trente, et que son opinion, après les incidents du Congrès, est celle que M. Bertrand de Saint-Georges lui a prêtée. La production des lettres qu'on vient de lire est une preuve matérielle de la falsification de l'interview; il suffit de comparer ces lettres et le récit du journaliste pour constater que le Cardinal-Vicaire a eu ses paroles dénaturées.

Mais il y a mieux que cela encore.

Il est intéressant d'opposer la *Vérité*, de Québec, à la *Vérité*, de Paris. M. Tardivel, le vaillant écrivain canadien, que sa compétence, son talent et sa loyauté ont fait nommer président de la II[e] section du Congrès antimaçonnique international, et qui a une autre valeur et un autre poids que le reporter Bertrand de Saint-Georges s'est rendu en Italie, après Trente; à Rome, il a eu, avec S. E. le Cardinal Parocchi, deux longues entrevues, au cours desquelles il a été surtout question de moi. Eh bien, dans une lettre adressée de Rome au journal dont il est le directeur, M. Tardivel a fait connaître l'opinion du Cardinal-Vicaire sur mon compte.

On va voir qu'elle est directement opposée à la prétendue opinion inventée par M. Bertrand de Saint-Georges.

Voici les observations de S. E. le Cardinal Parocchi, rapportées par M. Tardivel, c'est-à-dire conformes à la vérité vraie; ce sont les paroles même de S. E. que je reproduis :

« On dit qu'aucune personne de ce nom (Miss Diana Vaughan) n'existe. Examinons un peu cette question.

« Une personne se disant Diana Vaughan a écrit au Cardinal Parocchi, lui a envoyé des livres. Le Cardinal a répondu à cette personne, au nom du Saint-Père, dont il lui a envoyé la bénédiction. A la rigueur, il pourrait y avoir là une mystification.

« Mais voici autre chose. Ce n'est que depuis sa conversion que M[lle] Vaughan n'existe pas. Avant cette époque, il existait certainement une personne de ce nom ; *c'est là un fait historique parfaitement établi*. Il y a des personnes dignes de foi et parfaitement connues qui l'ont vue, qui ont bu et mangé avec elle. Plusieurs journaux ont parlé d'elle sans jamais soulever le moindre doute sur la réalité de son existence. On a de nombreuses lettres écrites par elle, notamment à M. de la Rive, qui en possède, qui lui sont arrivées de toutes les principales villes de l'Europe. Avant le mois de

juin 1895 (époque de la publication du volume sur Crispi), il n'est jamais venu à l'idée de qui que ce soit de dire que M[lle] Vaughan était un mythe ; M. Margiotta lui-même, qui l'a attaquée récemment, ne nie pas son existence. Au contraire, il affirme qu'elle existe, puisqu'il prétend que la *vraie* M[lle] Vaughan est encore palladiste.

« Si elle n'existe plus aujourd'hui, c'est qu'elle est morte. Quand, où et comment est-elle morte ? Que ceux qui nient l'existence de Diana Vaughan produisent un bout de preuve établissant que Diana Vaughan est morte. C'est sur ceux qui nient, non point sur ceux qui affirment l'existence de cette personne, que retombe tout l'*onus probandi*. »

Retenons cette conclusion de l'Eminentissime Cardinal-Vicaire :

« Que les catholiques, qui aident à répandre le bruit que M[lle] Vaughan n'est qu'un mythe, réfléchissent bien à ceci.

« Les francs-maçons se sont dit : — « De deux « choses l'une : ou bien, à force de dire et de ré- « péter, sur tous les tons et en toutes les occasions, « que M[lle] Vaughan n'existe pas, nous finirons par « faire accepter cette opinion par la masse des ca- « tholiques, et alors ses révélations ne produiront « aucun effet ; ou bien, à force de nier son exis- « tence, nous contraindrons M[lle] Vaughan à sortir « de sa retraite pour prouver qu'elle existe, et « alors nous la *supprimerons*.

« Certains catholiques ne semblent pas comprendre qu'ils font l'affaire de la Franc-Maçonnerie. » (La *Vérité*, de Québec, n° du 7 novembre.)

Je crois qu'après cela il ne peut rien rester de la prétendue interview, si perfidement dénaturée par M. Bertrand de Saint-Georges.

Entre le récit de ce reporter et celui d'un homme d'honneur, tel que M. Tardivel, aucune hésitation n'est possible.

*
* *

D'après ce qui précède, rien de plus évident que ce fait : le complot tramé contre Miss Vaughan émane de la secte. Elle se pose ici cette question bien naturelle : est-ce donc pour complaire à la secte que certains journalistes catholiques s'en sont fait les instruments ? — Non, répond-elle : pour ces catholiques, d'un parti-pris qui est complète cécité, la *question Diana Vaughan* est devenue la *question Taxil*.

Ceux qui lui ont reproché de ne pas défendre ses *chevaliers*, reconnaîtront qu'ils ont eu bien tort de l'accuser d'ingratitude ou d'indifférence.

C'est là tout le secret de cet acharnement sans exemple ; il n'y en a pas d'autre. M. Léo Taxil a le malheur d'être cordialement détesté de la grande majorité de ses confrères.

Il fut un grand coupable. Il appartient à une famille des plus catholiques ; il reçut la meilleure éducation chrétienne ; il vécut ses premières années en pieux enfant de l'Eglise. Puis, pris tout à coup d'une sorte de frénésie diabolique, à la suite de fréquentations d'athées, il devint non pas un de ces impies qui ne perdent qu'eux-mêmes, mais un acharné ennemi de la religion, un enragé persécuteur, un fanatique propagandiste du mal, un voleur d'âmes.

Un jour, cependant, il se convertit. Le Pape le reçut et prononça l'absolution. Par une lettre publique, il avait désavoué ses mauvais écrits anticléricaux, et, quoiqu'on en dise, ils ne furent jamais réimprimés. Mais, au bout de quelques années, beaucoup jugèrent que le Pape avait été trop indulgent, et une hostilité sourde se forma contre M. Léo Taxil, comme un feu qui couve sous la cendre, comme une lave qui bouillonne et s'augmente sans cesse au fond du volcan, plus ou moins silencieuse jusqu'au jour de l'éruption.

J'ai recherché quelles pouvaient être les causes de cette hostilité ; j'ai étudié, et je crois qu'une des principales causes est la désapprobation publique de la campagne antisémitique de M. Drumont. En France, en effet, presque tous les catholiques militants sont antisémites. Il y a, sans doute, d'autres motifs de cette animosité latente, qui ne demandait qu'à éclater ; mais ils me paraissent très secondaires. Le jour où M. Léo Taxil se sépara avec éclat de M. Drumont, en réprouvant ce qu'il appelait des violences dangereuses, il se mit à dos une immense multitude de catholiques français. Avait-il raison ou tort ? Ce n'est point ici ni aujourd'hui qu'il conviendrait de répondre à cette question ; d'ailleurs, je ne juge pas, je constate.

Je constate le fait, et je n'hésite pas à dire que cette constatation est une question de chronologie pure et simple.

Jamais, avant cette époque, personne n'avait insinué que M. Léo Taxil était un faux converti et qu'il réimprimait ou faisait réimprimer ses anciens ouvrages impies. On me l'a écrit en me conseillant « de me tenir en garde contre cet homme qui mange à deux rateliers » *(sic)*. Je me suis livré à une enquête des plus sérieuses ; elle m'a prouvé que c'était là une noire calomnie, ne reposant sur rien, absolument sur rien. Parmi les mauvais livres de M. Taxil, il en est qui eurent un énorme succès ; je les ai fait rechercher, non pour les lire, mais pour avoir le cœur net de cette accusation : ce sont précisément ceux-là qui sont introuvables ; les autres se rencontrent, m'a-t-on assuré, par-ci par-là, chez les bouquinistes, sur les quais, vieux exemplaires provenant de ventes particulières après décès, ou soldes d'anciens libraires qui furent clients de la librairie dite anticléricale. Et cette librairie, qu'on m'a écrit être gérée à cette heure encore par M[me] Taxil, n'existe plus depuis octobre 1885. J'ai vérifié très minutieusement ; car j'ai horreur des Janus.

Il n'y a pas erreur chez ceux qui colportent ces faux bruits ; il y a complète mauvaise foi. Le quiproquo n'est pas possible. J'ai vu le catalogue de cette librairie anticléricale ; il comporte une soixantaine d'ouvrages, parmi lesquels ceux de M. Léo Taxil, au nombre d'une vingtaine, figurent à part, d'une façon tellement distincte qu'elle ne permet aucune méprise. Eh bien, il est certain que, par le fait de la fermeture de cette librairie, les autres auteurs qui y furent édités et qui ne se convertirent point, reprirent leur droit — je parle dans le sens commercial — et ne se firent pas faute de porter leurs mauvais livres chez d'autres éditeurs. Or, lorsqu'une de ces réimpressions se produit, la malveillance ne manque pas de l'attribuer à M. Taxil, quoique l'auteur soit tout autre que lui. Il y a donc parti pris et mauvaise foi, puisqu'il est impossible de s'y méprendre.

Quand je sus bien exactement à quoi m'en tenir, j'écrivis à M. Léo Taxil à ce sujet. Il me répondit : « Si j'étais tel qu'on me représente, rien ne me serait plus facile que de réimprimer mes anciens ouvrages anticléricaux, tout en paraissant innocent de cette réédition. Une proposition de ce genre m'a été faite. On m'a offert de m'entendre avec un libraire étranger, qui ne mettrait pas son nom sur les couvertures et qui ferait imprimer en Suisse ou en Belgique où le nom de l'imprimeur n'est pas obligatoire. La marchandise serait introduite en France par des colporteurs qui en feraient le placement directement chez les libraires ; l'entrée en douane et la vente seraient régulières, attendu que la couverture porterait : *Edition de Bruxelles*, sans autre indication ; et de cette façon tous mes anciens ouvrages épuisés pourraient se réimprimer et se vendre. Si, en présence de cette avalanche, quelque journal catholique s'indignait, je n'aurais qu'à répondre hypocritement que je n'y puis rien ; car, comment poursuivre chaque petit libraire en particulier ? le total des frais à faire contre chacun serait incalculable et au-dessus de la valeur des exemplaires à saisir, puisque la saisie n'aurait pour objet que de faire mettre cette marchandise au pilon, et les petits libraires détaillants ne seraient guère condamnés qu'à l'abandon de leurs exemplaires à mon profit, puisqu'ils pourraient exciper de leur bonne foi ; en tout cas, dans chaque procès, les honoraires de mon avocat dépasseraient toujours de beaucoup la faible somme allouée, si une indemnité m'était accordée pour le préjudice moral. Voilà la réponse toute trouvée, en déclarant, d'un ton navré, que l'éditeur et l'imprimeur belges ou suisses sont introuvables ; et, tout en simulant un grand désespoir de ne pouvoir empêcher un pareil scandale, j'encaisserais en secret mes droits d'auteur chez l'éditeur, mon complice. Ceci m'ayant été proposé, voilà ce que je pourrais faire, si j'étais un faux converti, ne croyant ni au ciel ni à l'enfer. »

On voit par là combien ces accusations sont mal fondées. Il est à remarquer que personne ne vient dire : « Voilà un des ouvrages impies de M. Léo Taxil, tout frais réimprimé ; je viens de l'acheter dans telle librairie. » Non ! on se contente de dire, d'un air très entendu, comme si l'on était sûr du fait : « Vous savez ? Taxil, quel misérable hypocrite ! Il fait réimprimer en secret ses livres anticléricaux, et c'est sa femme qui les vend !

M. Eugène Tavernier, en lisant ces lignes, est libre de rire aux éclats et de s'écrier : « Venez donc voir la défense de Taxil-Vaughan ! » M. Léo Taxil et moi, nous ne faisons qu'un, selon les négateurs français qui ont pris la suite des négateurs allemands. Peu m'importe ; laissons dire, et rira bien qui rira le dernier.

En attendant, parmi les cent et quelques calomnies qui se publient à cette heure contre M. Léo Taxil, j'ai cité celle-ci, parce qu'elle est une des plus persistantes et l'une de celles qui tuent le plus sûrement un homme. Même si l'on croit que Taxil et Vaughan ne font qu'un, il est abominable de publier des accusations aussi graves que celle-ci, lorsqu'on n'a pas en main des preuves certaines, concluantes, irrécusables.

Car ils en sont arrivés à imprimer cela, et cela donne la mesure de la mauvaise foi de cette polémique.

J'ai cité encore cette calomnie, parce que, comme beaucoup d'autres, d'ailleurs, elle est en dehors de la question Diana Vaughan elle-même. Or, je vois fort bien le but que l'on se propose d'atteindre, et je le dénonce.

La campagne contre l'existence même de Diana Vaughan est uniquement d'inspiration maçonnique ; S. E. le Cardinal Parocchi s'est exprimé avec une merveilleuse sagesse à ce sujet, quand il parla à M. Tardivel. Mais la campagne spéciale contre M. Léo Taxil est surtout une question de violente hostilité de la part de ses confrères catholiques français. La lave bouillonnait depuis longtemps ; les acclamations du Congrès de Trente ont déterminé l'éruption.

Le but, le voici : c'est de tuer moralement cet homme, *quel que soit le verdict que rendra la commission romaine*.

Et que l'on ne vienne pas me dire : « Si la commission déclare que Miss Diana Vaughan n'est pas un mythe, du même coup M. Léo Taxil sera réhabilité aux yeux des catholiques. »

Nullement !...

Ce n'est pas impunément que, depuis deux mois, plus de quatre cents journaux ont publié mille horreurs sur le compte de cet homme ; car, avec les agences de correspondances et de dépêches, la reproduction des calomnies s'est multipliée et étendue aux trois quarts de la presse conservatrice ; sans parler des journaux hors de France, sans compter les inventions par trop odieuses qu'on répète dans les bureaux de rédaction, mais qu'on n'a pas osé imprimer. Et ces horreurs ont été savamment accumulées, lancées à profusion, coup sur coup, partout, de telle façon qu'il était impossible, matériellement, au calomnié, de répondre. Au surplus, à quoi bon? Quand il a répondu, ceux qui avaient reproduit le mensonge ne reproduisaient pas la réponse. On a rendu la défense absolument impraticable.

Que la commission romaine dise : « Oui, Miss Diana Vaughan existe ; oui, elle s'est convertie ; oui, elle a abjuré en toute sincérité »... Et après ?...

M. Léo Taxil n'en restera pas moins, aux yeux de l'immense majorité des catholiques français, un homme sans scrupules, qui a exploité Miss Diana Vaughan, ainsi qu'on dit qu'il a exploité M. Margiotta ; un misérable hypocrite, « mangeant à deux n faux converti, faisant mouvoi r et ailleurs des filles de trottoir la vraie Diana Vaughan qui ne voulait pas se montrer et pour corser l'intérêt du mystère sur lequel il spéculait; un promoteur de sociétés antimaçonniques, surprenant par ce moyen les secrets des catholiques militants et les livrant à la secte dont il se faisait ainsi l'agent; bref, le plus indigne personnage qui ait vécu en ce monde, le méprisé de tous, le honni par excellence, le suprême objet d'horreur et de dégoût, bon à jeter par-dessus bord, un infâme dont il faut se débarrasser à tout prix.

Voilà comment je juge la situation qui a été faite à M. Léo Taxil, coupable pour les uns d'avoir eu ma confiance, coupable pour les autres de tous les crimes, que j'existe ou non. En deux mots, on a brisé la plume de cet homme, et cela avec un raffinement de cruauté, avec une sauvagerie sans exemple.

On n'a su qu'inventer. On a répété qu'il pourrait bien être l'instigateur du vol d'hosties de Notre-Dame de Paris, n'hésitant devant aucun forfait dès l'instant qu'un frémissement d'indignation chez les catholiques était de nature à hausser le tirage de son journal. On a écrit, dans des lettres envoyées même à des Evêques, que sa femme est sœur maçonne, et maçonne en activité encore ! On a imprimé, et les journaux les plus graves l'ont reproduit, qu'il a organisé une sorte d'agence matrimoniale, visant principalement les officiers et les magistrats, et que, sous prétexte de correspondance en vue de se connaître entre prétendant et fille à marier, il obtenait des révélations confidentielles et faisait chanter ensuite les officiers et les magistrats tombés dans le panneau : bien entendu, on n'avait aucune victime à citer... Pouah ! quelle honte pour ceux qui publient de telles calomnies ! et c'est dans des journaux catholiques que j'ai lu ça !...

Voyons, la main sur la conscience : est-ce que la proclamation de mon existence et de ma conversion réelle et sincère lavera cet homme de toutes ces boues dont on l'a couvert ?

Et qu'est-ce que cela peut me faire, à moi, en somme, que l'on me dise existante ou qui l'on me croie mythe !

Si je fus douloureusement frappée en ce que me concerne, c'est quand M. Margiotta osa répandre le bruit que j'étais une maçonne de pastos. Mais, dans les circonstances actuelles, ce n'est pas pour moi que je souffre. Un seul écrivain a ressenti une souffrance semblable à la mienne : c'est M. le chanoine Mustel, qui, seul, absolument seul, a défendu dans la presse, avec un vrai courage, M. Léo Taxil.

Et quelques-uns ont pu supposer que j'abandonnerais cet homme, aujourd'hui accablé à cause de moi ?...

Allons donc !... Mais je ne serais pas qui je suis !... Si je descendais à cela, je commettrais la pire des lâchetés !...

De la question Diana Vaughan on a fait la question Léo Taxil. Eh bien, soit ; les deux causes ne peuvent plus être séparées désormais. J'ai fourni des preuves suffisantes de mon existence comme grande-maîtresse maçonne et palladiste. La Commission de Rome est en mesure de statuer sur ce point. Reste le fait de ma conversion, dont les impatients voudraient une preuve matérielle immédiate, contrairement à ce qui avait été arrêté avant le Congrès de Trente. Or, la question Léo Taxil peut être réglée en peu de jours, attendu qu'aucune des accusations qui ont été portées ne pourra être prouvée par les accusateurs, toutes étant radicalement calomnieuses. Que l'examen soit suivi aussitôt d'une loyale réhabilitation, complète sur chaque point, imposée aux principaux journaux. Je donnerai alors, immédiatement, satisfaction pleine et entière ; la chose deviendra possible, et elle ne saurait l'être en ce moment.

Diana VAUGHAN.

L'abondance des matières nous force de remettre aux prochains numéros la suite de plusieurs articles en cours de publication.

Témoignage de l'abbé Laugier

Nous empruntons à la *Croix de Marseille* (27 décembre 1896) l'article suivant, où une voix d'outre-tombe vient rendre un témoignage inattendu à la vérité.

Après la campagne insensée qu'une notable partie de la presse — maçonnique et catholique — vient de mener à l'encontre des récentes divulgations antimaçonniques et de leurs auteurs, campagne qui commence à s'apaiser, il convient que l'opinion publique, déroutée et ahurie par des affirmations contradictoires et irraisonnées, par des négations intéressées, se ressaisisse et juge la cause avec calme et sang-froid.

Ce qui a le plus contribué à jeter le désarroi dans les esprits, c'est la rétractation de la part du Dr Hacks, des révélations que contient son livre : « *Le Diable au XIXe Siècle* ».

En notre qualité de concitoyens connaissant bien le Dr Hacks, nous avons peut-être été moins surpris et par suite moins désorientés que d'autres par cette volte-face.

D'ailleurs le Dr Bataille ne dément pas qu'elle ne soit due, ainsi qu'on l'en a accusé, à une somme d'un peu plus de trente deniers reçue à cet effet du Grand-Orient de France.

Aussi, croyons-nous, qu'il ne convient pas, malgré la légitime suspicion que jette sur l'ouvrage la personnalité de l'auteur, d'exclure de notre capital de révélations antimaçonniques les faits exposés dans *Le Diable au XIXe Siècle*.

Que MM. les francs-maçons veuillent bien d'abord, nous en démontrer la fausseté.

Or, ils n'ont même pas essayé de le faire. Et on ne nous fera pas croire que la Maçonnerie attaquée dans ses œuvres vives, n'eût pas, si elle l'avait pu, immédiatement fait bonne justice de ces imputations, sans attendre trois ans et plus que l'accusateur vînt se rétracter.

Quelque imagination que l'on ait, de pareilles choses ne s'inventent pas.

Actuellement nous sommes à même de prouver que les relations du Dr Hacks avec l'abbé Laugier ont existé et qu'elles ont bien été telles que l'indique le chapitre II du « Diable au XIXe siècle », auquel nous donnons sur ce point pleine et entière confirmation.

Dans l'accès furieux de négation qui a agité récemment la Presse, on a été jusqu'à révoquer en doute l'existence de l'abbé Laugier. Cette négation paraîtra *un peu hardie* à nos concitoyens qui ont connu et approché ce digne prêtre; mais elle montre bien jusqu'où peut aller une polémique irraisonnée, conduite par des gens de parti pris, ne connaissant pas le premier mot de la question qu'ils discutent.

L'abbé Jean-Etienne Laugier n'appartenait pas au diocèse de Marseille par sa naissance, mais il lui a apparteuu par toute sa vie sacerdotale. Né en 1823 à Seyne, diocèse de Digne, il vint s'établir dans notre ville en 1846 Il fut fait prêtre en 1854 par Mgr de Mazenod. Longtemps maître d'études, puis professeur au Collège catholique du Sacré-Cœur, il fut nommé successivement vicaire à Saint-Théodore (1864), aumônier des Dames de Saint-Thomas de Villeneuve (1867), aumônier de l'hôpital de la Conception (1869), puis vicaire à Saint-Jean-Baptiste (1878), enfin à Saint-Victor. C'est là que la mort, le 26 avril 1883, vint lui apporter la récompense d'une vie tout entière de piété et de dévouement.

L'abbé Laugier, pendant les neuf ans qu'il resta à l'hôpital de la Conception, recevait très souvent dans le modeste salon de l'aumônerie et même à sa table les étudiants en médecine internes, chargés du service de malades. Il savait mériter leur confiance et conquérir leur amitié; et il usait de l'influence ainsi acquise pour le bien moral de ces jeunes gens. Chaque soir notamment, les élèves de garde venaient passer la veillée à l'aumônerie : parmi les plus assidus, était le docteur Bataille. Le temps était employé tantôt à une anodine partie de cartes, tantôt à des conversations où les étudiants en médecine pouvaient librement exposer leurs opinions politiques et religieuses.

L'ABBÉ LAUGIER ET LE Dr HACKS

Un prêtre nous atteste qu'un soir, lui présent, l'entretien roula sur la question du surnaturel, divin et diabolique et que le docteur Hacks, prenant part à la discussion, en niait la possibilité avec la plus sincère conviction. Pour le convaincre, l'abbé Laugier lui proposa la lecture de l'ouvrage de M. de Mirville en cinq énormes volumes in-8° : « Les Esprits ». Bataille rapporta, une dizaine de jours après, cet ouvrage dont la lecture ébranla fortement ses convictions antérieures. C'est de là sans doute que date sa vocation d'occultiste.

L'abbé Laugier était donc dans les meilleurs termes avec Bataille : à tort ou à raison, il estimait et appréciait en lui une nature un peu exubérante mais ouverte et franche : il faisait grand cas de son intelligence, qui est incontestable.

A notre connaissance, il entretint toujours avec lui les meilleures relations.

PROJETS D'ENQUÊTE

Certainement, l'abbé Laugier a été, dès l'origine, mis au courant par Bataille de ses projets d'exploration de la Franc-Maçonnerie, et sans doute il les a approuvés et encouragés.

Une personne d'une haute respectabilité et honorabilité, qui connaissait intimement l'abbé Laugier, nous atteste lui avoir entendu dire, à l'époque, « qu'un jeune médecin, connu de lui, voyageant beaucoup, allait entreprendre à travers le monde une enquête sur les agissements mystérieux de la Franc-Maçonnerie et des sectes anti-religieuses ; qu'il en avait référé à ses supérieurs ecclésiastiques et avait obtenu approbation. »

Il ne cite aucun nom. Mais, lorsque ce témoin lut les premières livraisons du *Diable au XIXe Siècle*, il comprit, à n'en pas douter, que Bataille était le jeune docteur dont lui avait parlé l'abbé Laugier, d'autant plus qu'il connaissait parfaitement les relations cordiales qui existaient entre eux.

RÉSULTATS DE L'ENQUÊTE

L'abbé Laugier a été non moins certainement au courant, sinon de tous, du moins des premiers et des plus importants résultats de l'enquête du docteur Bataille.

La possibilité et la probabilité qu'il en fut ainsi sont évidentes, puisque l'abbé Laugier ne mourut qu'en 1883, alors que Hacks naviguait comme médecin à bord des paquebots des Messageries Maritimes, notamment sur les lignes de la Chine et de l'Inde, de 1878 à 1881. Sûrement, c'est pendant cette période, comme il l'affirme lui-même, qu'il accomplit la partie la plus importante de ses investigations.

Que l'abbé Laugier ait été tenu au courant de l'enquête poursuivie, cela est démontré par l'attestation suivante, émanant d'un de ses amis, chanoine de notre diocèse.

« Dans les dernières années de son existence, M. l'abbé Laugier paraissait changé, triste, préoccupé et, quand un ami en qui il avait confiance lui en demandait le motif, il répondait : Je suis au courant de complots épouvantables contre l'Eglise tramés par des sectes ténébreuses; on me fait connaître les résultats d'une enquête qui se poursuit actuellement sur la Franc-Maçonnerie ; malheureusement, je dois garder le secret et ne puis rien divulguer.

« Et ce secret paraît avoir été pour lui un souci, une préoccupation, un véritable fardeau, dont il ne pouvait se défaire, et trop lourd pour le pauvre prêtre, dont les forces s'étaient déjà usées au service de Dieu.

« Personnellement, je ne serais nullement étonné que ce secret n'ait été accablant pour lui et n'ait abrégé ses jours. »

HORS DU TOMBEAU

L'abbé Laugier eut une première attaque, puis quelques mois après, une seconde qui l'enleva.

Sans doute, il respecta religieusement son secret, de peur que la moindre indiscrétion ne fût fatale à celui dont il était le confident. Sans doute, il emporta ce secret dans la tombe.

Mais ne vous semble-t-il pas que l'abbé Laugier se dresse maintenant dans sa tombe? Ne vous semble-t-il pas qu'il se dresse devant vous, docteur Hacks, lui, le bon prêtre qui vous estimait et vous aimait, venant vous demander compte de votre trahison?

Defunctus adhuc loquitur.

Qu'avez-vous à répondre? Répondez-donc, si vous l'osez. Nous vous mettons au défi de le faire, de nier ce que nous affirmons en son nom.

Nous vous adressons ce journal sous pli chargé, docteur Hacks ; et nous attendons votre réponse.

Pour le Comité Antimaçonnique de Marseille.

LIX

Miss Diana Vaughan

Et les RR. PP. Jésuites

(Extrait de *La Vérité* de Québec, du 19 décembre 1896)

Il nous est bien pénible d'être obligé de disséquer l'article que le R. P. Portalié, S. J., a consacré, dans les *Etudes Religieuses,* de Paris, livraison de novembre, à la question de Mlle Vaughan. C'est une obligation, cependant car cet écrit, reproduit au Canada, a grandement contribué au bouleversement des esprits dans le camp antimaçon et a scandaleusement réjoui le camp opposé. Il faut donc montrer ce que vaut cette étude au point de vue de la saine critique.

Et d'abord, comme réponse partielle, au moins, à l'article du Père Portalié, et pour bien montrer qu'en attaquant ce jésuite nous restons étroitement uni à la Compagnie de Jésus, que nous vénérons à bon droit, nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs la conclusion d'une étude très remarquable sur l'éducation des Mopses, c'est-à-dire des femmes enrôlées dans la Franc-Maçonnerie, qui a paru dans le numéro 1110 (livraison du 19 septembre 1896) de la *Civiltà Cattolica.*

La *Civiltà Cattolica*, on le sait, est une revue que rédige un groupe de Pères Jésuites, à Rome. Sans vouloir en aucune façon diminuer la valeur très réelle des *Etudes Religieuses*, de Paris, nous pouvons dire que la revue romaine a certainement plus d'autorité que la revue parisienne, parce que les Jésuites qui rédigent la *Civiltà* travaillent directement sous l'œil du Saint-Père, à qui ils soumettent toujours, si nous sommes bien renseigné, les grandes lignes de leurs études sur les graves questions du jour. La *Civiltà* a donc une autorité toute spéciale, dont ne jouissent pas les *Etudes.*

Voici donc, sans plus de préambule, la conclusion de l'article de la *Civiltà :*

« Nous n'avons pas dit tout ce que nous savions: nous avons même passé sous silence bien des choses; nous avons jeté un voile sur beaucoup d'autres. Nous disons ceci pour les timorés, pour les scrupuleux qui conseillent l'abstention dans cette sorte de questions. Tout confits en charité, mais non selon la science, ni selon le conseil de Léon XIII, qui nous invite à dévoiler les infamies de la Franc-Maçonnerie, ils craignent de scandaliser les âmes innocentes; et, dans leur prudente réserve, ils vont jusqu'à jeter des doutes sur la réalité des turpitudes que nous étalons au grand jour, en les exagérant, selon eux.

« Dans ces craintes, il y a deux erreurs graves, dangereuses pour le peuple chrétien. Nous n'exagérons pas : nous rapportons avec une consciencieuse fidélité ce qui regarde la formation morale des Mopses, et les devoirs qui leur sont imposés. Ces renseignements, nous les puisons dans les Rituels des sectes, lesquels sont tenus pour des codes sacrés par les Francs-Maçons, qui les mettent trop bien en pratique. Nous avons devant nous ceux qui ont été publiés par les sectaires eux-mêmes, et ceux qui émanent de leurs adversaires: ils sont d'accord pour le fond ; et jamais les Frères, si intéressés à en nier l'authenticité, n'ont osé souffler mot pour les démentir. Du reste, ils sont maintenant connus de tous ceux qui s'occupent de la Franc-Maçonnerie.

« Il n'y avait plus qu'à pénétrer dans les antres

ténébreux des Arrière-Loges et à mettre en évidence les pratiques ouvertement destinées à faire des Mopses parfaites, de vraies furies de l'enfer. Il faut en convenir, nous les connaissions en Italie, parce que beaucoup de Frères Maçons et encore plus de Sœurs Maçonnes, revenus de leurs errements, avaient dans leurs relations averti le clergé de veiller sur ce danger caché et très funeste pour les fidèles. Mais les documents à produire dans le public étaient peu nombreux. Il n'en est plus ainsi à cette heure. La très sage Encyclique *Humanum Genus*, de Léon XIII, en date du 20 avril 1884, invitait les fidèles à démasquer la Franc-Maçonnerie et à exposer publiquement la perversité de ses doctrines, en même temps que l'infamie de ses actes. La parole du Vicaire de Jésus-Christ est tombée comme une étincelle, en France surtout, où le clergé et une élite d'écrivains s'associèrent pour arracher à la Franc-Maçonnerie le masque dont elle se couvrait. Livres, journaux, études, recherches, argent, tout fut mis au service d'une œuvre qui est un acte de charité pour les Francs-Maçons eux-mêmes, comme pour les fidèles ou profanes. Nous voulons nous donner au moins une fois le plaisir de bénir publiquement les mains de ces valeureux champions, qui sont entrés les premiers dans la glorieuse arène, souvent même au péril de leur vie. Léo Taxil, Adolphe Ricoux, Dr Bataille, A.-C. de la Rive, Jean Kostka, et beaucoup d'autres, parmi lesquels la très notable Miss Diana Vaughan, ont versé à l'envi des torrents de lumière sur la Maçonnerie luciférienne, si répandue de nos jours.

« Par ce salut adressé aux preux qui n'ont pas eu peur de déchirer les voiles de l'hypocrisie, nous avons aussi rassuré les pusillanimes qui craignent le scandale. La raison le crie bien haut : il y a scandale si l'on met une pierre d'achoppement sur la route pour faire tomber quelqu'un ; or, celui qui révèle les perversités de la Franc-Maçonnerie ne met point cette pierre, il l'écarte. Le meilleur service qu'on puisse rendre au voyageur, c'est de l'avertir que les brigands l'attendent à tel angle du chemin. Mais, reprennent les peureux, pourquoi prévenir du danger par des avis qui troublent les âmes ingénues ? Nous répondons que les anciens Pères de l'Eglise marquaient en traits de feu les embûches secrètes du paganisme. Ceux qui ont tant soit peu feuilleté leurs célèbres ouvrages le savent bien. Du reste, les écrivains antimaçonniques n'écrivent pas pour une pension de jeunes filles, mais pour la jeunesse trahie, travaillée par des maîtres qui la corrompent, par des livres d'une obscénité pleine de raffinement, par des théâtres infâmes, par les conversations les plus perfides. Les jeunes filles et les épouses respirent cette atmosphère de réalisme ordurier, envahissant même les demeures où la pudeur est respectée. Elles sont invitées aux horreurs sacrées du satanisme par plus de soixante Triangles qui leur sont ouverts en Italie, et dans lesquels on professe le culte et les mœurs du démon. Il y a peut-être autant de Loges qui, sans faire profession de satanisme, font la même chose et pis encore. La France a déjà plus de six mille Mopses lucifériennes ; la petite Suisse en a cinq cents ; l'Italie en est remplie : et de braves gens voudraient que nous nous taisions ? Il est temps, il est nécessaire de crier bien haut : Attention ! Attention ! »

L'auteur de l'article a mis, en outre, la note suivante :

« M. Léo Taxil a publié le premier les vrais Rituels de l'Adoption parfaite. A cause de leur lubricité, on les tenait soigneusement cachés. Le F∴ Ragon, l'*Auteur sacré* de la Franc-Maçonnerie française, les avait publiés en abrégé, et travestis. Les rituels des Mopses lucifériennes étaient gardés avec tant de soin que Léo Taxil a dû payer au poids de l'or le droit de les avoir entre les mains le temps nécessaire pour les copier. Son livre *Y a-t-il des femmes dans la Franc-Maçonnerie ?* publié en 1891, fut une véritable révélation pour l'universalité des profanes et pour beaucoup de francs-maçons vulgaires. C'est à grands frais qu'Adolphe Ricoux put se procurer la Bulle dogmatique du pontife Pike, dans laquelle est exposée sans voile la doctrine diabolique du Palladisme et le système moral des Palladistes de l'un et de l'autre sexe. Le Docteur Bataille, qui a pénétré courageusement dans les loges sataniques, rapporte ce qu'il a vu de ses yeux dans deux gros volumes qui acquièrent, chaque jour, plus de prix et de créance à mesure que la maçonnerie est mieux étudiée et connue. Les livres de De la Rive seront toujours pour ceux qui étudient la Franc-Maçonnerie judaïque, et les Loges de femmes, ces monuments très sérieux dont la base est inébranlable. Jean Kostka, qui fut un sataniste de haut grade, brûle publiquement ce qu'il avait adoré. Miss Diana Vaughan, appelée de la profondeur des ténèbres à la lumière de Dieu, préparée par la Providence divine, armée de la science et de l'expérience personnelle, se tourne vers l'Eglise pour la servir, et paraît inépuisable dans ses précieuses publications, qui n'ont pas leurs pareilles pour l'exactitude et l'utilité. La Franc-Maçonnerie en est consternée ; et, pour échapper aux coups d'une si vaillante jouteuse, elle nie son existence, elle la traite de mythe. C'est là un bouclier pour les enfants ; mais la Franc-Maçonnerie n'en a pas de meilleur. »

Il y a deux choses dans cet écrit : un admirable exposé des principes qui doivent guider les catholiques dans l'appréciation des ouvrages sur la Franc-Maçonnerie ; une réponse péremptoire à ceux qui formulent à la légère l'accusation de *pornographie* contre les écrivains qui dévoilent les turpitudes de la secte. Les dénonciateurs de Léo Taxil et le R. P. Portalié lui-même peuvent prendre leur bonne part de cette réponse.

Dans cet article, il y a, outre cet exposé de principes généraux, une déclaration claire et nette de la pensée de l'auteur relativement à la *valeur* des récents ouvrages sur la franc-maçonnerie. Tandis que le Père Portalié voue tout cela aux gémonies, l'écrivain de la *Civiltà* bénit publiquement les mains qui ont écrit ces livres ; tandis que le Père Portalié repousse avec

colère ces révélations comme une *colossale mystification*, la *Civiltà* nous assure que ces révélations ont versé des torrents de lumière sur la maçonnerie luciférienne, que les publications de Diana Vaughan, en particulier, n'ont pas leur pareilles pour l'exactitude et l'utilité !

Nous sommes donc avec la *Civiltà*, avec ce qu'il y a de plus savant et de plus sérieux dans la sainte Compagnie de Jésus; et avec la *Civiltà* nous resterons.

Si la *Civiltà* déclare qu'elle a été trompée, si elle rétracte cet article du 19 septembre, si elle admet qu'elle a été dupe d'une *colossale mystification*, c'est que la mystification aura été clairement établie. En attendant, nous nous croyons plus en sûreté avec la *Civiltà* de Rome qu'avec les *Etudes* de Paris.

Q'on ne dise pas que cet article a été écrit avant l'incident de Hacks et que, par conséquent, la situation n'est pas la même aujourd'hui.

Dès le 19 septembre, la *Civiltà* connaissait les négations des maçons au sujet de miss Vaughan, et elle n'en était nullement ébranlée. Depuis lors, il ne s'est produit rien de nouveau si ce n'est la chute lamentable du Dr Hacks qui n'a pas osé, malgré son audace, dire un seul mot contre Diana Vaughan. Il s'est tenu dans des généralités propres à troubler les esprits qui ne réfléchissent point, mais il n'a pas déclaré que tels et tels faits affirmés antérieurement par lui sont faux. Pour les hommes sérieux, la chute du Dr Hacks n'a modifié en rien l'opinion qu'on doit avoir de son ouvrage *Le Diable au XIXe Siècle*.

*
* *

Examinons maintenant l'écrit du Père Portalié.

D'abord, le titre seul est une curiosité : « *Le Congrès antimaçonnique de Trente et la fin d'une mystification.* »

Le Congrès n'a pas mis fin à la prétendue mystification, nous l'avons montré la semaine dernière. Les vrais mystificateurs et les mystifiés de la franc-maçonnerie y ont transporté la discussion de cette brûlante question ; mais le Congrès n'a rien décidé en leur faveur, et l'attitude de l'immense majorité des congressistes, c'est admis, leur était hostile.

Et pourquoi le P. Portalié vient-il trancher une question qui est soumise à l'examen d'une commission romaine? De quelle autorité déclare-t-il juger une cause qui est encore *sub judice* ?

« *Tout*, dit-il, est suspect. Il serait inutile de chercher à faire la part du feu dans cette collection, de jeter à l'eau, par exemple, *le Diable au XIXe Siècle*, pour sauver les *Mémoires* de l'ex-palladiste. Tout se tient : c'est l'auteur du *Diable* qui introduit Diana, raconte son histoire et se porte garant de sa conversion ; ce sont les *Mémoires* de la prétendue Diana qui confirment à chaque instant la véracité du Dr Bataille dans *le Diable au XIXe Ssiècle.* »

Tout cela est historiquement inexact.

Il est vrai que l'auteur du *Diable au XIXe Siècle* a parlé, le premier, au public catholique de miss Diana Vaughan ; mais on oublie trop facilement qu'un autre auteur antimaçon, très sérieux, celui-là, on ne peut le nier, M. A. C. de la Rive, lui a aussi consacré plusieurs pages (703-712) de son livre *La femme et l'enfant dans la Franc-maçonnerie*. Il a même publié son portrait (page 705) qui n'est pas celui qu'avait publié le Dr. Bataille. Est-il admissible qu'un homme de la trempe de M. de la Rive ait ainsi fait entrer un mythe parmi les personnages très réels qui figurent dans son livre ? Est-il admissible qu'il ait écrit : « Nous *savons* qu'elle (miss Vaughan) a tout récemment donné de l'argent pour les Petites Sœurs des pauvres » (p. 711), s'il ne le savait pas ? Ce n'est nullement le Dr Bataille qui a annoncé la conversion de miss Vaughan ; c'est M. l'abbé de Bessonies, dans la *Croix*, de Paris. Loin de confirmer, à chaque instant, la véracité du Dr Bataille, miss Vaughan a plus d'une fois contesté l'exactitude de ses récits. Par exemple, à la fin du *Diable au XIXe Siècle*, page 947, figure une lettre de Diana Vaughan où elle relève plusieurs erreurs que le Dr avait commises en parlant d'elle. Puis, dans la deuxième livraison de son *Palladium régénéré et libre*, page 35, parlant du Dr Bataille qu'elle désigne sous le nom de docteur Aréfaste, elle dit :

« Le docteur Aréfaste est un antimaçon à part, d'une espèce jusqu'à présent non classée : c'est le cheval de bois introduit en Ilion par la sottise de quelques-uns. Absurdes, à notre avis, les colères actuelles de plusieurs. S'il a été ainsi tacticien dénué de tout scrupule, mais habile, plus rusé que l'adversaire, il faut s'en vouloir à soi-même de s'être laissé jouer. Récriminer aujourd'hui? Trop tard. En petit comité fermé, se casser la tête contre les murs du temple, en s'écriant : Il faudrait répondre, et nous ne pouvons pas répondre? Folie ridicule. Ah bien! ils ont raison, les Indépendants! Et ils le prouvent, en se mettant à l'œuvre. *ils rient des extravagances débitées ;* ils remettront tout au point. Voici l'heure de la lumière : *nous couperons les cornes ajoutées par Aréfaste aux prétendus diables qu'il assure avoir vu chez nous.* »

Voilà comment miss Vaughan *confirme, à chaque instant*, le Dr Bataille : en lui disant qu'il a débité des *extravagances* et qu'elle va *couper les cornes à ses diables!*

« Est-il nécessaire, dit le P. Portalié, de déclarer que nous flétrissons seulement la spéculation? Quant à plusieurs de ceux qui en ont été les vic-

times, leur erreur ne saurait diminuer la profonde vénération que mérite leur zèle. »

Avant de plaindre les *victimes* ne faudrait-il pas commencer par établir bien clairement et d'une façon absolument péremptoire qu'il y a des victimes à plaindre? Autrement on s'expose à prodiguer de la pitié dont on aurait soi-même un si grand besoin.

Ailleurs le Père Portalié dit :

« Une conclusion reste acquise : toute cette littérature sur laquelle repose la fable de Diana Vaughan est une entreprise exécutée par la libre-pensée au service d'une spéculation éhontée. Faut-il y voir de plus une manœuvre des Loges pour déconsidérer la campagne antimaçonnique et dépister les catholiques? On l'a cru en Allemagne, mais le mercantilisme suffit à tout expliquer. »

Examinons froidement cette question de *spéculation* et de *mercantilisme*.

La publication le *Diable au XIXe Siècle*, éditée par Delhomme et Briguet, devait, nécessairement, dans la pensée de ses auteurs, rapporter des profits : le titre, les gravures, le prix, 12 francs par volume de 960 pages, tout indique que l'on voulait faire un « coup de librairie ». Personne ne le conteste. Mais la spéculation était-elle plus *éhontée* que les entreprises ordinaires des éditeurs, des libraires et des écrivains qui vivent de leur plume et de l'exploitation de leur commerce? Elle le serait, certes, si au désir de faire des profits était venue se joindre la duperie. Mais ce dernier point n'est pas sérieusement établi, quoi qu'on en ait dit, pour ceux qui examinent la situation sans parti-pris. Le Dr Hacks a dit bien des généralités troublantes, il a parlé vaguement de fumisterie, il a traité les catholiques d'imbéciles, il a insulté la religion, etc.; c'est-à-dire qu'il a tenu exactement le langage que tiendrait un traître payé pour jeter le doute dans les esprits; mais il n'a pas *démontré* que les *récits d'un témoin* sont faux; il n'a rien spécifié, ou à peu près ; il n'a pas dit que le palladisme est une chimère et que les triangles n'existent pas.

Voyons maintenant la *Revue mensuelle*, faisant suite au *Diable au XIXe Siècle*. C'est une œuvre sérieuse; pas du tout faite pour attirer les regards des masses. On n'y trouve rien qui annonce la spéculation, surtout la spéculation éhontée. Nous ne croyons pas que les éditeurs fassent plus d'efforts pour la répandre que la maison Victor Retaux n'en fait pour augmenter la circulation des *Etudes*. C'est une entreprise de librairie légitime, et la maison de Delhomme et Briguet jouit, croyons-nous, d'une bonne réputation.

Mais tout cela est réellement à côté de la question. Il s'agit, pour le moment, des publications qui portent le nom de Diana Vaughan. Elles sont éditées par M. A. Pierret, 37, rue Etienne Marcel. On n'a jamais établi le moindre lien entre la maison Delhomme et Briguet et la maison Pierret. On n'a jamais prouvé que le Dr Hacks-Bataille possède des intérêts dans la librairie Pierret. Hacks ne le dit pas lui-même; il soutient le contraire, et M. Pierret affirme que c'est bien lui et nul autre qui est le propriétaire de la maison de publication qui porte son nom. A-t-on établi que M. Pierret est dupeur? Jamais. Pour ceux qui le connaissent, c'est évidemment un homme sincère.

Maintenant, les publications de Diana Vaughan, éditées par Pierret, ont-elles un caractère qui dénote le désir de faire une *spéculation, un coup de librairie?* Si l'on veut être sincère, il faut nécessairement admettre que c'est tout le contraire qui est vrai. *Le 33e Crispi* n'est pas un livre *à sensation*, dans le sens populaire du mot; ce n'est certainement pas un ouvrage que les masses liront jamais : l'apparence est très sobre, et c'est un volume trop bourré de documents pour plaire au gros public. C'est tout juste si une telle publication peut faire ses frais.

Les *Mémoires d'une ex-palladiste* ont absolument le même caractère grave et sérieux. Pas la moindre illustration *sensationnelle*, point de titres flamboyants, point de réclames dans les journaux, rien, enfin, qui indique le moindre désir de faire de l'argent. Le prix, du reste, très élevé, 12 francs pour douze petits fascicules, indique que l'on n'avait pas l'intention d'atteindre les masses, mais un public d'élite seulement. Et une petite enquête de deux ou trois heures aurait suffi pour prouver au P. Portalié que la circulation des *Mémoires* se chiffre par centaines et non par milliers, que cette publication ne peut pas faire ses frais.

Où donc, nous le demandons, se place la *spéculation éhontée*, le *mercantilisme?*

Le mercantilisme, « dit le P. Portalié, suffit à tout expliquer. » - Il est hors de doute cependant, ajoute-t-il, que la franc-maçonnerie en bénéficiera : le doute planera sur des documents authentiques, parce qu'on les a mêlés aux fables stupides d'un faussaire; et depuis quatre ans que d'activité dépensée en pure perte à poursuivre des chimères, tandis que la vraie franc-maçonnerie continuait au grand jour son œuvre satanique. Si les Dr Bataille et Miss Diana Vaughan n'eussent pas existé, a-t-on dit, la secte aurait dû les inventer. Voilà pourquoi nous félicitons le journal de Cologne d'avoir fourni la démonstration de la supercherie. »

La *Volkszeitung*, appuyée sur la *Revue maçonnique*, et félicitée par un père jésuite, voilà qui fait rêver!

« La franc-maçonnerie en bénéficiera, parce

que le doute planera sur des documents authentiques mêlés aux fables stupides d'un faussaire. »

D'abord, il faut *prouver* qu'il y a des faux et un faussaire. Il ne suffit pas de l'affirmer à chaque instant, il faut le prouver. Les écrits signés Diana Vaughan, hérissés de noms d'hommes parfaitement connus, quoi qu'en dise la *Vérité,* de Paris, bourrés de documents, n'ont pas encore reçu de démenti sérieux. Quand on aura *prouvé* que nous sommes en présence de l'œuvre d'un *faussaire,* il sera temps de se demander si ce faussaire, par le mélange du vrai et du faux, n'a pas fait l'affaire de la secte. Ce sera aussi le temps de faire le triage des documents. Mais, de grâce, commencez à établir qu'il y a *faux,* et ne vous contentez pas, comme la *Volkszeitung,* de l'affirmer, à la suite de Findal, de Waite et de la *Revue maçonnique.*

« Depuis quatre ans, que d'activité dépensée en pure perte à poursuivre des chimères, tandis que la vraie franc-maçonnerie, etc. »

Mais qui sont ceux qui ont préparé et organisé le Congrès de Trente! Qui sont ceux qui ont créé le mouvement antimaçonnique actuel? Qui? sinon ceux, précisément, que le Père Portalié accuse d'avoir dépensé leur activité en pure perte à poursuivre des chimères! Ce n'est pas l'*Univers,* ce n'est pas la *Vérité,* de Paris, ce ne sont pas les *Etudes religieuses* qui ont été les vrais initiateurs du Congrès de Trente. C'est l'Union antimaçonnique de France, c'est l'abbé Mustel, c'est l'abbé de Bessonies, c'est le Père Octave, c'est Diana Vaughan elle-même dans ses *Mémoires,* c'est la *Franc-Maçonnerie démasquée,* c'est la *France chrétienne,* c'est l'*Anti-Maçon,* c'est la *Revue mensuelle,* c'est Léo Taxil, c'est M. de la Rive, par ses conférences; en Italie, c'est la *Civiltà,* c'est l'Union antimaçonnique de Rome et la *Revista antimassonica,* c'est l'*Eco d'Italia,* et en Allemagne, c'est le prince de Leuwenstein, et non point la *Volkszeitung ;* au Canada, nous pouvons le dire, c'est la *Vérité* avec ses amis; enfin, partout, ce sont ceux que le P. Portalié plaint d'avoir poursuivi des chimères qui ont créé le mouvement antimaçonnique et rendu possible la tenue du premier Congrès antimaçonnique international, lequel a fait pousser un cri de rage à la secte!

On ne voit donc pas quel *bénéfice* la secte a retiré ou pourra retirer de cette prétendu mystification. Toujours des affirmations sans preuve.

Avant d'aborder la pièce de résistance du Père Portalié, examinons encore quelques points de détail.

Il affirme, page 386, que le rapport que l'abbé de Bessonies a lu au Congrès de Trente « pour appuyer l'existence de Diana Vaughan » a été « souvent promis à l'impression, mais est encore inédit ». La livraison des *Etudes,* qui contient cette incroyable insertion, porte la date du *14 novembre.* Or, le *10 novembre* nous étions à Paris et nous avions entre les mains le numéro de la *Franc-Maçonnerie démasquée,* livraison d'octobre, qui contient ce rapport, avec les pièces justificatives à l'appui, 45 pages; rapport et pièces justificatives qu'on n'a pas même essayé d'entamer. On préfère dire que cela n'a pas encore paru!

Le Père Portalié donne ensuite un résumé de la fameuse séance du 29 septembre. Cela n'est pas aussi inexact que la lettre anonyme adressée à l'*Univers,* mais ne donne pas, non plus, la véritable physionomie de ce mémorable débat.

Par exemple, le Père Portalié prête à M. Taxil ces paroles : « Trois évêques ont vu la convertie, et l'ont entendue en confession, mais il ne peut les nommer ». Nous étions présent à la séance, nous étions bien placé, nous avons entendu tous les discours et parfaitement compris tout ce qui s'est dit en français, et nous n'avons aucun souvenir d'une déclaration de ce genre. Il est absolument invraisemblable, du reste, que M. Taxil ait tenu un propos diamétralement opposé à tout ce que l'on a dit jusqu'ici sur la conversion de Diana Vaughan. De qui le P. Portalié tient-il ses renseignements? Il ne le dit pas.

Citons encore :

« Rien ne semblait décidé; mais une fois la question posée, la lumière allait paraître. Humiliée des railleries protestantes à l'adresse des catholiques qui croient encore à la fiancée d'Asmodée et au démon Bitru, la *Kolnische Volkszeitung* poursuivit son enquête et le 13 octobre elle portait le dernier coup à l'abominable supercherie. »

Comment trouvez-vous cette épithète : *abominable supercherie* appliquée à une affaire soumise à l'appréciation d'une commission romaine et non encore jugée?

De quelle manière la *Volkszeitung* a-t-elle porté le dernier coup à l'*abominable supercherie?* Le P. Portalié se garde bien de le dire. Il cite quelques extraits de la feuille allemande, mais on y chercherait en vain l'ombre d'une *preuve.* Des affirmations, tant que l'on veut, par exemple, mais rien de plus. Si cet article n'était déjà si long nous donnerions la citation que l'écrivain des *Etudes* fait du fameux écrit de la *Volkszeitung.* Nous la donnerons plus tard si quelqu'un soutient que cet extrait contient la moindre preuve, la moindre argumentation tendant à établir qu'il y a eu une *abominable supercherie.*

Une chose que le P. Portalié a oublié de dire, et qui est pourtant essentielle, c'est que

la fameuse *Volkszeitung* s'est appuyée carrément sur la *Revue maçonnique*, de Paris, pour « porter le dernier coup à l'abominable supercherie »!

Le P. Portalié examine ensuite l'affaire du Dr Hacks et publie sa lettre à la *Volkszeitung*. « Ce cynique aveu d'impiété et en même temps de collaboration au *Diable*, dit-il, tranche définitivement le débat. »

Mais pas le moins du monde! Si le Dr Hacks, au lieu de tenir le langage d'un traître vendu à la secte avait réellement *prouvé* que tout ce que le Dr Bataille a dit est faux, la conclusion du Père Portalié serait peut-être logique, puisque c'est le Dr Bataille qui, le premier, a parlé au public catholique de Diana Vaughan. Mais loin de faire une telle preuve, le Dr Hacks ne dit seulement pas, malgré son audace, que *tout* est fumisterie et mystification dans le *Diable au XIXe Siècle*. Il fait planer un doute sur le tout, mais il ne spécifie rien. Et c'est là, quand on y réfléchit, exactement la position que prendrait un témoin acheté pour se dire *faux témoin*. Notamment, le Dr Hacks écarte rigoureusement ce qu'il appelle l'affaire Diana Vaughan. Il n'a rien à faire avec cela, dit-il. Il ne nie pas l'existence de Mlle Vaughan, il ne dit en aucune façon que ce qui a été écrit par lui et par d'autres sur cette même personne est faux. Il n'y a rien de tout cela, ni dans sa lettre à la *Volkszeitung*, où il n'est pas même question de Mlle Vaughan, ni dans ses autres écrits et déclarations aux journaux. Comment son « cynique aveu d'impiété » peut-il avoir « tranché définitivement le débat » au sujet de miss Vaughan? Il ne tranche même pas le débat autour du *Diable au XIXe Siècle*, attendu qu'il n'est pas du tout démontré que le faux témoin soit le Dr Bataille. Tout nous porte à croire, au contraire, que le menteur, le faux témoin, c'est le Dr Hacks d'aujourd'hui.

Citons un autre passage de l'article du P. Portalié :

« Ajoutons que le faussaire des *Mémoires* n'a pas eu même la pudeur de changer son éditeur. Avant la conversion de Diana, M. Pierret publie le *Palladium* impie sous la rubrique *Librairie palladiste :* Diana se convertit, et c'est encore M. Pierret qui édite ses mémoires et reçoit seul sa correspondance (1). Mais il change l'enseigne et vous avez la *Librairie antimaçonnique Pierret*. On ne dit pourtant pas que Jeanne d'Arc lui soit apparue, comme à sa cliente. »

En effet, ce serait là un oubli absolument inexplicable de la part d'un hardi faussaire, assez habile pour organiser la *colossale mystification* qui dure depuis quatre ans. Mais si les choses se sont faites « tout bonnement », sans calcul, sans arrière-pensée, sans que les intéressés aient même songé qu'on les accuserait un jour d'être des mystificateurs, alors ce « manque de pudeur » peut très bien s'expliquer.

Si le R. P. Portalié, au lieu de se livrer au sarcasme, avait tout simplement ouvert l'*Anti-Maçon* du 31 octobre, il aurait pu lire un article signé A. Pierret, qui donne la réponse à son objection. Voici cette réponse :

Engagé par traité à *imprimer le Palladium régénéré* — et transitoirement à l'éditer — je n'étais pas encore éditeur, j'étais imprimeur seulement — j'ignorais absolument, en engageant ma signature, ce qu'était le *Palladium* et aussi ce que miss Vaughan, que je n'avais jamais vue jusqu'alors, avait l'intention de mettre dans sa publication. Lorsque je vis ce que c'était, et lorsque je vis chez moi les types bizarres, étranges, qui y affluaient, je fis part à plusieurs amis et à la directrice elle-même de mon idée arrêtée de ne pas continuer et de payer le dédit, pourtant considérable. La conversion survint presque aussitôt — le deuxième numéro du *Palladium* était déjà très atténué. — Est-il besoin de dire que j'en fus très heureux. »

Quand on connaît M. Pierret, cette explication est non seulement très plausible, elle est tout à fait satisfaisante. Le P. Portalié a le droit de ne pas l'accepter; mais avait-il le droit, lui qui se prétend critique impartial, de laisser ignorer à ses lecteurs cette pièce essentielle du débat? Il dira peut-être qu'il l'ignorait lui-même. Mais alors de quel droit se lance-t-il dans la discussion d'une question dont il ne possède pas tous les éléments?

Abordons encore un point :

« Dans cette vie (de Sophie Walder), les daimons et les daimones — car on les distingue par une égale insulte au bon sens et à la foi — jouent un rôle plus hideux. »

Pourtant, depuis les temps les plus reculés, les démons, pour tromper et séduire le genre humain, ont établi cette distinction de sexe. L'antique paganisme était fondé sur cette distinction.

Sans doute, cette distinction n'existe pas véritablement, puisque les démons étant, comme les anges, de purs esprits, n'ont pas de corps véritables, ni de sexe, par conséquent. Mais, en apparence, et même très réellement, dans un sens, puisque les prestiges diaboliques sont des choses très réelles, et non point de simples hallucinations, il y a toujours eu des « daimons et des daimones. »

On dirait vraiment que le P. Portalié n'a jamais entendu parler des *incubes* et des *succubes!*

(1) Inexactitude notoire pour ceux qui connaissent un peu la question. On peut parfaitement écrire à miss Vaughan et recevoir des lettres d'elle sans passer par M. Pierret. Nous le savons par notre *expérience personnelle*. Nous lui avons fait parvenir, tout dernièrement, une communication, et nous avons reçu la réponse à cette communication, sans le moindre recours à M. Pierret.

N'insistons pas, le sujet ne se prêtant guère aux développements.

Autre citation :

« Tout cela n'est que stupide : ce qui est répugnant et doit révolter tout sens chrétien, c'est de présenter dans une luciférienne le type de toutes les vertus, une sainte à faire pâlir les Cécile et les Agnès ; c'est de mettre cette virginité immaculée que Diana nous vante en elle-même avec une effronterie dégoûtante, sous la protection... du démon de l'impudicité en personne, d'Asmodée, son amoureux. »

Comment se fait-il que de telles horreurs n'aient pas révolté le sens chrétien des Pères Jésuites de la *Civiltà?* Elles ont échappé à leur attention parce qu'elles ne sont pas dans les écrits de Mlle Vaughan, mais dans la seule imagination du P. Portalié.

D'abord, nulle part, Mlle Vaughan ne se vante de sa virginité avec une *effronterie dégoûtante* — quel étrange langage sous la plume d'un religieux! — Elle l'a défendue, cette virginité, contre une attaque ignoble, et qui peut l'en blâmer? Dans ses écrits, elle s'humilie sans cesse, même au sujet de cette virginité qu'elle déclare n'avoir conservée par aucun mérite personnel.

Dans ses *Mémoires,* numéro 12, page 370 et suivantes, on trouve un chapitre effrayant mais plein d'aperçus profonds sur la malice du démon : *Le Figuier maudit*. C'est ce chapitre, entre autres, qui exclut, pour nous, la possibilité d'une imposture. Il nous paraît inadmissible que l'hypocrisie puisse trouver de tels accents :

« En moi-même, dans mon erreur, je trouvais trop rigoureux l'arrêt de Lucifer (qui, d'après Asmodée, défendait l'union de Diana avec ce démon), et je me croyais bien malheureuse de ne pouvoir obtenir satisfaction à mon orgueil Pour être sincère jusqu'au bout, je dois avouer que les séductions répandues sur son visage de faux ange de lumière avaient fait impression sur mon cœur. Hélas! mon cœur pécha, commit ce crime dont aujourd'hui j'ai confusion, honte des hontes : le démon eut mon affection de jeune fille, mon cœur se donnait à lui. Ah ! maudits soient les prestiges infernaux! Oh! vous qui me lisez, ne vous adonnez jamais aux œuvres de magie ; ne mettez pas votre âme dans le plus grand des périls ; que la honte d'une infortunée vous serve d'expérience! Jamais, jamais ne faites appel aux esprits invisibles, même en croyant que de telles œuvres sont jeux innocents. Fuyez jusqu'aux tentations de consulter une table ; le diable est là. »

Est-ce là se *vanter* de sa virginité avec une effronterie dégoûtante?

Ah! Père Portalié, vous n'avez pas lu les *Mémoires* avec un esprit suffisamment débarrassé du parti-pris.

Où avez-vous trouvé que la virginité de Diana a été mise sous la protection du démon de l'impudicité? Cela n'est ni dit, ni insinué nulle part dans les *Mémoires*. Mlle Vaughan dit précisément le contraire. Faisons encore un extrait du terrible chapitre : *Le Figuier maudit,* page 372 :

« Enfin, comme ma répugnance était invincible, je n'hésitai pas, lors de la fondation du Palladium Indépendant, à exiger la suppression du Pastos dans tout Triangle qui se rallierait au Congrès de Londres. Aujourd'hui je me demande comment il se peut qu'Asmodée ne me fît aucune opposition à cette motion ; car, en cela, j'échappais quelque peu à sa domination, somme toute. Sans doute, il il espérait reprendre tout son pouvoir sur moi, par l'orgueil. Peut-être Jeanne d'Arc, à qui j'avais voué mon admiration, me protégeait déjà sans que je pusse le soupçonner ; le fait est que, chaque fois qu'il m'arriva de m'arracher à l'examen de la question du *Figuier maudit*, ce fut à la suite d'une pensée reporter sur la pure et sublime héroïne d'Orléans. Est-ce à cette mystérieuse protection, insoupçonnée, que je dois la préservation d'un hymen diabolique ? »

Voyons, Père Portalié, la virginité de Diana Vaughan est-elle placée sous la protection d'Asmodée?

Non, il ressort de tout cet étrange récit, quand on sait lire, que Diana Vaughan a été protégée contre Asmodée par les puissances célestes ; de même que Sara a été protégée contre ce même démon de l'impudicité qui, selon la Bible, et comme le fait remarquer M. de la Rive, s'est montré tellement jaloux qu'il a étranglé les sept premiers maris de cette femme.

Ce que racontent les *Mémoires* au sujet d'Asmodée, n'est pas plus étrange que les démêlés de la fille de Raguel avec ce même démon.

Nous arrivons à la pièce de résistance du Père Portalié, pièce de résistance où il y a une véritable et grave falsification de texte.

Le Père Portalié pose un singulier *principe* dans les lignes suivantes :

« Aussi, nous le dirons franchement, c'est pour nous un mystère que les récits extravagants de Diana Vaughan n'aient pas suffi pour démasquer l'imposture. Comment a-t-on pu admettre des contes fantastiques qui dépassent les *Métamorphoses* d'Ovide, des récits tels, on l'a dit avec raison, qu'un enfant de dix ans refuserait d'y croire.

Donc, selon le Père Portalié, les récits de Diana Vaughan portent en eux-mêmes le cachet de l'imposture ; on ne doit pas y croire, non parce que l'on a établi qu'ils sont l'œuvre d'un faussaire, mais simplement parce qu'ils « dépassent les *Métamorphoses* d'Ovide. »

Nous avons déjà opposé au Père Portalié les Pères de la *Civiltà*. Opposons-lui une autre autorité non moins grave, l'*Ami du Clergé*, de

Langres. Dans son numéro du 5 novembre, cette revue ecclésiastique publiait un article pour répondre à ceux qui lui demandaient « ce qu'il faut penser de ces fantastiques narrations d'apparitions démoniaques, de sacrilèges lucifériens et palladiques, de prophéties noires etc. » Selon le sage avis de l'*Ami du Clergé*, il ne faut ni repousser *à priori* ces récits, ni les accepter tout bonnement, mais peser tout, examiner tout d'après les lois d'une sainte critique. Voici un passage de cette étude qui répond directement au Père Portalié et nous fait voir ce qu'il faut penser de l'état d'esprit de cet écrivain :

« Il est certain que les faits racontés par le Docteur Bataille, J. Bois, Huysmans, Margiotta, Taxil, A. de la Rive, Diana Vaughan et tant d'autres sont *parfaitement possibles*. Rien de plus théologique et de mieux démontré par l'histoire ancienne et moderne que les communications du démon avec les hommes, depuis la tentation d'Eve et l'affaire des Mages de Pharaon jusqu'aux scandales du cimetière Saint-Médard et aux célèbres tentations du curé d'Ars. *C'est toujours pour un catholique*, SURTOUT POUR UN PRÊTRE, *une disposition d'esprit périlleuse « in fide » que celle qui consiste à renvoyer, sans autre forme de procès ou d'étude*, au domaine des rêves creux, les prestiges diaboliques, sous prétexte qu'on n'a rien vu soi-même, que la science est riche des phénomènes analogues et de raisons suffisantes pour les expliquer tant bien que mal, en attendant mieux, sous prétexte aussi qu'on a souvent pris en flagrant délit d'illusion ou de mensonge les voyants hallucinés de miracles infernaux. »

Il nous suffit d'avoir souligné quelques passages de cet article de l'*Ami du Clergé*, et nous pouvons nous dispenser de parler longuement de la façon peu exacte dont le Père Portalié analyse les récits merveilleux qu'il renvoie en bloc « au domaine des rêves creux. »

Disons-en un mot seulement. D'abord, après avoir parlé, comme on l'a vu, des « récits extravagants de Diana Vaughan », il mêle à ces récits des récits tirés du *Diable au XIXe Siècle*. Ensuite, il ne distingue pas entre ce que l'auteur rapporte comme l'ayant vu lui-même et ce qu'il tient d'un autre. Par exemple, le Père s'amuse beaucoup de ce que l'on lit dans les *Mémoires* au sujet du « F∴ *Minutatim*, ainsi nommé parce qu'il se mettait en pièces à volonté ». Il donne la page des *Mémoires* où l'on trouve ce récit, ce qui a l'air très honnête; mais il a oublié de dire qu'ici Diana ne rapporte pas une chose qu'elle prétend avoir vue. Elle traduit et analyse un vieux mauscrit !

De même, l'histoire de la table tournante, changée en hideux crocodile, n'est pas racontée par Bataille en témoin oculaire. Il dit expressément, page 618 du tome I : « Sandeman m'a raconté un incident à la fois bizarre et fantastique. » On dirait, à lire le Père Portalié, que Bataille avait été lui-même témoin de la scène.

Mais ce sont là des inexactitudes secondaires. Passons à des choses plus graves.

Le Père Portalié mêle le badinage au sérieux d'une façon fort agréable, sans doute, mais assez embrouillante. Il dit, page 393 :

Voilà pourtant les drôleries et les turpitudes qu'on nous demandait d'accepter sans preuves ni témoins, car offrir pour preuves une carte de visite de Diana Vaughan ou sa photographie, comme on l'a fait à Trente, ou des lettres signées d'elle, c'est par trop enfantin. »

Nous étions à Trente et nous pouvons dire que le Père Portalié a été induit en erreur.

Pourquoi ne pas dire les choses telles qu'elles sont ?

M. Taxil a montré la photographie de Diana Vaughan et celle de Mme Taxil pour établir que ces deux personnes ne sont pas, comme on l'a prétendu, une seule et même individualité.

Il n'a pas été question, à Trente, que nous sachions, d'une carte de visite de Diana Vaughan. Une telle preuve aurait été, en effet, par trop enfantine et n'aurait certainement pas porté la conviction chez les 80 pour cent des congressistes — y compris les chefs du congrès — à moins de dire que le congrès se composait, en très grande majorité, de parfaits imbéciles. C'est là peut-être ce que le Père Portalié veut insinuer ; car on ne conçoit pas que l'on ait osé produire devant une réunion de gens intelligents des preuves du genre de celles que l'écrivain des *Etudes* signale au mépris public.

Pourquoi le Père Portalié, au lieu d'affirmer que le rapport de M. l'abbé de Bessonies n'a pas été imprimé, ce qui n'est pas conforme à la vérité historique ne discute-t-il pas ce rapport, et ne montre-t-il pas en quoi pèchent les preuves qui ont été *réellement* produites au congrès de Trente ? Il est certainement plus commode d'imaginer des preuves *enfantines* et d'insulter ainsi à l'intelligence de ceux qui les ont produites et de ceux qui les ont acceptées comme valables. C'est plus commode, certes; mais est-ce un procédé sérieux ?

Le Père Portalié, après avoir ainsi montré en quelle estime il tient la majorité des congressistes, continue ainsi :

« Vous voulez, nous dit-on, la mort de Diana : se montrer pour elle, c'est se vouer à l'assassinat. Nous pourrions répondre que nous voulons au contraire la sauver ; c'est le grand inventeur de Diana, le Dr Bataille, qui l'a dit : pour un converti, le seul moyen d'être invulnérable, c'est de s'afficher, parce qu'alors un assassinat maçonnique serait trop évident. »

C'est le même P. Portalié qui nous disait, page 385, que « *tout* est suspect » (chez le Dr Bataille), « tout doit être controlé par

d'autres sources ». Et le voici qui, page 393, nous cite ledit Dr Bataille comme une autorité incontestable !

Remarquons, aussi, qu'il ne donne pas la page où le Dr Bataille aurait fait connaître sa recette infaillible contre l'assassinat maçonnique. A la fin du tome II, page 943, l'auteur du *Diable* dit : « Les Gaëtano Carbuccia et les Lewis Peck, voilà ceux qui ont des chances d'être assassinés par la franc-maçonnerie, précisément parce qu'ils la craignent. Il faut aller droit au monstre, il faut mettre sabre au clair et l'attaquer avec vigueur. » Dans ce passage il blâme Carbuccia et Peck, non pas tant de se cacher, que de ne pas révéler les secrets de la secte. Il faut attaquer le monstre, dit-il ; mais il n'affirme pas qu'il faille se jeter dans sa gueule.

Du reste, le Dr Bataille peut fort bien se tromper sur ce point. Luigi Ferrari ne s'était pas caché, et cependant il a été assassiné dans des circonstances qui laissent assez clairement voir la main de la franc-maçonnerie. Et l'affaire Morgan ? Le Père Portalié en a entendu parler, sans doute ?

Notre critique mêle de plus en plus le badinage au sérieux. Il poursuit ainsi :

« Mais je préfère montrer que cette fuite est une preuve irréfragable de l'imposture. Comment ! Diana répète sur tous les tons que les diables en personne président tous les triangles et y font les révélations les plus mystérieuses, et puis elle prétend échapper aux palladistes en se dérobant aux regards ! Mais alors tous ces démons et démones, au nombre exact de 44.454.633 (*le Diable* I, 384) tous les légionnaires d'Asmodée, furieux aujourd'hui de la trahison de Diana, sont donc devenus aveugles ou muets ! Ou bien Diana Vaughan ne croit pas un mot des révélations diaboliques, du pouvoir merveilleux de Sophia et des autres ! *Mentita est iniquitas sibi.* »

Heureusement, pour lui, le Père Portalié se livre ici à un badinage, d'assez mauvais goût, si vous voulez, mais à un véritable badinage. Car si ce passage était sérieux et rendait réellement les doctrines de son auteur, il faudrait accuser l'écrivain des *Etudes* d'enseigner implicitement, que dis-je, presque ouvertement, le manichéisme ! En effet, il suffit de presser un peu cette tirade pour en faire sortir la plus pure doctrine manichéenne.

Si les démons peuvent librement faire connaître aux palladistes la retraite de Diana, c'est que, avec leur chef, Lucifer, ils sont indépendants de Dieu et de ses anges ; c'est-à-dire qu'il y a double divinité, deux forces à peu près égales, indépendantes l'une de l'autre, et hostiles. C'est la doctrine manichéenne et luciférienne.

La doctrine catholique, c'est que Lucifer et ses anges déchus sont entièrement sous la puissance de Dieu et ne peuvent rien faire contre les hommes, absolument rien, sans que Dieu le leur permette.

Par conséquent, d'après la doctrine catholique, Diana Vaughan est parfaitement à l'abri des révélations des démons si Dieu ne leur permet pas de faire connaître la retraite de la convertie aux palladistes lucifériens.

Donc, tout ce passage du Père Portalié n'est que du persiflage, puisqu'on ne peut soupçonner un jésuite de soutenir la doctrine manichéenne. Mais convient-il de se livrer à de telles joyeusetés autour d'une question aussi grave ?

Avant d'aborder enfin la pièce de résistance du Père Portalié, relevons une autre *inexactitude*.

A la page 389, après avoir félicité le journal de Cologne (la fameuse *Volkszeitung* qui s'appuie sur la *Revue maçonnique*) d'avoir « fourni la démonstration de la supercherie », le Père Portalié ajoute :

« A cette preuve (la preuve de la *Volkszeitung !*) nous voulons joindre un autre document où le faussaire, quel qu'il soit, est pris au flagrant délit. Il est inséré dans le dernier ouvrage que s'attribue Diana Vaughan, *le 33e Crispi*, à la fois compilation, roman et pamphlet, où les coups de théâtre à grand effet, comme l'empoisonnement de Crispi par Mazzini, coudoient d'impudentes calomnies, même contre le Sacré-Collège. Car on y affirme (p. 268) — toujours sans preuves — qu'un certain cardinal, nommé en toutes lettres, était franc-maçon et représentait les intérêts de la secte au conclave qui a élu Léon XIII. »

Il y a eu un traître dans le « Sacré Collège » des Apôtres dont tous les membres avaient été choisis par Notre-Seigneur lui-même. Peut-on repousser *a priori*, comme une « impudente calomnie », l'assertion qu'un franc-maçon s'est glissé dans le Sacré-Collège des cardinaux? Evidemment on ne le peut pas, si l'on veut se montrer critique sérieux et impartial, puisque la présence d'un traître au sein du Sacré-Collège est tout à fait dans l'ordre des choses possibles.

Nous dirons même que le diable et la franc-maçonnerie doivent faire tout spécialement des efforts pour pousser quelques-uns des leurs dans la sainte hiérarchie. Sans doute, Dieu peut empêcher ces efforts de réussir ; mais aussi, pour l'accomplissement de Ses desseins insondables, Il peut permettre que Son Eglise subisse cette épreuve. Ce n'est donc pas nécessairement une « impudente calomnie » que de dire qu'il y a eu un franc-maçon parmi les cardinaux. Il faut examiner l'affirmation.

Le Père Portalié déclare que l'accusation portée dans *le 33e Crispi* est sans preuves, *comme toujours*. Hélas ! « comme toujours »,

le Père Portalié se trompe. Cette assertion est appuyée sur une preuve. La voici. Diana Vaughan dit à la page 268 :

« Cet exemple, de pleine actualité, vient d'être cité à l'appui de ce que j'ai à dire au sujet du conclave d'où est sortie l'élection de Léon XIII. *Il est certain, absolument certain que, dans le Sacré-Collège de 1878, il y avait un cardinal franc-maçon.* Cela est en toutes lettres dans une correspondance adressée par le F.·. John Mac-Daniel, de Charleston, alors lieutenant d'Albert Pike, au F.·. Farleigh, demeurant à Hopkinsville (Kentucky), lequel venait de succéder au F.·. Thomas Pikett, de Paducah, comme grand-maître de la Grande-Loge du Kentucky, ayant son siège à Louisville. Le F.·. J. R. Mac-Daniel écrivait ceci, et je reproduis textuellement :

« Le temps n'est pas encore venu où nous « aurons un Pape franc-maçon qui renoncera « loyalement à la chaire de superstition et pro- « clamera avec nous à Malte que le catholicisme « romain a cessé de vivre. Ce temps est éloigné ; « mais n'y a-t-il pas lieu de nous réjouir, puisque « depuis dix ans déjà un cardinal est des nôtres « et nous aide à Rome ?... Oui, en vérité, elle date « bien de dix ans l'inscription du F.·. Furio Ca- « meroni, qui fut appuyé auprès du suprême « grand-maître par les FF.·. de Paraty et de Villa- « nova-Ferrari. Bénissez, comme nous le bénis- « sons ici, ce nom de Furio Cameroni ; il doit « nous être cher à tous, car il est pour nous le « gage de l'avenir. »

« Cette lettre, qui fut écrite pour traiter, d'une façon générale, la question des conclaves, au point de vue de l'intérêt que la secte y attache, est aux archives de la Grande Loge du Kentucky. Le F.·. Farleigh l'avait transmise au F.·. John Todd, grand secrétaire, pour qu'il en donnât lecture au Triangle *les Onze-Sept*, lequel avait été fondé à Louisville par mon père, comme chacun sait. »

Voilà ce que le P. Portalié appelle affirmer *sans preuves !*

Diana Vaughan publie ce qui paraît être le texte d'une lettre officielle ; elle déclare que cette lettre est aux archives de la Grande Loge du Kentucky ; elle donne les noms de celui qui l'a écrite, de celui qui l'a reçue et de celui qui l'a lue en Triangle. Si cette lettre est apocryphe, elle s'expose à un démenti. Ce démenti n'est pas venu, que nous sachions.

Pourquoi le Père Portalié, au lieu de dire qu'il n'y a pas de preuve à l'appui de l'assertion de Diana Vaughan, tandis que cette assertion est appuyée sur une preuve apparemment très sérieuse, ne discute-t-il pas cette lettre ? Pourquoi ne montre-t-il pas que cette lettre est l'œuvre d'un faussaire ? Pourquoi laisse-t-il même ignorer aux lecteurs des *Etudes* que Diana Vaughan produit, à l'appui de son affirmation, un document qu'elle prétend authentique ?

Est-ce ainsi que l'on procède quand on veut faire de la saine critique et arriver à la vérité ?

Maintenant, Diana Vaughan n'*affirme* pas que le cardinal qui se cachait sous le couvre-nom de Furio Cameroni était le cardinal un Tel. Au contraire, elle dit expressément ceci :

« Qui donc se cachait sous le couvre-nom *Furio Cameroni ?* La recherche est ardue, et l'on ne peut hasarder que des hypothèses. J'ai ma conviction ; ce n'est qu'une appréciation personnelle ; mais je crois de mon devoir de la faire connaître. »

Et elle appuie cette appréciation de considérations qui ne manquent pas de force. Le Père Portalié écarte tout cela d'un trait de plume, et laisse ses lecteurs sous l'impression que Diana Vaughan procède par voie d'affirmations purement gratuites..... tout comme la *Volkszeitung*.

Voici enfin le gros morceau :

« Le document à sensation dans ce volume (*le 33e Crispi*), c'est la grande prophétie par Bitru en personne, le diable bien connu des lecteurs de Diana Vaughan. Bitru révèle solennellement, au Triangle romain, le *Lotus des Victoires*, que Sophie Walder est son épouse bien-aimée, et que, le 29 septembre 1896, d'elle naîtra une fille qui sera la grand'mère de l'Antéchrist. Si vous êtes assez impie pour douter, voici, photographié sur l'original, le texte dicté en latin par Bitru lui-même ; voici, en caractères d'une fantaisie infernale, sa signature, légalisée en italien par Crispi, Lemmi et autres grands personnages du Triangle. Seule la traduction française est de Diana.

« Tout n'est-il pas prévu contre le scepticisme ? Tout, excepté un petit point : on a oublié d'apprendre au diable Bitru son latin et son italien ; les fautes grossières dont il émaille son style prouvent, avec la dernière évidence, que le texte français n'a pu être calqué sur le latin, mais au contraire a servi de thème au latin et à l'italien. Et ce thème a été fait par un ignorant qui, entre autres perles, oublie la règle *Ludovicus rex* et écrit *me Sophia ;* il traduit naîtra par *oriunda est*, au lieu de *oritura*, et en italien, il ne sait pas même distinguer les articles, et il écrit *gli magi* pour *i magi*. Le plus fort, c'est qu'un des signataires, Augustin *Bertani*, oublie qu'il est italien, et au lieu d'écrire *Agost*. Bertani, il met en français *Aug*. Bertani. « Il était si troublé devant Bitru ! » répond l'auteur avec désinvolture. »

Le Père Portalié, lui, est tellement aveuglé par le parti pris qu'il n'a pas su lire le document qu'il prétend examiner en critique impartial. Car c'est à un véritable aveuglement, et non point au désir de tromper ses lecteurs, qu'il faut, sans doute, attribuer la falsification de texte qui se trouve dans le passage qu'on vient de lire.

Pour convaincre le diable Bitru d'ignorance, pour multiplier les « fautes grossières » dont il aurait émaillé son style, le

Père Portalié invoque la règle *Ludovicus rex* et déclare qu'on lit *me Sophia*. Or, cela est faux, pour appeler les choses par leur vrai nom.

Voici ce qu'on lit dans le document en question dont le fac-simile est reproduit par la photogravure à la page 317 du *33e Crispi* :

« Prœpotens ille Sanctusque Bitru adstantibus hic infra scriptis FF.·. necnon unoquoque eorum Mago Electo, pronuntiavit *me, Sophia - Sapho nomine*, à Nostro Divino Magistro..... propriè designatam, etc. »

Voilà ce qu'on lit vraiment dans le document. Dans cette phrase, il n'y a pas plus lieu d'appliquer la règle *Ludovicus rex* que la règle *parum vini Sophia-Sapho nomine* est un ablatif, c'est une phrase incidente, détachée par deux virgules de la phrase principale, et le tout ne pèche nullement contre les règles de la grammaire latine.

Le Père Portalié supprime la première virgule et tronque la phrase incidente !

Comme on le voit, il n'est pas absolument nécessaire d'être en présence de Bitru pour être troublé !

« Le plus fort, dit notre critique, c'est qu'un des signataires oublie qu'il est *italien*, et au lieu d'écrire *Agost.* il met *en français Aug.* »

Voyons si c'est bien cela. A la page 318, Diana Vaughan fait l'observation suivante :

« Et voici qui est étrange : Bertani devait être fort troublé, ce soir-là; car il s'est inscrit *Auguste*, au lieu d'*Augustin*. Quand je vis le document, je fus fort surprise. En effet, Augustin fait *Agostino* en italien, tandis qu'Auguste fait *Augusto ;* et Bertani s'appelle vraiment Augustin, donc *Agostino*. Or, il a écrit *Aug.* abréviation d'*Augusto*. Et c'est bien sa signature, rigoureusement authentique, et très caractéristique elle est, à ne pas s'y méprendre. Où le pauvre homme avait-il donc la tête ?

Comme on le voit, il ne s'agit nullement d'un homme qui oublie qu'il est italien, puisque l'abréviation *Aug.* est aussi italienne qu'*Agost.* Il y a erreur de nom, mais non point erreur de nationalité !

Et puisque le *faussaire* s'est aperçu de cette erreur, pourquoi ne l'a-t-il pas fait disparaître, tout simplement, au lieu de la signaler à l'attention du public ?

Restent *Oriunda est* et *Gli magi*. Nous croyons que ce sont là, en effet, deux fautes. Mais la théologie nous enseigne-t-elle que les démons doivent nécessairement et toujours respecter les règles de la grammaire? Nous avons posé la question à un théologien éminent, et il a éclaté de rire. Les diables, nous a-t-il dit, ne sont pas des académiciens et ils peuvent très bien commettre des erreurs de langue, comme ils peuvent tomber dans des erreurs de tous genres.

De plus, il ne faut pas oublier que, selon Diana Vaughan, Bitru n'a fait que *dicter* le document. Celui qui tenait la plume était Luigi Revello, couvre-nom d'un prêtre apostat.

Mais à quoi sert cette discussion sur le *style* de cette étrange pièce?

Est-ce en épluchant le style d'un document, que les tribunaux en établissent l'authenticité ou le caractère apocryphe?

Si l'on produit un écrit signé devant un juge, celui-ci se met-il à scruter chaque phrase au point de vue de la grammaire? et s'il y trouve un certain nombre de *chenilles littéraires*, le rejette-t-il comme l'œuvre d'un faussaire ! Jamais cela ne se fait devant aucun tribunal, soit ecclésiastique, soit civil.

Quand on veut établir l'authenticité ou la non authenticité d'un écrit qui porte une signature, c'est de cette signature qu'on s'occupe. Si la signature est reconnue authentique, la pièce est authentique, quelles que soient les fautes de style qu'on pourrait y trouver.

Voilà comment procèdent les hommes sérieux qui discutent sérieusement la valeur d'un document.

Cette prophétie de Bitru a-t-elle été réellement faite dans le Triangle de Rome? Le document publié par Diana Vaughan est manifestement la photographie d'un original quelconque. Cet original porte les signatures, également photographiées, d'hommes politiques parfaitement connus : Adriano Lemmi, Francesco Crispi, Ettore Ferrari, Petroni, Bertani, Majocchi, Govi, Campanella, Bovio, Benedetto Cairoli, Domenico Basilari, Castellazzo.

Voilà douze hommes, personnages très réels, qui sont censés avoir signé ce document. Plusieurs d'entre eux sont encore en vie.

Si les signatures sont authentiques, alors le document est authentique, quand même on pourrait y trouver vingt-cinq fautes contre la grammaire.

Si les signatures sont l'œuvre d'un faussaire, alors le document est un faux, quand même il serait rédigé en style digne de Virgile et du Tasse.

Le livre de Diana Vaughan, *le* 33e *Crispi*, est devant le public depuis cinq ou six mois. Nous avions un exemplaire de cet ouvrage entre les mains avant notre départ pour l'Europe, au mois d'août. Comment se fait-il, si ces signatures sont l'œuvre d'un faussaire, qu'aucune des victimes n'ait réclamé ? Comment se fait-il que M. Pierret, l'éditeur du livre, n'ait été l'objet d'aucune poursuite ?

Voilà ce qu'il faudrait expliquer ; et le Père Portalié n'en dit pas un mot.

Il doit être assez facile de confronter les fac-similé des douze signatures apposées au bas du document diabolique avec les verita-

bles signatures de ces douze personnages, même de ceux d'entre eux qui sont morts. Ce travail a-t-il été fait ? Nous ne le croyons pas. Dans tous les cas, le Père Portalié n'en fait nulle mention. Pourtant, c'est un travail de ce genre que ceux qui attaquent l'authenticité de cette pièce devraient entreprendre.

Eplucher le style de ce document, y trouver des fautes qui n'existent pas en réalité, c'est, pour nous servir de l'expression du Père Portalié, un procédé par trop enfantin.

Nous sommes de l'avis de l'écrivain de l'*Ami du Clergé :* les révélations de ces quatre dernières années ne doivent être ni rejetées en bloc ni acceptées en bloc. Il faut les faire passer par le creuset d'une sévère mais saine critique. Et avec l'éminent jurisconsulte de la *Revue catholique des Institutions et du droit,* M. Albert Desplagnes, nous dirons qu'il faut être prudent, mais qu'il ne faut pas nier ce qui est prouvé ni sortir des règles communes relatives à la certitude (1).

Ce ne sont ni les écrits inexacts de MM. Tavernier, Veuillot et Bois, ni les calomnies du *Nouvelliste de Lyon,* ni les affirmations sans preuves de la *Volkszeitung,* ni les appréciations partiales du Père Portalié qu'on peut considérer comme une sainte critique de l'œuvre de Diana Vaughan.

J. P. Tardivel.

Une dernière Histoire

Une lettre de Rome, en date du 1er décembre, mande que la dernière histoire sur le compte de Diana Vaughan se formule ainsi : elle a existé, mais elle a été tuée après l'apparition du troisième numéro de ses *Mémoires;* et ses ennemis, pour cacher leur crime, ont continué de publier ses *Mémoires* avec les documents qu'elle a laissés.

C'est mieux que la non-existence, mais ça ne vaut pas la vérité pure et simple.

Il suffit de lire le quatrième numéro des *Mémoires* pour se convaincre que cette histoire n'a guère de vraisemblance. C'est dans ce numéro que Diana dénonce le meurtre de Luigi Ferrari comme un meurtre maçonnique. Est-il admissible que, pour cacher un meurtre, les francs-maçons s'accusent d'un autre meurtre?

Nous croyons donc que ce bruit, en apparence plus favorable à Diana, est une nouvelle manœuvre des loges pour jeter le trouble et le doute dans les esprits que la négation pure et simple de son existence n'a pu ébranler. Soyons sur nos gardes.

(*La Vérité,* de Québec, 19 décembre, 1896.)

(1) C'est dans la *Revue* du mois d'octobre que M. Desplagnes examine *le 33e Crispi.* Son opinion de ce livre diffère *toto cœlo* de l'opinion qu'exprime le Père Portalié. Il déclare que « cet ouvrage est remarquable et des plus précieux ». Cette opinion de M. Desplagnes a d'autant plus de poids que, dans sa chronique du mois de mai, il avait « mentionné, comme il le rappelle lui-même, le doute où l'on pouvait être de l'existence ou de l'identité de Diana Vaughan ». Et il ajoute : « Elle a démontré par des preuves matérielles irrécusables son existence et la parfaite identité de Diana convertie avec l'ex-palladiste. Je suis heureux de pouvoir le dire en rassurant les personnes qui craignaient une mystification. »

Voilà l'avis d'un ancien magistrat, d'un homme habitué à démêler les affaires embrouillées et à peser les témoignages.

TRIBUNE DES ABONNÉS

Maisons-Alfort, le 15 décembre 1896.

Monsieur le directeur de la *Revue Mensuelle.*

Permettez à un de vos lecteurs de la première heure d'apporter à la Tribune des abonnés de la *Revue Mensuelle* un modeste témoignage confirmant quelques-unes des révélations du *Diable au XIXe Siècle* qu'une certaine presse attaque avec une ardeur digne d'une meilleure cause. Bien que ces renseignements ne portent que sur des points de détail, ils peuvent contribuer à démontrer l'inanité des arguments, invoqués par quelques journalistes, contre les récits du docteur Bataille et de miss Diana Vaughan.

Dans leur manie de voir des mythes partout, ces messieurs en sont venus à douter systématiquement de tous les personnages dont les ouvrages anti-maçonniques, parus ces temps derniers, parlent sans en publier les actes de naissance. C'est ainsi qu'on a pu lire sous la signature de M. Tavernier ces étonnantes assertions que M. Gaston Méry s'est empressé de reproduire dans son insidieuse brochure intitulée « La Vérité sur Diana Vaughan ».

« ..... Il (le Dr Bataille) médita sa *prétendue* « rencontre avec un *prétendu* Carbuccia qui « *prétendait* avoir vu Lucifer et dont le domi- « cile *naturellement* était tenu secret.

« ..... Carbuccia ne s'était pas initié à lui « seul. Il avait été conduit dans les arrière- « loges par le signor Giambattista Pessina, « qui était *ni plus ni moins* Très Illustre « Souverain, Grand Commandeur et Grand « Maître Général, Grand Hiérophante du Sou- « verain Sanctuaire de l'Antique et primitif « rite oriental de Memphis et Misraïm et qui « exerçait le métier peu banal de marchand « de diplômes *archi*-maçonniques.

« Donc, Bataille a un témoin qui s'appelle « Carbuccia. Celui-là *se cache bien entendu,* « mais il offre un répondant nommé Pessina « et qui tient boutique. Où se trouvait-elle

« sa boutique? Nous le savons : à Naples, dans « les *environs* du numéro 25 de la strada San-« Biagio de Librac. Mais s'il avait déménagé? « car enfin cet événement arrive quelquefois « sans que Lucifer s'en mêle. Alors il ne res-« terait d'autre ressource que de s'aboucher « avec Carbuccia *dont la résidence, il est vrai,* « *reste inconnue.* »

On remarquera la perfidie des insinuations du rédacteur de l'*Univers*. Il nie l'existence du F∴ Carbuccia et voudrait faire croire que le F∴ Pessina n'a jamais existé. Partant de là, personne n'a introduit le Dr Hacks dans les arrière-loges misraïmites et lucifériennes, et par conséquent ses révélations sur les Triangles du Palladium R. N. sont de pures inventions.

Lors de la publication des premiers fascicules du *Diable au XIXe Siècle*, je résolus de vérifier la valeur des garanties que l'auteur apportait à l'appui de ses récits. Je voulais savoir si réellement un G. B. Pessina présidait à Naples un Souverain Sanctuaire du Rite de Memphis. Dans ce but, me basant uniquement sur les renseignements parus dans le *Diable au XIXe Siècle* (dont je voulais juger de l'authenticité, d'après l'effet produit sur le sublime Hiérophante), j'usai d'un stratagème analogue à celui employé par le docteur. Me donnant pour un Rose-Croix écossais, désirant s'affilier au Rite Oriental, j'écrivis au F∴ Pessina à l'adresse indiquée dans le *Diable au XIX Siècle*, tome Ier; page 471, c'est-à-dire : vico dei Carbonari, n° 11, à Forcella (faubourg de Naples). Quelques jours après, je recevais de l'ami de Beffabuc une lettre ainsi conçue :

(L'en-tête, dorée, représente l'aigle éployé bicéphale des hauts grades de la Franc-Maçonnerie, tenant dans ses serres un glaive auquel est suspendue une banderolle sur laquelle on lit la fameuse devise : *Deus meumque jus*. Ledit aigle est surmonté d'un triangle renversé flamboyant renfermant un œil ouvert; une banderolle étoilée couronne le tout.)

N° 3631 Secret∴ Gen∴

——
6

Vallée du Sebeto, 30 juin 1893, E∴ V∴

Sage Fr∴ Edouard Pirmez 18∴

Charenton

Le T∴ P∴ Souv∴ Gr∴ Maît∴ a reçu votre col∴ incidée (*sic*) à la date du 24 de ce mois, et il en a attentivement lit (*sic*) son contenut. Il me charge vous communiquer qu'il ne serait pas aliéné (?) de vous conférer un degré de lumière de notre Vénéré Rite qui équivale à ce que vous possédez dans l'E∴ et∴ et A∴ avec les formes et les prescriptions de la Loi qui guide notre Famille ; mais il désirerait quelque réponse indispensable pour décider.

1er. Puisque cette Supr∴ Puiss∴ du Rite se trouve en officielle et fraternelle relation avec celle de France, résident à Paris et présidée par le T∴ J∴ et T∴ P∴ F∴ Jules Osselin, il faut savoir les raisons qui pas vous ont fait diriger à lui et non pas au Chef du Rite de cette nation. Et ça pour n'hurter pas où prendre les droits du Supr∴ Corps de la France.

2eme. Dans la demande d'augmentation de lumière, ou d'affiliation à notre Rite est nécessair unir non pas la copie du Bref du degré que se possède, mais l'original proprement sur lequel est indispensable y mettre le viste ; ensuite de ça on peut relacher (??) notre diplôme.

3eme. Et obtenir le degré de Souv∴ Prince Rose-Croix 18me de notre Rite, comme relèverez de la Gr∴ Constitution que je vous expédis unis à cette, est nécessaire unir à la demande la taxe d'affiliation et nulle oste en fes 15, de plus fs 3 pour le Diplôme, à second les prescriptions du Statut. Pour chaque degré supérieur au 18me puis il doit s'adjoindre fes 5, du 19me au 25me.

Complaisez-vous faire ça que j'ai eu l'honneur de vous participer et sera provedu, à second le cas (???) vous conférant possiblement ce degré que sera jugé convenable à votre position âge et mérite.

Acceptez mon fraternel salut pour les points du Triangle et croyez-moi toujours.

Le Gr∴ Secretair Gén∴

(*Signé*) :

Lucien Piccimini 33∴90∴
96∴

Adresse profane :

Commr J. B. Pessina,
Via Antonio Villari, 68
già Tagliaferri,
Naples.

Cette lettre, dont le charabia rappelle le style de l'épître adressée à MM. Delhomme et Briguet par le même Pessina, le 27 décembre 1892, prouve péremptoirement :

1° Que le Fr∴ Pessina n'est pas un personnage fictif inventé par le Dr Bataille.

2° Qu'il porte réellement dans la F∴ M∴ les titres énumérés dans le *Diable au XIXe Siècle*.

3° Qu'il est le chef universel du Rite de Memphis, puisqu'il peut en certain cas accorder des Brefs maçonniques à des FF∴ habitant hors d'Italie, c'est-à-dire hors de la juridiction ordinaire du Sup∴ Cons∴ misraïmite de Naples.

4° Qu'il est loin de négliger les métaux comme l'affirme avec raison le Dr Bataille.

5° Que les documents maçonniques publiés dans le *Diable au XIXe Siècle* sont authentiques, puisque un grand maître investi du 96me degré (saluez) les considère comme tels.

6° Que tous les Grands Secrétaires des Suprêmes Conseils des deux mondes sont en même temps palladistes (ainsi que l'affirme entre autres miss Vaughan). Le signataire de

la lettre ci-dessus reproduite fait suivre sa signature des trois points lucifériens, la pointe en bas (∴).

Voilà ce qu'auraient découvert MM. Tavernier et consorts si, au lieu de nier sottement au hasard, ils avaient pris la peine de se renseigner. Le lecteur de la « Vérité sur Diana Vaughan » eût trouvé dans ce cas beaucoup moins de contresens et de contradictions dans ce pathos qui est incontestablement le chef-d'œuvre du genre.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma haute considération.

EDOUARD PIRMEZ,
74, route de Créteil,
Maisons-Alfort.

LE SURNATUREL

ET LE RELÈVEMENT DE LA FRANCE

La question du Surnaturel est devenue de nos jours la question suprême, tant à cause des préoccupations dont elle est l'objet de la part d'une foule d'esprits mal assis dans leur foi, que des attaques sans nombre des prétendus savants qui voudraient en déraciner la notion dans les âmes, pour lui substituer les chimères d'une science vaine et impie. Ce n'est donc pas sans raison que les apologistes de la religion s'appliquent tout particulièrement à sauver du naufrage des croyances ce dogme fondamental du Christianisme, en opposant aux fallacieuses théories du *Naturalisme* la pure doctrine révélée au monde par le Christ et son Eglise.

Mais, ce qu'on n'avait pas jusqu'ici démontré d'une façon assez positive, c'est la puissante influence que peut avoir la foi au surnaturel, pour ranimer et entretenir la vie, l'âme d'une nation, telle que la France, pour la sauver de toutes les causes d'amoindrissement et de décadence qui germent dans son sein. C'est cette démonstration que vient de faire, avec une rare éloquence, l'auteur des pages que l'on va lire. Les extraits du Rapport du R. P. Edmond Bouvy, qui suivent, suffiront pour faire connaître les points essentiels de sa thèse, et en même temps donner une idée de la pensée vraiment patriotique qui la lui a inspirée.

RAPPORT

Présenté au Congrès national de Reims, le 21 octobre 1896, par le R. P. EDMOND BOUVY, *des Augustins de l'Assomption.*

MESSIEURS,

Les quelques pensées que je viens exprimer devant vous ne sont pas des idées nouvelles. Depuis vingt-cinq ans, les catholiques de France, dans les réunions et les Congrès, ont étudié ce grand sujet de la puissance du Surnaturel pour le relèvement de la patrie. Les prêtres les plus éminents, les orateurs sacrés, les évêques, ont parlé tour à tour; les Souverains Pontifes Pie IX et Léon XIII ont adressé *à la très noble nation des Francs* les solennels avis de leur auguste paternité. Enfin, si l'on considère de bonne foi l'histoire de ce dernier quart de siècle, on doit reconnaître que Dieu lui-même a fait entendre, par la série des événements, tantôt consolants et tantôt douloureux, ses intentions, ses volontés, ses desseins sur notre France.

Cette voix de Dieu et toutes ces voix qui parlent au nom de Dieu, nous donnent les mêmes solutions du problème de notre avenir, et ce sont ces réponses venues de toutes parts, de la terre et du ciel, que je vous apporte, Messieurs, après les avoir recueillies, pour ainsi dire, sur les lèvres de l'Eglise et dans le Cœur miséricordieux du Sauveur.

Précisons les termes dont nous devons nous servir; et, d'abord, qu'entendons-nous par la France et par le relèvement de la France?

* * *

La France qui est notre France, la France que nous aimons d'un grand et saint amour, c'est la France chrétienne et catholique, la France, fille aînée de l'Eglise, baptisée à Reims et consacrée pour accomplir les gestes de Dieu dans la suite des siècles. Cette France-là, c'est la France vraie et il n'y en a pas d'autre qui mérite ce noble nom.

Or, ce fut la tristesse, le deuil inconsolable de la génération présente, de trouver cette France meurtrie et mutilée par la guerre et surtout blessée au cœur par les sectes parricides qui ont juré sa perte, et qui veulent lui substituer une autre France sans foi, sans baptême, sans Christ et sans Dieu.

C'est pourquoi, nous autres catholiques, nous avons juré à notre tour devant les saints autels et nous jurons encore de parler, de travailler, de souffrir, de mourir, s'il le faut, pour relever la France.

Il existe des moyens humains, nous le savons, et nous n'avons pas attendu vingt-cinq ans pour les prendre. Nous avons donné à la patrie de l'or, du travail et du sang. Nous en avons donné autant et plus que les autres, nous en donnerons encore, nous en donnerons toujours, c'est tout ce que peuvent les hommes, et la question redoutable se pose sous cette forme précise :

L'or, le travail, le sang, tous ces moyens humains sont-ils en juste proportion avec le but à atteindre et l'œuvre à accomplir?

Relever la France, Messieurs, ce n'est pas seulement lui rendre sa gloire, l'honneur de son drapeau, ses provinces perdues, le prestige de ses armes et de son nom. Relever la France de cette manière serait déjà une grande œuvre, une œuvre si belle et si merveilleuse, que tous les moyens humains, l'or accumulé, l'infatigable travail, des flots de sang répandus

n'y pourraient suffire, si Dieu n'y mettait sa main toute-puissante.

Mais relever la France, c'est la convertir, c'est lui rendre la foi de son baptême, c'est arracher de son sein le poison qui dévore sa vie, c'est renouveler en elle les mœurs et les habitudes chrétiennes, c'est réveiller dans son cœur le désintéressement, l'héroïsme, l'amour des grandes choses, c'est la ramener à l'Eglise, sa mère ; c'est la replacer, joyeuse et rajeunie, dans la lumière de Dieu.

Pour cette œuvre de résurrection, l'homme ne peut rien, et tous ses efforts resteront stériles si Dieu n'intervient pas.

Mais Dieu intervient, Messieurs, et, lorsqu'il s'agit de la France, il fait plus qu'intervenir par sa Providence ordinaire. Nous n'avons pas seulement pour nous ce secours divin dont parle le proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera, » nous avons une coopération plus sublime et plus féconde. Toutes les ressources, toutes les richesses, toutes les énergies mystérieuses du monde surnaturel nous sont offertes.

Etudions ensemble ces moyens divins mis à la disposition de notre faiblesse, et qui, seuls, sont en exacte proportion avec cette œuvre vraiment divine du relèvement de la France.

*
* *

Dans l'acception commune du mot, *le Surnaturel* consiste en une manifestation de vie, en un déploiement de force physique, intellectuelle ou morale au-dessus de la nature humaine.

Cette notion du Surnaturel n'est pas complètement exacte, et il importe, aujourd'hui plus que jamais, de discerner le Surnaturel véritable de toute contrefaçon étrangère ; car les contrefaçons abondent : fictions et mensonges, évocations et révélations des esprits, prédictions audacieuses, superstitions de toute sorte, les unes puériles, les autres infâmes, transformations multiples des anges de ténèbres en anges de lumière. Jamais l'homme n'a tant éprouvé le besoin du Surnaturel, et jamais l'enfer, depuis la chute du paganisme, ne s'est montré aussi habile dans ses parodies sacrilèges des interventions divines. *Il faut donc que les croyants se gardent d'être crédules*, qu'ils s'affermissent tous les jours davantage dans la foi et dans la doctrine, qu'ils évitent les curiosités indiscrètes, les enthousiasmes imprudents, et qu'ils aient bien du Surnaturel l'idée qu'en a l'Eglise.

Le Surnaturel ne dépasse pas seulement la nature humaine, mais toute nature créée.

Selon la théologie, le Surnaturel absolu et transcendant n'est autre que l'essence même de Dieu ; et dans les créatures, le Surnaturel suppose une véritable participation de la nature divine, participation qui trouve sa perfection et sa consommation suprême dans la vision glorieuse, mais qui se révèle ici-bas sous les formes variées de la grâce.

Saint Thomas, expliquant la doctrine de saint Paul, distingue deux sortes de grâces : il y a d'abord les grâces qui justifient, qui sanctifient les âmes, qui les rendent agréables à Dieu, comme la grâce de la foi, les vertus infuses, les dons du Saint-Esprit, les caractères sacramentels. Il y a ensuite des grâces plus apparentes, où la puissance divine se trahit davantage aux yeux des hommes, et qui ont pour objet, non pas le profit spirituel d'une âme déterminée, mais le bien commun de la société chrétienne. Cette distinction convient au Surnaturel comme elle convient à la grâce.

Le Surnaturel dans les âmes constitue leur vie unie à la vie de Jésus-Christ. Cette vie, à la fois humaine et divine, est plus ou moins intense au dedans, plus ou moins active au dehors, plus ou moins efficace, rayonnante, fructueuse pour l'utilité des autres. Mais partout où cette vie se manifeste, c'est Dieu qui intervient. Une famille, une cité, un peuple où il reste une âme en état de grâce subit nécessairement, quelquefois sans le savoir et sans le vouloir, la double influence d'une divine lumière et d'une divine chaleur.

La seconde forme du Surnaturel frappe davantage les yeux des multitudes. Elle consiste dans un fait, dans un événement extraordinaire qui s'impose à l'attention : une apparition de la Vierge, une révélation, une prophétie, une guérison subite, et, pour employer le mot le plus général, un miracle. A cette seconde forme de Surnaturel, on peut rapporter certaines missions extraordinaires données par Dieu à des personnages qu'il suscite pour l'accomplissement de ses desseins. Princes, hommes d'Etat, évêques, guerriers, docteurs, simples filles des champs, sont quelquefois saisis par l'Esprit d'en haut. L'histoire les admire, mais l'histoire n'aperçoit pas toujours les causes secrètes de leur grandeur. C'est Dieu qui fait les conquérants, disait Bossuet, c'est Dieu aussi qui fait toutes les grandes âmes, qui leur envoie les décisions rapides et sûres, les intuitions soudaines, les éclairs du génie.

*
* *

Dans le transept de la basilique de Saint Remy, vous avez pu remarquer un bas-relief du moyen âge qui représente les trois grands baptêmes historiques : au milieu, le baptême du Christ : à droite et à gauche, les baptêmes mémorables de Constantin et de Clovis.

Il y a là toute une synthèse de l'histoire.

Le baptême de Jésus par Jean le Précurseur

est l'inauguration de l'Evangile, le point de départ des siècles chrétiens.

Le baptême de Constantin représente la conversion du vieux monde. Rome païenne avait longtemps lutté contre l'Eglise. Enivrée du sang des martyrs, elle semblait condamnée comme Babylone. Saint Jean en avait vu la chute, mais l'Eglise en a relevé les ruines ; l'empire romain, battu en brèche sur toutes ses frontières par les invasions barbares, reprit de nouvelles forces dans le baptistère de son empereur, et, devenu chrétien, il retrouva ses jours de gloire : il resta debout pendant onze siècles entre l'Europe et l'Asie, et, maintenant encore, malgré les tristesses du schisme et les humiliations ineffables de la conquête musulmane, la grande ombre de Constantin plane toujours sur les rives du Bosphore et sur les coupoles de Sainte-Sophie pour réclamer le retour de la Croix et préparer à l'Orient chrétien un nouvel avenir. Telle fut l'énergie, la puissance, l'efficacité du baptême sur un vieil empire expirant.

Au contraire, Clovis est le chef d'un peuple ou plutôt d'une peuplade jeune et robuste, sans culture, sans histoire, sans autre loi que le droit du plus fort. Comme Constantin, le Surnaturel le saisit sur un champ de bataille. Victorieux par miracle, il invoque le Dieu de Clotilde, il est catéchisé par saint Waast, baptisé par saint Remy. Il n'est pas seul : ses compagnons d'armes, ses leudes fidèles deviennent chrétiens avec lui.

Ce n'est pas seulement un prince, c'est un peuple qui sort du baptistère, tout rayonnant du saint chrême, et qui prend fièrement sa place au premier rang des peuples pour l'inauguration d'un monde nouveau.

Dans ces origines de la France, tout est surnaturel : les longues prières de Clotilde, la victoire de Tolbiac, le cortège de Saints qui se forme autour du Roi catéchumène, les miracles que la tradition rapporte aux fêtes baptismales, tout témoigne des intentions divines ; et, pendant les longs siècles de son histoire, ce caractère de peuple baptisé n'a pas été effacé de son front. Ses premières lois commencent par ce cri qui ressemble au refrain d'un cantique : *Vive le Christ qui aime les Francs !* Les Papes de Rome adoptent la France au nom du Seigneur et lui donnent les glorieux noms de *nation très chrétienne* et de *fille aînée de l'Eglise*. Les rois de France sont sacrés comme les pontifes ; leur majesté n'est pas une majesté profane. Lorsque Charlemagne reçoit des mains de Léon III la couronne impériale, cet empire rétabli, qui s'appelle à bon droit l'empire des Francs, reçoit aussi le nom de Saint-Empire. Le sol même de la France est sanctifié de toutes parts. On en voit surgir les monastères, les abbayes, les cathédrales, les basiliques : c'est la moisson de Dieu. Les croisades surtout sont les gestes de Dieu par les Francs. Que dire du miracle de Jeanne la Pucelle ? Jamais le peuple n'a été sauvé par de plus éclatants prodiges.

Ainsi, par sa vocation et son histoire comme par son baptême, *la France appartient vraiment au monde de la grâce. Elle est née du Surnaturel, elle en a vécu ; dans l'avenir comme dans le passé, le Surnaturel demeure la condition de sa vie.*

*
* *

C'est, en effet, de l'avenir qu'il faut nous occuper surtout, Messieurs. Comment pourrons-nous appliquer à l'âme de la France, dans toute leur intensité, les influences surnaturelles que la miséricorde divine lui réserve encore ?

Il faut prier pour la France : on a compris ce devoir à l'heure de nos désastres.

Dans les années qui précédèrent l'année terrible, la patrie semblait florissante, la victoire s'était montrée fidèle à nos drapeaux ; le commerce, l'industrie étaient prospères, Paris devenait de plus en plus la brillante capitale du monde civilisé.

On priait sans doute, car la prière n'est jamais absente des lèvres catholiques. On priait pour la France avec des intentions vagues et indécises, pour le maintien de ce qui existait plutôt que pour le relèvement religieux et moral du pays, pour conjurer je ne sais quels périls dont on n'entrevoyait qu'obscurément la gravité et l'imminence.

Un petit nombre d'esprits clairvoyants, quelques évêques surtout, véritables sentinelles d'Israël, faisaient entendre le cri d'alarme ; mais le peuple, fasciné par un luxe menteur, par le prestige d'un grand nom, se représentait toujours nos armées comme invincibles et la France comme l'arbitre du monde.

La défaite nous frappa comme un coup de foudre, mais en même temps tout l'horizon fut illuminé.

On s'aperçut que le danger était partout, au dedans comme au dehors, au centre et au cœur même de la France, autant et plus encore que sur les frontières. Après les tristesses de la guerre étrangère, on dut subir les horreurs de la guerre civile. La France était meurtrie, mutilée, divisée contre elle-même et baignée dans son sang.

Alors commencèrent les saintes initiatives ; alors furent annoncées, décrétées des prières publiques ; les évêques élevèrent la voix, les fidèles remplirent les églises, et des supplications, comme on n'en avait jamais entendues, montèrent vers le ciel. Après l'invasion funeste, dévastatrice, *le surnaturel, à son tour,*

envahissait la France, du Nord au Midi, des Alpes aux Pyrénées.

Sans doute, l'œuvre du salut ne s'accomplit pas en un jour, mais on continua de prier sans jamais poser d'*ultimatum* à la bonté divine.

Qui racontera les magnifiques expansions de la prière en France depuis vingt-cinq ans? qui chantera le poème de la prière nationale? Ce n'est plus seulement un cantique, c'est une épopée, car la prière en France a eu ses combats à soutenir, et, grâce à Dieu, ses combats ont été des triomphes.

Désormais le respect humain est vaincu. Le Français, digne fils des anciens preux, ose maintenant plier le genou devant les autels, chanter le symbole de sa foi, porter sa bannière ou son flambeau dans les cérémonies sacrées. On le verra même prosterné, les bras en croix, comme un autre Christ, pour réclamer avec plus de force le secours divin.

Et comment ne serait-elle pas vaillante, notre prière française? N'est-ce pas la Vierge forte comme une armée rangée en bataille qui a donné le signal de cette croisade suppliante? Lorsqu'elle apparaissait à la naïve bergère des Pyrénées, ne tenait-elle pas en main le Rosaire, et, par un geste silencieux, n'a-t-elle pas invité la France à prier avec elle? L'incomparable *Orante* des catacombes veut conduire elle-même le chœur sacré de nos prières publiques, et les multitudes s'ébranlent pour répondre et s'unir au Rosaire de la Vierge.

Cette *prière de Lourdes* est devenue comme la prière idéale de la patrie. Car ce n'est pas la prière d'une âme, c'est la prière d'un peuple. Elle ne remplace pas l'oraison tranquille et recueillie des sanctuaires, mais elle prend, dans ses supplications ardentes, dans ses clameurs sublimes, un accent surnaturel tellement pénétrant qu'on en frémit d'émotion chaque fois que, même de loin, on en évoque le souvenir.

Nous continuerons de prier pour la France avec la Vierge du Rosaire. Nous prierons dans nos églises, nous prierons dans les processions et les pèlerinages, nous réclamerons et nous prendrons toutes les saintes libertés de la prière publique, nous ferons de la ligue de l'*Ave Maria* une vraie ligue populaire; nous accumulerons triduum, neuvaines, adorations du jour et de la nuit. Nous prierons Dieu qui est le Dieu de la France, le Christ qui aime les Francs, le Cœur du Christ qui veut orner, ennoblir, consacrer les étendards, les drapeaux, les pavillons de la France. Nous prierons la Vierge, Reine de la France, *nous prierons aussi tous les Saints de France.*

On a déjà cité ces deux thèses historiques du grand cardinal Baronius. La première résume le passé: « L'empire des Francs s'est affermi et dilaté par le culte des Saints. » La seconde regarde l'avenir: « L'empire des Francs durera, vivra aussi longtemps que ses fondements resteront posés sur le culte des Saints. »

L'Histoire prophétise à sa manière, Messieurs, lorsqu'elle est vraiment l'Histoire. Comme elle connaît les causes, elle devine les effets; comme elle a scruté et pénétré les caractères et les tempéraments des peuples, elle voit leurs besoins, leurs forces intimes et aussi les endroits faibles ou vulnérables de leur puissant organisme. Si Baronius a bien vu, n'avons-nous pas à reconnaître en tremblant que la France s'est trop désintéressée de ses Saints, du culte de leurs reliques, de la religion de leurs tombeaux et du souvenir même de leur nom? Nous sommes les enfants des Saints: Apôtres des Gaules, fondateurs des Eglises, Martyrs, Pontifes, Docteurs, Prêtres et Moines, Confesseurs et Vierges, Serviteurs et Servantes de Dieu de toutes classes sociales, depuis nos rois et nos reines, jusques à nos ouvriers et nos bergères; glorieuse litanie qu'un Père de l'Oratoire, aujourd'hui cardinal évêque d'Autun, composait, il y a vingt-cinq ans, au milieu de nos jours de deuil.

Pourquoi n'avons-nous pas, comme d'autres peuples, nos patrons et nos patronnes, saint Michel, saint Martin, saint Remy, sainte Geneviève, saint Bernard, célébrés avec un rite supérieur dans la France entière? Notre patronne incomparable, la Vierge Immaculée en serait-elle jalouse? Pourquoi la fête de saint Rémy passe-t-elle inaperçue dans la plupart de nos diocèses? Comment sainte Clotilde n'a-t-elle obtenu, jusqu'à présent, qu'un culte local, dans les provinces du Nord? Comment n'a-t-on pas conservé à saint Louis les honneurs plus solennels qu'on lui rendait autrefois et qui semblent lui convenir plus qu'à tout autre, sur la terre de France, dans toutes les cathédrales élevées par la piété de son siècle?

Sur la plus grandiose des places publiques de Paris et du monde, on remarque la statue couverte de fleurs de la ville de Strasbourg. La France, même dans ses fêtes profanes, garde ainsi le douloureux souvenir de ses provinces perdues. Serait-ce une moins belle pensée d'envoyer parfois l'hommage de la prière nationale à sainte Odile d'Alsace, à saint Clément, à saint Livard, à sainte Glossinde de Lorraine?

Enfin, ne pourrait-on pas faire connaître davantage à la France l'histoire de ses Saints? Pourquoi ne provoquerait-on pas des pèlerinages circulaires qui parcourraient toute une région, avec des prières et des communions à chaque sanctuaire et un panégyrique auprès de chaque tombeau?

***

Parlons du *sacrifice,* Messieurs. Son nom

même en fait une chose divine. Toutes les nations de l'antiquité en ont reconnu la loi : Israël semble n'avoir vécu qu'à force d'holocaustes, et les peuples chrétiens, qui ont enfin trouvé l'Agneau de Dieu, l'unique et éternelle victime, ne vivent plus que de son sang.

Le Sacrifice de la Messe, mémorial du Sacrifice du Calvaire, donne réellement au monde le pain quotidien, et la communion fréquente au corps et au sang du Christ ne fait pas seulement vivre les âmes, mais elle conserve aussi dans les peuples l'abondance, la richesse, l'opulence de la vie.

Il y a un quart de siècle, à une des heures les plus dures et les plus humiliantes de notre histoire, quand la France se voyait réduite à se racheter au poids de l'or, Dieu n'a-t-il pas inspiré à un grand cœur de Français, de soldat, de marin, la pensée sublime de proposer *la rançon de la France par le Sacrifice de la Messe*. C'était bien rentrer dans la tradition de la patrie. La France a grandi au pied de la Croix et à l'ombre des autels; elle y a appris la beauté, le charme du sacrifice, et, maintenant encore, malgré l'affaiblissement des caractères, la France est restée de tous les peuples celui qui achète le plus noblement ses gloires et ses conquêtes, comme il convient, *au prix du sang*.

Et si le sang de ses enfants lui manque, elle a ses prêtres, et elle peut faire peser dans la balance de ses destinées tout le sang de Jésus-Christ.

Mais le premier sacrifice que Dieu réclame d'une nation pécheresse, c'est un cœur contrit et humilié. La France a fait à la justice divine cette oblation nécessaire : dans sa capitale, sur la colline de ses martyrs, elle a élevé une basilique au Cœur Sacré de son Sauveur. C'est elle-même qui en a écrit au fronton la dédicace et qui a gravé sur la pierre le témoignage de sa pénitence : *Gallia pœnitens*. Cet acte solennel n'a pas été rétracté ; il subsiste, et Dieu a voulu que Paris tout entier, s'agitant sur les deux rives de son grand fleuve, aperçût le monument du repentir. Mais il faut que la pénitence soit vraiment dans nos cœurs, il faut que chacun de nous ait vraiment la contrition de toutes nos infidélités nationales, qu'il les confesse à Dieu tout-puissant avec humilité et franchise, et qu'il prenne sa part généreuse dans les œuvres satisfactoires.

L'expiation pour la France ! cette pensée a déjà séduit bien des âmes, et nous avons tant de moyens d'expier ! Les épreuves de la vie, les souffrances du corps, les fatigues du travail, l'aumône surtout, l'aumône large et abondante pour toutes les œuvres sociales, et, avant toutes les œuvres, pour les écoles, l'aumône qui renonce au luxe et même au superflu, l'aumône qui se prive quelquefois du nécessaire, voilà une expiation doublement féconde, par le bien direct qui en résulte et par la générosité d'âme qui l'inspire.

Un autre sacrifice agréable au Seigneur sera l'obéissance et l'esprit de discipline. L'obéissance est une grande vertu sociale ; elle n'est pas moins nécessaire aux nations que la charité et la justice ; et l'obéissance la plus douce, après celle que nous rendons à Dieu, n'est-elle pas cette *obéissance filiale au Père commun des âmes et des peuples ?* Quel merveilleux moyen d'unité, quelle force invincible pour entreprendre, pour agir, pour combattre et pour vaincre que d'avoir pour Père le représentant de la paternité divine, lorsque ce Père auguste accepte d'être aussi un chef, un guide, un conseiller ! Et quelle joie de le suivre dans un parfait renoncement à tout esprit propre et à tout intérêt du temps ! Cette obéissance, Messieurs, est plus facile que jamais de nos jours, quand nous voyons resplendir en Léon XIII, avec la majesté du pontificat suprême, l'éclat imposant du génie.

L'obéissance au Pape, aux évêques qui parlent au nom de Dieu devient *l'esprit de discipline*, lorsqu'elle descend aux détails de l'action ; lorsqu'elle se soumet, sans s'avilir, aux exigences des hommes et des choses ; lorsqu'elle sacrifie les petites glorioles personnelles au bien public ; lorsqu'elle marche vers son but, ferme, résolue, inébranlable dans son noble désintéressement, sans autre intention que de glorifier Dieu par le relèvement de la France, soldat de Dieu.

Parmi nos trésors surnaturels, il faut compter aussi les *mortifications volontaires*. Il y a du sang répandu pour la France ailleurs que sur les champs de bataille. Dans le secret des cellules monastiques, et dans beaucoup de maisons chrétiennes, la souffrance n'est pas seulement la bienvenue lorsque Dieu l'envoie, elle est l'amie tous les jours invitée, tous les jours recherchée, provoquée, et tous les jours fidèle. La France en profite sans que personne en sache rien.

On va plus loin encore dans l'immolation : *on donne et on livre sa vie*. Souvent Dieu l'accepte et il cueille avec amour les fruits mûrs pour le ciel qui s'offrent à sa main. Et quel souvenir pour le prêtre qui s'est trouvé l'heureux confident de ces oblations ou le témoin plus heureux encore des joies goûtées par ces nobles victimes à l'approche de la mort !

Si le jeune homme, la jeune fille qui veut sauver la France, considère dans la lumière de la foi et la grâce du Saint-Esprit que les œuvres, le dévouement, la charité, la prière, l'oraison auront aussi leur influence salutaire sur la patrie, avant d'offrir leur mort, ils consacrent leur vie, et combien les vocations de

prêtres, de missionnaires, de cénobites, de vierges sont-elles utiles à la France !

S'il nous reste une supériorité parmi les peuples chrétiens, ce n'est plus celle des armes, ce n'est peut-être pas celle de la science, ni même celle de la foi, *ce sont nos grandes, nos sublimes vocations qui font notre primauté.* Aucun peuple ne fournit à l'Eglise, sur tous les rivages des deux mondes, autant d'apôtres et autant de martyrs. Aucun peuple ne compte autant de Carmélites, de filles de la Charité, de Petites-Sœurs des Pauvres, et, vous entendez bien, Messieurs, toutes les variétés de dévouement et d'esprit de sacrifice que je veux rappeler à votre admiration sous ces noms plus connus. Toutes ces Congrégations, auxquelles la France officielle est si peu hospitalière, sont pourtant une force incomparable au dedans, une gloire et une puissance au dehors, et, devant Dieu, une des grandes raisons d'existence de la patrie.

*
* *

Tous ces moyens de salut sont vraiment surnaturels ; ils viennent de Dieu comme de leur vraie cause efficiente, de sa grâce, de ses inspirations, de ses secours quotidiens, de son aide miséricordieuse et tendre, mais ils viennent aussi des âmes, de leurs initiatives, de leur généreuse liberté. On les a mis en œuvre depuis longtemps et la France s'en est ressentie.

Dieu lui-même est intervenu plus immédiatement encore par le *surnaturel miraculeux*, car, il faut le dire et le proclamer avec reconnaissance et action de grâces, Dieu fait volontiers des miracles pour la France. Il en fait de nos jours d'aussi grands et d'aussi beaux que dans les âges lointains. Demandons-lui d'en faire encore, par le Cœur Sacré de Jésus, par la Vierge, sa Mère, par les Anges et par les Saints.

Demandons-lui des miracles, non seulement dans le monde physique, mais plus encore dans le monde moral et intellectuel. Demandons-lui de toucher les cœurs et d'éclairer les esprits ; qu'il donne à la France l'intelligence de sa destinée ; qu'il lui ouvre les beaux horizons d'une politique digne d'elle ; qu'il lui montre ce qu'elle pourrait être dans le monde, au Nord et au Midi, à l'Orient et à l'Occident, sur la terre et sur les mers, si elle redevenait la fille aînée de l'Eglise et le sergent de Dieu. *Qu'il lui donne des Saints d'abord, puis quelques grands hommes* dont le génie s'impose, des diplomates clairvoyants, des hommes d'Etat et des hommes de guerre ; que ces hommes regardent et qu'ils voient : ce sera surtout en étudiant l'Eglise qu'ils comprendront la France.

Il y a quelques années, dans un Congrès qui n'était pas comme celui-ci un Congrès national, un légat du Saint-Siège disait à Jérusalem et près du Cénacle, en s'adressant à l'Orient chrétien : « Je vous apporte le cœur de Léon XIII. » L'Orient entendit, il en tressaille encore, mais la voix qui faisait entendre ce message sacré était la voix de la France ; l'accent à la fois doux et fort était l'accent de la France ; et l'Orient qui se souvient toujours des vieux croisés, l'Orient ne s'y trompait pas. Il savait, il sentait, il disait que sous cette pourpre romaine, avec le cœur d'un grand Pape battait aussi le cœur de la France. C'est ainsi que l'action de l'Eglise et du Chef de l'Eglise, chaque fois que la France est appelée à lui prêter son concours, sa parole et son cœur, contribue par la volonté de Dieu et la logique de l'histoire à l'honneur et au prestige de la France.

En ce XIV[e] centenaire du baptême de Clovis, je dirai encore, et ce sera mon dernier mot, que le nombre quatorzième est un nombre joyeux, le nombre des fêtes pascales. Il contient dans ses deux septénaires comme une double promesse de perfection et de plénitude, et, si nous interrogeons nos annales, cette prophétie du nombre symbolique s'est réalisée une première fois : lorsque la France chrétienne eut vécu sept cents ans, elle vit se lever l'aurore de son XIII[e] siècle, le plus beau de son histoire. Elle achève aujourd'hui son deuxième septénaire, agenouillée près du baptistère de Saint Rémy. Prions pour que Dieu la regarde avec miséricorde, pour qu'il la convertisse et qu'elle vive, pour qu'il renouvelle avec le peuple franc son antique alliance, afin que le monde, en voyant s'ouvrir pour elle un siècle nouveau, reconnaisse avec admiration que si la France est de toutes les nations la plus vieille d'âge, elle est aussi, par la grâce du Christ, par la force de son baptême, par les énergies surnaturelles de son génie, la plus riche d'espérances et la plus sûre de son avenir.

Un émule de Schlatter à Paris

Schlatter et les *Healers* (guérisseurs) américains ont fait école dans notre monde parisien.

On peut voir tous les jours, dans la rue Doudeauville, à Montmartre, raconte un rédacteur du *Figaro*, M. Dauzats, une foule de béquillards, rhumatisants, culs-de-jattes, bossus, femmes bréhaignes, gamins rachitiques, vieillards podagres et impotents, tous les souffrants du petit peuple de Paris et de la banlieue, les uns sur leurs pattes, les autres sur leurs béquilles ou leurs pivots, ceux-ci dans des fauteuils à roulettes, ceux-là portés par de solides gars, les enfants dans les bras de leurs mères éplorées, se presser par centaines sous la voûte et dans la cour d'un vaste

immeuble, au fond de laquelle, contre une porte vitrée, un écriteau en tôle peinte dresse un index surmonté de ce seul nom : *Jourdain*.

Tous ces pauvres diables vont demander le redressement, la fécondité, un regain de jeunesse, la santé, le droit à la vie, et chacun apporte une livre de sucre !... Cette livre de sucre, qui ne vaut que onze sous avant de pénétrer dans la boutique à l'enseigne de l'index et au nom de *Jourdain*, sera à la sortie la plus précieuse des panacées qui doit rendre ou donner à chacun ce qu'il désire. Ils auront d'ailleurs tout de suite été soulagés de quelque monnaie, ce qui aura majoré plus ou moins le prix de leur livre de sucre qu'ils emportent clopin-clopant, se traînant, geignant et trébuchant, comme un trésor, serrée contre leur poitrine, avec un rayon de joie sur leurs pauvres figures.

L'auteur de cet article a voulu voir lui-même le merveilleux guérisseur et être témoin de ses opérations spirites. Voici ce qu'il a vu :

Une salle entourée de bancs de bois où peuvent s'asseoir une cinquantaine de patients, et qui sont tous occupés. Au milieu, un poêle qui ronfle, et contre ce poêle deux autres bancs accotés sur lesquels ont été déposés des sacs de sucre apportés par les clients. A cheval sur ces bancs et tournant le dos à la porte, un homme, un vieillard, incliné, étale les morceaux de sucre d'un des sacs entr'ouverts et les tripote l'un après l'autre avec ses doigts en marmottant d'abord des phrases inintelligibles au milieu d'un silence respectueux que ne trouble, avec le ronronnement du vieillard, que le ronflement du poêle.

Ce vieillard, c'est le père Jourdain, le théurgite, le magnétiseur, le spirite : une pauvre vieille, à voix basse, nous explique qu'il fait passer du « fluide » dans sa livre de sucre. Elle va l'envoyer à son petit-fils qui a la fièvre à Madagascar, et son petit-fils sera guéri de la fièvre !... Il vaut peut-être mieux ne pas lui arracher son erreur qui est un espoir en somme. Mais, à ce moment, le père Jourdain nous paraît sinistre. Ce n'est qu'une illusion, car sa tête de prophète aux cheveux rejetés en arrière, à la longue barbe grisonnante, aux rides profondes, à l'œil perçant, est fort belle, elle eût tenté Léonard ou Rembrandt.

Le théurgite évoque la Foi par l'Esprit Lamennais, l'Espérance par l'Esprit sainte Victorine, et la Charité par l'Esprit saint Louis, et il continue à tripoter son sucre avec ferveur.

La décoration des murs de la salle est bizarre : des images saintes, des inscriptions, des certificats, des aphorismes pour toutes les religions, pour toutes les croyances, pour toutes les superstitions, pour tous les goûts. On a affiché bien en vue cet oracle rendu par « l'Esprit de vérité » qui sait prendre ses précautions : « Le doute est un sentiment qui chasse toutes vertus de nous. » Il importe chez le père Jourdain d'avoir la foi, une foi aveugle.

Il y a même des gens qui l'ont gardée après avoir assisté pendant six mois à ses tours de passe-passe et à ses grimaces, car un brave homme dont on a mis sous verre et encadré le certificat assure que « sa fille, soignée par les plus grands chirurgiens de Paris, à Necker, à l'Enfant-Jésus, sans résultat, a été guérie par le père Jourdain, en six mois, d'une *fraîcheur* à la cheville du pied droit ». Un diplôme de la « Société spirite, sous la présidence d'Allan Kardec » est exposé en face d'un crucifix et d'une statuette de la Vierge. A côté, on a écrit, sous la signature de Lamennais, cet impudent mensonge : « La superstition expire », suivi de cette rime bizarre : « Le véritable aspire. »

En somme, nous ne comptons pas plus d'une demi-douzaine de certificats signés par de braves gens qui presque tous souffraient de « la cheville du pied droit » et que le père Jourdain aurait guéris. Est-ce une spécialité ? Une veuve pourtant affirme avoir été guérie d'une « maladie d'estomac *gastrique* et chronique ». Ce certificat, imprimé le plus récent, porte la date du 15 avril 1894.

Mais le théurgite a fini de tripoter son sucre. C'est le tour des patients. Il les palpe, les masse, les embrasse, les questionne, les rassure, leur remet leur sac de sucre « saturé de fluide » et dans une poignée de main reçoit leur offrande. Combien ? Ce que l'on veut, mais il va de soi, n'est-ce pas ? que la guérison sera d'autant mieux « poussée à distance » par le spirite que l'offrande aura plu davantage aux Esprits Lamennais, saint Louis et sainte Victorine.

M. Jourdain a bien voulu nous raconter comment lui avait été révélé le don qu'il possède de « soulager » les hommes.

Il avait ce don depuis sa naissance, comme son homonyme moliéresque avait celui de faire de la prose, et, comme lui, il ne s'en doutait pas. M. Jourdain était laboureur aux environs de Chelles, en Seine-et-Marne. Cela lui est venu de nuit : comme il se promenait sous les arbres, au clair de la lune, il entendit chanter, non le rossignol, mais « des voix intérieures qui lui conseillaient de suivre les traces de Socrate et de Platon (?), en allant à Paris guérir des malades » ! Comment ? Au moyen d'un « je ne sais quoi » qu'il avait en lui et qui ne se peut définir. Le père Jourdain ne se le fit pas dire deux fois ; il boucla sa valise, vint s'établir à Montmartre, « magnétisa » quelques concierges qui devinrent les hérauts de sa renommée.

M. Jourdain n'opère pas toujours lui-même. Il a un neveu que nous avons vu aussi à l'œuvre, un grand gaillard barbu, qui s'est découvert le don à son tour en voyant pratiquer le vieux théurgite. Celui-là n'a peut-être entendu ni le rossignol, ni les voix intérieures, mais il n'a pas été sourd au tintement des pièces de cent sous.

Au reste, la maison a des succursales ou va en ouvrir. Une dame à cabas qui assistait à la dernière séance de théurgie tenue par Jourdain le neveu nous a confié qu'elle avait été tout étonnée, la semaine dernière, de voir l'eau dans laquelle elle lavait ses mains se changer en glycérine. Il faut avouer qu'il y avait de quoi. Elle aussi va mettre à profit sa glycérine pour accomplir à La Villette de beaux miracles, dont le plus clair, comme à Montmartre, sera de faire, avec la crédulité des pauvres hères souffreteux, de très bonne monnaie.

On ne saurait en effet trop mettre le public en garde contre toutes les sortes de charlatanisme qu'on exploite aujourd'hui au nom du merveilleux occulte. Il est difficile de ne pas voir dans cette recrudescence de prétendus prodiges dus à une puissance surnaturelle l'effet de l'influence satanique, essayant d'égarer les esprits inquiets et assoiffés de merveilleux, exploitant à son profit la crédulité des simples, pour les attirer à ses dogmes et à son culte. Les guérisseurs charlatans font, dans leur espèce, ce que font les prétendus savants et psychiques, qui prétendent avoir trouvé le secret de guérir tous les maux dans les vibrations de la substance primordiale, l'*éther cosmique* ou le *Corps Astral*, dont la connaissance doit rendre l'homme absolument maître du monde matériel et de son propre corps. Entre ces deux sortes de charlatans, nous ne voyons guère de différence.

Chronique du Merveilleux

La protection du scapulaire

On écrivait dernièrement à *la Croix de Paris :*

En 1870, mon régiment, le 42e de ligne, était en garnison à Viterbe (Etats-Romains).

Un groupe de jeunes soldats — 20 hommes environ, et j'étais de ce nombre — assistaient deux fois par semaine à des conférences religieuses faites par un prêtre de Viterbe.

La guerre avec la Prusse étant déclarée, au moment de notre départ, ce bon prêtre — il était prélat — nous distribua des scapulaires qui avaient été bénits par le Pape Pie IX, et il nous pria de ne point les quitter, de les porter avec nous partout ; il ajoutait qu'ils nous protègeraient sur le champ de bataille.

Les vœux de ce bon prêtre furent presque réalisés. A part un de nous qui mourut des suites de ses blessures et trois qui furent blessés légèrement, le reste de la petite troupe fut intact.

Et si l'on consulte le nombre des blessés et des morts du 42e de ligne pendant la guerre de 1870-71, on trouve qu'il y en eut 1600 sur un effectif de 2400 hommes au début de la campagne.

Et en établissant une moyenne, force est bien de reconnaître que la petite troupe qui accepta les scapulaires de Viterbe n'a pas été la plus maltraitée. G. C.

Ex-sous-officier au 42e de ligne,
blessé le 30 novembre 1870 à la bataille de Champigny.

*
* *

Intercession de la Bienheureuse Marguerite-Marie

On lit dans le *Pèlerin de Paray-le-Monial* du 1er décembre :

On parle beaucoup en ce moment d'une guérison extraordinaire obtenue par l'intercession de notre Bienheureuse, le 19 octobre dernier, au propre jour de sa fête dans le sanctuaire du Rosaire, à Pompéi (Italie).

Il ne nous appartient pas d'apprécier le caractère surnaturel de ce fait. Nous devons seulement le relater très brièvement, car il a produit en Italie et à Rome même, une très grande impression. Il s'agit d'une jeune religieuse nommée Ersilia Cella et faisant partie de l'Institut de Sainte-Dorothée, à Rome. A la suite d'une synovite tuberculeuse, ses deux genoux étaient ankylosés. On la conduisit à Pompéi, aux pieds de la célèbre Madone. Là, le 17 octobre, elle entendit la messe célébrée dans le sanctuaire de la sainte Vierge, à l'autel du Sacré-Cœur et y communia. Durant la messe, elle tenait entre ses mains une relique de la Bienheureuse et l'approchait à plusieurs reprises de ses genoux. Cependant, son action de grâces terminée, elle n'avait encore éprouvé aucune amélioration à son état et l'on se résignait à la relever sur ses béquilles pour lui faire regagner la voiture qui devait la ramener à Naples, lorsqu'elle se sentit envahie par un sentiment de foi d'une extraordinaire vivacité et elle s'écria : *Bienheureuse Marguerite, glorifiez-vous dans ce sanctuaire de Pompéi !* Instantanément, elle se sentit guérie, disant à ses compagnes qui la voulaient soutenir : « Laissez-moi, je suis guérie ! » Et on la vit s'agenouiller, se lever, marcher dans le sanctuaire.

Après une neuvaine d'actions de grâces, elle revint à Rome. Il nous reste à faire des vœux pour que cette guérison si extraordinaire à première vue soit reconnue comme miraculeuse par la Sacrée Congrégation.

Les sacrifices humains au Congo

(Lettre d'un missionnaire.)

Les sacrifices humains sont toujours en usage chez les peuplades sauvages, parmi lesquelles nous habitons. Quand je suis arrivé à Liranga, mes voisins de Nyambé, Boutonnou, Bousnidé, Irebou, se permettaient quelquefois le luxe de deux ou trois sacrifices humains par semaine. Cette cérémonie servait de réjouissance publique. Tous les villages d'alentour y prenaient part. On chantait, on dansait, et d'immenses calebasses de vin de palme circulaient dans la foule en délire. Le ou les patients, solidement amarrés, étaient les témoins d'une joie que leur mort devait porter à son comble. Le moment venu, on délie la victime, on la fait asseoir sur un billot peu élevé, les

bras pendant le long du corps, les mains fixées à terre à l'aide de bois fourchus, dont les deux extrémités, profondément enfoncées dans le sol, rendent tout mouvement impossible. Des fourches semblables fixent de même les jambes allongées par devant tandis que le buste est immobilisé par une sorte de palissade qui monte jusqu'aux épaules. Derrière le patient, que tout cet appareil cloue littéralement au sol, à une distance d'environ 2 mètres, est plantée une longue et solide perche dont l'extrémité flexible vient, à l'aide de lianes, prendre la tête de la victime, faisant ressort pour bien tendre le cou. Soudain, la foule se tait, le féticheur a fait son apparition. Dans sa chevelure crépue, plus de deux cents plumes d'oiseaux de différentes couleurs artistement arrangées, lui font une coiffure énorme : deux traits circulaires en blanc entourent les yeux qui acquièrent ainsi un éclat extraordinaire. Sa mise est riche, quoique sommaire, et très décente pour le pays ; sur son front et ses joues se dessinent des lignes rouges qui ressortent très bien sur le fond noir de la peau ; les bras et les jambes nus laissent voir de grandes lignes jaunes et rouges. Il avance à petits pas en dandinant sa crinière de plumes, tenant dans ses mains nerveuses le terrible couteau d'exécution qui fait sauter les têtes d'un seul coup ; il s'arrête et salue le malheureux qu'il doit faire mourir.

Puis, comme pris de délire, il exécute des contorsions qu'aucune plume ne saurait décrire ; il se démène comme un damné ; il bondit comme un damné ; il bondit comme un acrobate, se replie sur lui-même, avance doucement comme un reptile, sans que l'on puisse saisir le mouvement des pieds. La foule applaudit à ces contorsions ; mais dès que le fatal couteau se lève, le silence se rétablit. Il commence alors par un chant rythmé ; c'est le chant de la mort. La foule y répond en répétant ses paroles sur le même air et en frappant ses mains en cadence. Toujours gesticulant et chantant, il s'approche plusieurs fois de sa victime qui assiste affolée à ces préparatifs ; il trace avec de la craie blanche une ligne circulaire autour du cou : c'est là qu'il frappera le moment venu. Puis deux fois brandissant son couteau, il vient l'appliquer à la gorge du condamné. Le chant a pris fin ; d'un bond, le féticheur, qui s'était reculé, se trouve près de la victime ; ses traits deviennent hideux ; deux fois encore son bras fend l'air, en un geste d'essai ; puis le couteau s'abat et, d'un seul coup, tranche la tête que la perche, détendue, envoie rouler au loin, pendant que la foule se précipite en hurlant sur le cadavre. C'est fini. Bientôt les sauvages rentrent joyeux dans leurs huttes.

Sans doute, ces sacrifices avec apparat deviennent rares, au moins dans la région connue où le blanc peut se montrer ; mais à Ngombi, j'ai vu le billot, les fourches, la perche du supplice. Sans le savoir, j'ai même retardé, par mon arrivée inattendue, plusieurs de ces boucheries humaines. Les noirs, à qui nous ne dissimulons pas notre façon de penser, se cachent de nous ; mais que se passe-t-il dans l'intérieur des terres? Là même où l'on subit notre influence, le nombre des victimes ne diminue guère probablement ; la manière de tuer a changé, voilà tout. Je sais qu'aujourd'hui on fait mourir à coups de lance les pauvres esclaves que l'on a bâillonnés pour les empêcher de crier.

A Bonga, tout près de Liranga, voici comment l'on opère : on garrotte la victime et on l'étend par terre ; on lui place un fort morceau de bois sur la gorge, et l'exécuteur s'arc-boutant à l'aide de sa lance, appuie ses pieds sur les deux extrémités du bois et étrangle le malheureux. Quand il a cessé de vivre, on l'enterre et l'on passe au suivant.

Si un chef veut aller à la chasse, il réunit ses amis qui doivent l'accompagner ; on boit, on chante ; mais avant de partir, il faut du sang pour le succès de l'expédition. On fait venir un petit esclave de dix à douze ans amarré la veille dans un coin, et on lui coupe prosaïquement la tête, sans cérémonie, avec un mauvais couteau.

Quelquefois, on répand son sang dans l'eau du fleuve, où l'on jette son corps ; puis l'on part confiant dans l'entreprise.

Les enfants, jusqu'à quinze ou seize ans, sont les victimes ordinaires désignées pour toutes ces horreurs, car ils sont les plus faibles, et, en Afrique, la faiblesse est un crime. La force est le seul droit reconnu. Aussi c'est à leur délivrance que je compte employer toutes les forces que le bon Dieu me donnera pendant le le temps qu'il me reste à vivre.

A. Allaire,
missionnaire apostolique.

Une Relique de Jeanne d'Arc!

La *Revue Mensuelle* s'intéresse trop à ce qui touche à la sainte héroïne de Domrémy pour laisser passer, sans l'insérer, l'heureuse nouvelle de la découverte de quelques débris arrachés au bûcher sacrilège de Rouen! Il s'agit d'un vase, où un patriote français, admirateur de la glorieuse martyre, aurait recueilli sur l'emplacement du bûcher quelques fragments du corps de Jeanne, oubliés par ses bourreaux, lorsqu'ils jetèrent à la Seine ce qui restait de ses cendres :

Voici le récit du *Matin* :

Ce dépôt sacré demeura entre ses mains jusqu'à son dernier jour. Il le transmit à ses

enfants et ceux-ci le transmirent aux leurs, non sans que l'un d'eux eût écrit sur le vase ces mots qui durent éveiller durant des générations et des générations, de bien poignantes émotions :

Restes trouvés
sous le bûcher de Jeanne d'Arc
Pucelle d'Orléans

Au XVIIe siècle, le vase, par accident, fut brisé. Les gens qui le possédaient alors en prirent un autre, de verre, en forme d'urne ou, si l'on veut, de bocal. Ils y placèrent les cinq fragments ramassés sur la place du Vieux-Marché, couvrirent l'orifice d'un parchemin sur lequel ils rétablirent l'inscription primitive et scellèrent le tout avec de la cire rouge.

C'est ce vase qu'on vient de retrouver avec son contenu !

Un honorable archéologue d'Orléans, M. l'abbé Cochard, venait de publier, en 1894, une brochure dont la conclusion était textuellement : « Des cendres de Jeanne d'Arc, il ne reste plus rien. » Cette brochure de 71 pages se répandit dans le public, et aussitôt M. Tourlet, pharmacien à Chinon, écrivit à M. Cochard, le 22 février 1894, qu'il possédait des ossements renfermés dans un bocal de *vieux* verre, qu'un *vieux* parchemin fermait le bocal, à l'aide d'un fil *ancien* entourant le col du vase, qu'une cire rouge empêchait toute ouverture et que sur le parchemin on lisait en *vieille* écriture la même inscription que nous avons reproduite plus haut.

Le premier mouvement de M. Cochard et de ses amis, vous le devinez, fut de croire qu'ils se trouvaient en présence d'une simple mystification, d'un « truquage » analogue à ceux qui avaient permis à tant de marchands de bric-à-brac déjà d'écouler une infinité de crânes de M. de Voltaire..... Néanmoins, comme on a dans le Loiret, plus que partout ailleurs, le culte de Jeanne d'Arc, une Commission fut constituée sous la présidence de l'évêque d'Orléans, et M. Tourlet fut invité à lui soumettre sa relique.

Cette Commission se composait de MM. les Drs Pilate et Arqué, médecins; Causse, pharmacien-chimiste, Laroche et Agnès, grands vicaires; Jarry, Dumuys, Herluison, Cochard et Desnoyers, membres de la Société archéologique de l'Orléanais; Séjourné, secrétaire de l'évêché, et Fouqueteau, ancien magistrat.

On constata tout d'abord que le verre du récipient et l'écriture du parchemin dataient du XVIIe siècle, que la cire, sans nulle fraude possible, avait été appliquée à la même époque, et que, par conséquent, les restes, s'ils avaient été recueillis, authentiques ou non, en 1431, avaient dû être transvasés deux cents ans plus tard, pour une cause quelconque.

On tira dehors un paquet enveloppé d'une vieille toile de pur chanvre remontant au moins au XVe siècle, bien avant l'invention des cotonnades ou de tous les tissus composés. Cette enveloppe suffisait seule à établir la bonne foi de M. Tourlet et des détenteurs du précieux dépôt sous Louis XIII ou sous Louis XIV.

L'enveloppe contenait trois os et deux morceaux de bois :

1° Un fragment d'os long appartenant à un petit quadrupède;

2° Un petit morceau d'os plat de détermination douteuse, mais n'appartenant pas à un squelette humain;

3° *Une portion de côte ayant fait partie d'un corps humain et couverte d'une substance étrangère qui lui est adhérente.*

Telle était la conclusion sommaire des médecins de la Commission.

L'expert-chimiste fut alors chargé d'examiner les morceaux de bois ainsi que la matière étrangère recouvrant le débris de côte.

M. Causse fit les analyses nécessaires et voici comment il en rendit compte :

L'os, dit-il, soumis à l'analyse, offre la composition des os humains, et *la calcination par le feu lui a fait perdre, avant qu'il fût recueilli, toute trace d'enveloppe osseuse.* Il est recouvert par une épaisse couche protectrice d'un noir brillant, à odeur empyreumatique prononcée... La partie de ce baume en contact avec l'os ne contient aucune trace de membrane, ce qui implique que la calcination avait détruit cette enveloppe osseuse avant que le baume vînt recouvrir l'os... Celui-ci a été certainement plongé dans le baume en fusion... Ce baume est un composé *dans lequel domine la poix* ou un de ses dérivés.

Le même chimiste a examiné les morceaux de bois contenus dans le bocal. L'un d'eux offrait un intérêt particulier. Voici comment on nous le décrit :

C'est une succession de rondelles de chêne réunies et agglomérées par une matière noire et brillante, à cassure conchoïdale, ayant la même odeur et la même composition chimique que l'enduit de l'os. Ces rondelles sont en outre retenues les unes sur les autres par une toile grossière et de pur chanvre qui les enveloppe.

Il n'échappera certainement à aucun de nos lecteurs, et il n'a pas échappé à la Commission orléanaise, que cet appareil ressemble singulièrement à une tête de torche, telle qu'on en fabriquait couramment au XVe siècle et telle que le bourreau dut en employer pour allumer le bûcher de Jeanne.

Voyons maintenant comment la Commission s'explique sur ces différents points.

Tout d'abord elle admet la *possibilité* que la

côte humaine ait appartenu à la glorieuse suppliciée de 1431.

RAPPORT DE LA COMMISSION

Elle ajoute dans son rapport :

C'est sans doute le soir, quand les agents du cardinal de Winchester avaient fini leur besogne, quand aucun soldat n'était demeuré sur la place, qu'un Rouennais serait venu fouiller rapidement les débris et aurait emporté au plus vite son précieux trésor, ce qui explique bien la présence dans le bocal d'autres objets qu'un ossement humain (celui d'un petit quadrupède) et d'un fragment de bois imprégné de résine ; la récolte a dû être faite précipitamment dans la crainte d'être vu par des Anglais ou des Bourguignons ; on a ramassé promptement tout ce que le terrain du marché public a fourni, ce qui se rencontrait sous la main ; choisir n'était pas possible, car le temps et la lumière manquaient ; notre heureux voleur a donc agi rapidement et est parti au plus vite.

Qu'est-il possible de conclure de l'embaumement certain de l'os ? C'est qu'il avait été traité avec une sorte de vénération religieuse ; on a voulu le conserver sans altération possible, le garantir contre toute influence destructive, le transmettre à ses futurs possesseurs, avec le signe de sa haute importance. Cet embaumement ne se trouve en aucune façon sur les autres ossements, lui seul le possède, et ce caractère de vénération religieuse est d'autant plus décisif que le tissu accompagnant l'os et analysé par M. Causse, est lui-même imprégné de l'odeur empyreumatique dont l'ossement est saturé. Le patriote a donc voulu donner à son trésor toutes les conditions d'honneur et de respect qu'il pouvait lui accorder. Il est même à penser que l'enlèvement a été fait par un homme du peuple, un obscur Rouennais, car l'enveloppe de la côte est d'un tissu grossier ; son fil ainsi que sa maille sont épais ; un personnage de haute naissance ou de grande situation financière n'eût pas manqué de prendre une étoffe de soie ou toute autre matière précieuse.

N'est-ce pas, Messieurs, avec quelque attendrissement que l'on peut reconstituer la scène de ce simple homme du peuple qui, après avoir pleuré pendant le supplice de Jeanne, car le peuple pleurait, disent les historiens de Jeanne, s'en vient le soir, au péril de sa liberté, de sa vie peut-être, recueillir furtivement les quelques restes de la martyre de la France, puis leur donnant, dans son obscure demeure, un asile assuré, un honneur privilégié, et, suivant lui, une éternité de conservation ? Ah ! pourquoi son nom nous est-il inconnu ? Les noms odieux de Bedfort, de Warwick, de Winchester, Cauchon, Loiseleur, Estivet, ne nous sont que trop connus ; pourquoi le silence s'est-il fait autour de cet homme au cœur intrépide, à l'amour héroïque de la France ? Saluons-le, au moins, Messieurs, avec reconnaissance, et s'il a donné à Jeanne d'Arc un autel dans sa pauvre maison, donnons-lui un profond souvenir dans notre cœur français.

Le Matin fait suivre les commentaires du rapporteur d'observations qui ne manquent pas de justesse. Il lui semble difficile d'admettre que l'heureux auteur de cette trouvaille, quel qu'il fût, simple ouvrier ou bourgeois instruit, ait cru nécessaire d'enduire l'ossement retrouvé d'un baume quelconque pour le protéger contre l'action du temps. Il lui semble infiniment plus probable que cette côte, dépouillée par le feu de toute enveloppe corruptible, est tombée dans la poix ou la résine en fusion, provenant soit des torches, soit des boules incendiaires que les bourreaux mêlaient au bois des bûchers pour en assurer et en activer la combustion. C'est ce que semblerait confirmer l'identité des substances relevées sur l'os avec la matière, reliant les unes aux autres les rondelles de bois de la torche.

Un fait, qui milite en faveur de l'authenticité du fragment supposé avoir appartenu au corps de la vierge matyre, c'est que ce même abbé Cochard dont personne ne met la science en doute, après avoir déclaré, comme on l'a vu plus haut, que « rien ne subsiste des cendres de Jeanne d'Arc », déclare à la fin de son rapport « qu'il y a au moins grande probabilité que l'on possède une côte de Jeanne d'Arc, dérobée par un humble citoyen de Rouen, et parvenue jusqu'à nous à travers des vicissitudes inconnues. »

Depuis, d'intéressantes communications sur ce palpitant sujet ont été faites à *La Croix de Paris* ; elles sont dues, dit ce journal, à de savants historiens de la Vénérable. Les voici, textuellement extraites :

Mon Très Révérend Père,

J'ai lu, avec un vrai bonheur, l'article de *La Croix* d'hier, intitulé : *Ce qui reste de Jeanne d'Arc*. Depuis plusieurs années, je connais le fait qu'il expose, et, avec le chanoine Cochard, je crois à l'authenticité probable des restes recueillis sous le bûcher de la Pucelle à Rouen.

Je m'étonne pourtant qu'on n'ait pas relevé jusqu'à présent un détail de l'exécution de Jeanne d'Arc, confirmant encore les indices favorables à l'authenticité.

Le cœur de Jeanne d'Arc ayant été trouvé entier et sanglant dans les cendres du bûcher éteint, par deux fois, pour le détruire, on raviva les flammes en jetant sur les débris du soufre et de la *poix*. Vaines tentatives, le cœur resta entier et fut jeté à la Seine par les Anglais. Mais après cela était-il possible de retrouver un ossement à demi calciné de la Pucelle, sans que le reste vénéré ne se trouvât enduit et recouvert d'une couche résineuse de poix ?

Raison de plus pour espérer qu'un miracle de la Vénérable Jeanne d'Arc viendra donner enfin une preuve irréfutable de l'authenticité de cette précieuse relique.

Daignez agréer, mon Très Révérend Père, l'hommage de mon profond respect et de tout mon dévouement en Jésus et Marie.

HENRI DEBOUT.

* * *

A la suite de la Commission orléanaise, l'on suppose que celui qui recueillit la relique — si relique il y a — immédiatement après le supplice, l'aurait enduite d'une composition, dans laquelle entre de la poix ou quelque matière similaire, et enveloppé le tout d'une toile grossière, imbibée de semblable substance. N'y aurait-il pas une explication tout à la fois plus plausible et plus favorable à l'authenticité. Elle semble résulter de ce que le bourreau déclarait à Isambart de la Pierre, et que celui-ci faisait connaître dans les informations ordonnées par Charles VII, en vue de présenter à Rome la demande de la révision du procès de Rouen.

La déposition du religieux Dominicain, qui, avec son confrère, Martin Ladvenu, eut l'honneur d'assister la martyre dans son supplice, est ainsi libellée :

« Il (Isambart) dit et dépose que, incontinent après l'exécution, le bourreau vint à lui et à compagnon, Martin Ladvenu, frappé et ému d'une merveilleuse repentance et terrible contrition, comme tout désespéré, craignant de ne savoir jamais impétrer pardon et indulgence envers Dieu, de ce qu'il avait fait à cette sainte femme. Et disait et affirmait le bourreau que, nonobstant l'huile, le soufre et le charbon, qu'il avait appliqués contre les entrailles et le cœur de ladite Jeanne, il n'avait pu aucunement consumer ni rendre en cendres les breuilles (les entrailles) ni le cœur. De quoi il était autant étonné comme d'un miracle évident » ; sauf le rajeunissement de l'orthographe, ce sont les termes mêmes du procès-verbal (Quicherat, t. II, page 7.)

N'y a-t-il pas l'explication de l'enduit que l'expert-chimiste a déclaré être de la poix ou d'un de ses dérivés ? La toile grossière n'aurait-elle pas une explication semblable ? On trouve dans certains auteurs que, avant d'être livré aux flammes, le malheureux supplicié était déshabillé et revêtu d'une chemise *goudronnée*. Ne serait-ce pas un débris de la toile dont fut recouverte la martyre ?

Le bocal renfermant ce qui, d'après l'étiquette, aurait été recueilli sous le bûcher, contient deux osselets non humains, mais décelant un petit quadrupède. Ne seraient-ce pas des ossements de chat ? Il est très vraisemblable qu'on aura jeté un ou plusieurs chats dans le bûcher. Le chat qui, sous des dehors séduisants, cache tant de perfides méchancetés, symbolise le démon. A tort ou à raison, on attribuait au chat un grand rôle dans le sabbat des sorciers et des sorcières, et l'on a prétendu que le démon y paraissait sous cette forme. Aussi, dans les feux allumés pour les divertissements publics, dans les feux de la Saint-Jean, par exemple, il arrivait souvent qu'on jetait des chats dans le bûcher. La Pucelle a été brûlée comme sorcière, et quelle sorcière ! L'Université de Paris écrivait à Cauchon qu'elle avait perverti le bercail très fidèle de presque tout l'Occident. Qu'un chat ait été jeté dans le bûcher comme symbole de *l'ennemi d'enfer*, selon l'expression du temps, dont on la disait possédée, c'est très vraisemblable.

Les rondelles de chêne réunies par une matière noire et brillante pourraient aussi trouver leur explication dans la construction des bûchers.

Des bourrées de sarment ne le formaient pas en totalité. Pour assurer la solidité de la terrible construction et prévenir l'extinction trop rapide du foyer, on intercalait des assises de bois dur et résistant entre les fagots. C'était surtout nécessaire lorsque l'on voulait réduire totalement en cendres les restes du supplicié. C'était le cas pour la vénérable Pucelle. Les Anglais voulaient les annihiler dans la mesure où il est donné à l'homme de faire rentrer dans le néant.

Une côte de la libératrice serait un trésor pour les amis de la sainte fille.

Une seconde expertise par ce que la science compte de plus élevé serait à désirer. Avant que les hypothèses et les explications un peu fantaisistes du *Matin* aient pris possession des esprits, *La Croix* jugera peut-être que celles qui viennent d'être exposées paraissent plus fondées et seraient une induction meilleure en faveur de l'authenticité.

Un ami de La Croix *et de ses œuvres.*

ÇA ET LA
CHEZ
LES FRANCS-MAÇONS

Circulaire maçonnique

On envoyait dernièrement à *la Croix* de Paris la Circulaire suivante :

AU NOM DE LA G.·. L.·. DE FRANCE

R.·. L.·. E.·. LA SOLIDARITÉ, N° 321

Or.·. de Poitiers, le 30 novembre 1896,
V.·. M.·. et TT.·. CC.·. FF.·.,

Un important sinistre vient de frapper, à côté de nous, toute une population ouvrière. L'usine de Ligugé, à quelques kilomètres de Poitiers, vient d'être la proie des flammes. De ce fait, 500 ouvriers se trouvent sans travail, et par conséquent sans pain, à l'entrée d'un hiver qui s'annonce comme très rigoureux. Malgré la générosité du manufacturier atteint par ce fléau, vous devez penser quelles misères ont en perspective ces malheureux ouvriers dépossédés de leur instrument de travail.

Aussi, venons-nous faire appel à votre solidarité pour soulager ces nombreuses infortunes. La R.·. L.·. « La Solidarité » n'a jamais manqué à ce devoir. De notre côté, nous comptons sur votre obole, que nous ferons parvenir à qui de droit.

De cette façon, vous aurez fait œuvre d'humanité et *œuvre anticléricale*. Nous ne voulons pas vous laisser ignorer, en effet, que dans notre cléricale ville de Poitiers la gent ensoutanée se prépare activement à exploiter ce malheur à son profit.

Dans l'espoir que vous voudrez bien nous venir en aide dans cette lutte contre la fatalité et *contre le cléricalisme*, nous vous prions d'agréer, T.·. C.·. V.·. et TT.·. CC.·. FF.·., l'assurance de notre dévouement frat.·..

Le Vén.·.,
LEMOINE,
33e.

Le 1er Surv.·., EYMARD. — *Le 2e Surv.·.,* MENANTEAU.

Par mandement :

L'Or.·., PAIN, 18e. — *Le Secrét.·.,* BRENET.

Prière d'adresser les métaux au f.·. Mathias, négociant, rue des Cordeliers, Poitiers

Un cachet bleu triangulaire porte : *Grande Loge de France. — La Solidarité O.·. de Poitiers. — Rite écossais anc.·. acc.·..*

On le voit, la charité maçonnique (?) n'a qu'un but : entraver et faire calomnier la charité catholique ; en un mot, faire œuvre d'anticléricalisme. Avis aux bons crédules qui, pour jouer pièce aux catholiques, voudront bien desserrer les cordons de leur bourse !

***

Autre circulaire maçonnique

Voici quelques fragments d'une circulaire adressée par le Conseil de l'Ordre aux Loges de la Seine et de Seine-et-Oise en 1885, à propos des cours gratuits institués au Grand-Orient, et en vue de l'organisation de cours analogues dans les départements :

« Nous espérons, T.·. C.·. F.·. V.·., que votre L.·. voudra bien se souvenir des services rendus par les *Cours gratuits du G.·. O.·.* ; c'est une œuvre par laquelle le monde maçonnique se fait utilement connaître au monde profane. Vous voudrez bien nous aider à conserver, à améliorer et à développer une des créations les plus importantes de la F.·. Maç.·. parisienne...

« Nous avons le ferme espoir que ces cours seront maintenus et continués avec tout le prestige qu'ils ont valu, par leurs brillants résultats, à la Maçonnerie, et que, plus tard,... nous verrons doubler les cours commerciaux de *cours supérieurs qui seront comme une sorte d'université libre, dont la création sera la réponse de la Franc-Maçonnerie à l'institution des universités catholiques.* »

Nous n'avions pas besoin de cette déclaration pour savoir que tous les efforts tentés par la Franc-Maçonnerie sur le terrain de l'enseignement public ne tendaient qu'à ruiner l'enseignement catholique ; mais il est bon d'en recueillir l'aveu de la bouche même des chefs de la secte.

***

L'enseignement religieux devant le Conseil municipal

L'intolérance anti-religieuse des francs-maçons du Conseil municipal révolte jusqu'aux organes du Protestantisme. On lisait dernièrement dans le journal *Le Temps* :

Une Société qui a pour enseigne : « Ni Dieu ni maître ! » a appris que, dans quelques quartiers de Paris, l'enseignement religieux en vue de la Première Communion était donné par le curé soit le mercredi, soit un autre jour où l'école est ouverte. Aussitôt elle a rédigé une virulente protestation qu'elle a fait parvenir au Conseil municipal « contre la violation de la loi scolaire par les ministres du culte ». Le Conseil, à son tour, s'est ému et a voté un ordre du jour pour rappeler les curés au respect de la loi.

Des aveux singuliers ont été faits durant la discussion. Un conseiller municipal a proposé de rayer les enfants qui manquent la classe pour motif d'instruction religieuse, en faisant valoir ce fait, qu'il y a beaucoup d'expectants à la porte de certaines écoles de quartier, lesquels profiteraient volontiers des vacances qui se produiraient. Il est donc constaté une fois de plus et constaté publiquement que les locaux scolaires de la Ville de Paris sont insuffisants et qu'il est matériellement impossible d'y recevoir les enfants.

Que dire et que penser d'un Conseil municipal si ardent à faire respecter la loi scolaire contre les instituteurs religieux de l'enfance, et qui lui-même la viole si ouvertement depuis des années, en négligeant ou en ajournant les constructions de première nécessité que la clause de l'obligation lui impose ? Notons en outre que la plainte en question ne provient pas des parents, mais des agents d'une Société qui se nomme la « Libre Pensée » et qui cherche précisément à faire expier aux parents le tort qu'ils lui font, en faisant donner une instruction religieuse à leurs enfants.

***

Un procès maçonnique

(Extrait de la *Semaine religieuse* de Grenoble)

On sait que M. Schwérer, franc-maçon 33e.·., notaire à Grenoble, avait intenté un procès à *La Croix* pour diffamation. La cause a été plaidée le 11 août, jeudi dernier, et le tribunal a purement et simplement acquitté *La Croix*, condamnant le F.·. Schwérer à tous les frais. Voici les réflexions que fait à ce sujet le *Salut Public* de Lyon :

« Schwérer se plaignait de ce que *La Croix* l'eût accusé d'être franc-maçon et de s'occuper de lucifériannisme. Il ne niait pas sa qualité de haut-maçon. Seulement il disait à *La Croix* : « Pour vous, un franc-maçon est un voleur, un malfaiteur, un débauché, que sais-je? Donc, en disant que je suis un franc-maçon et un luciférien, vous dites, par le fait même, que je suis un voleur et un malfaiteur, etc. »

« Et, s'appuyant sur ce raisonnement, Schwérer demandait à *La Croix* la bagatelle de 10.000 francs de dommages-intérêts.

« Me Eymard, l'avocat de Schwérer, a réclamé la condamnation de *La Croix*.

« Me de Saint-Auban a pris la parole au nom de notre excellent confrère. Pendant deux heures, sa parole incisive et éloquente a flagellé l'audace et l'impudence des francs-maçons et revendiqué hautement pour la presse le droit de fustiger ces malfaiteurs hypocrites.

« Le tribunal correctionnel a purement et simplement acquitté notre confrère et condamné le franc-maçon Schwérer aux dépens. »

APHORISMES MAÇONNIQUES

Tandis que nous élevons des hôpitaux pour guérir les fous... devons-nous entretenir des églises, pour entretenir la folie, et payer des prêtres dont la seule fonction est de l'exciter et de l'exploiter?

YVES GUYOT.

—

La Franc-Maçonnerie est la véritable Eglise catholique de l'esprit saint de l'humanité.

FINDEL.

Les principes de la Franc-Maçonnerie, p. 22.

—

« C'est dans le sein de la Franc-Maçonnerie que s'élaborent la plupart des grandes réformes sociales : l'instruction laïque et obligatoire a été étudiée, préparée et pour ainsi dire décrétée dans les Loges, il y a bien des années, et c'est ce qui a rendu possible qu'elle fût votée par la Chambre. »

LEPELLETIER.

Le *Mot d'ordre*, mai 1885.

—

« Quant aux mômeries de l'Eglise, celui qui y croit et les pratique est un sot, et celui qui les pratique et n'y croit pas est un malhonnête homme. »

EMMANUEL ARAGO.

Sénateur et ambassadeur de France en Suisse, le 30 octobre 1876.

—

« La foi a vécu, et elle disparaîtra à jamais, parce qu'elle est le dogme de la déchéance humaine. »

LE ROYER.

Président du Sénat, aux Loges réunies de Lyon, 2 août 1868.

—

Le pouvoir, les biens, les personnes deviennent et sont une chose publique et commune *res publica* : voilà le sens attaché par les sectaires au nom de la République. Ce mot renferme donc tout l'ensemble de la théorie, « *tout gouvernement légitime est républicain*. »

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer qu'en France, un grand nombre de ceux qui croient ou se disent républicains ignorent ce sens maçonnique, et sont loin de se douter que, dans la pensée des sectaires, proclamer la République c'est inscrire en tête de la Constitution un article ou plutôt un mot d'où devra sortir un jour le socialisme avec ses conséquences.

La *Franc-Maçonnerie*, par D. P. Benoit.

—

« Popularisons le vice dans les multitudes ; qu'elles le respirent par les cinq sens, qu'elles le boivent, qu'elles s'en saturent... Faites des cœurs vicieux et vous n'aurez plus de catholiques... *Le catholicisme* n'a pas plus peur d'un stylet bien acéré *que les monarchies ; mais ces deux bases de l'ordre social peuvent crouler sous la corruption*. Ne nous lassons donc jamais de corrompre... Le meilleur poignard pour frapper l'Eglise au cœur, c'est la corruption. A l'œuvre donc jusqu'à la fin.

Lettre de **VINDICE** à **NUBIYS**.

***

Il suffit d'avoir lu ces citations pour reconnaître que Sa Sainteté Léon XIII, dans sa célèbre Encyclique contre les Sociétés secrètes, n'a rien exagéré, en disant que « **d'aussi pernicieuses doctrines menacent les sociétés des bouleversements les plus épouvantables, et qu'elles doivent nécessairement aboutir à une révolution universelle et à la ruine de toutes les institutions.** »

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES
MUSULMANES
DANS L'AFRIQUE DU NORD
DEUXIÈME PARTIE

—

CHAPITRE V.
Les Tidjanya.

(*Suite*)

Depuis cette époque, nous ne les voyons guère prendre les armes; retirés dans leurs montagnes, ils voient passer dans leurs vallées comme un torrent impétueux les Vandales, mais leur influence fut nulle ou à peu près sur ces rudes montagnards. Soumis par les Musulmans ils embrassent plus ou moins volontairement leur religion, et se soumettent au joug que leur impose le vainqueur. Au milieu de l'anarchie qui désola l'Afrique pendant plus de quatre siècles, où les dynasties se succédèrent si rapidement, où les royaumes s'effondrèrent aussi vite qu'ils avaient été fondés, leur alliance fut recherchée des potentats du jour, leur courage était proverbial, et leur fidélité très grande. Ils profitèrent de cette situation pour garder une quasi indépendance, étant plutôt les alliés que les sujets de ces rois éphémères. Rien de bien important ne vint signaler cette époque. Les tribus Berbères, retranchées dans leurs montagnes, conservèrent leurs coutumes et leurs traditions : longtemps encore parmi elles on compte des chrétiens, et nous savons qu'au XIe siècle il y avait encore des adorateurs de Jésus-Christ à la cour du roi de Bougie.

Les Turcs vinrent mettre fin à ces troubles, et imposer leur domination : jamais le gouvernement de l'Odjak n'exerça sur ces tribus une autorité bien effective : tout ce qu'il voulait, c'était que les tribus du Djurdjura payassent un impôt chaque année en signe de soumission, moyennant quoi elles pouvaient se gouverner elles-mêmes. Quand une année les tribus refusaient de payer le tribut, les janissaires de l'Odjak partaient l'année d'après, surprenaient ces populations, leur faisaient payer le double, et retournaient dans leurs cantonnements. On montre encore, à Biskra, le fort où venaient s'établir les soldats turcs dans ces circonstances, et d'où ils bombardaient la ville, quand les malheureux habitants ne consentaient pas vite à rentrer dans l'ordre et à payer l'impôt demandé. On fit de même en Kabylie. Au XVIIIe siècle, les Turcs, voyant que les Guech-Toulas n'avaient plus le dos aussi souple et commençaient à relever la tête, jugèrent prudent de construire un fort dans la plaine de Boghni, pour les tenir en respect et s'y établir quand les Kabyles refuseraient de payer tribut. Ce fort était gardé par une colonie nègre.

A cette époque, un Caïd turc résidant à Bordj-Sebaou, ayant sous son autorité le Caïd de Boghni, administrait, pour le sultan de Stamboul, cette contrée plus ou moins soumise. Quand il fallait percevoir l'impôt, il fallait toujours recourir à la force. Tout propriétaire devait payer un impôt annuel : mais cet impôt, d'une mouzouna par charrue, n'était perçu que sur les Kabyles qui ayant des propriétés dans la plaine devaient abandonner leur nid d'aigle, pour les cultiver et prendre la récolte sous peine de voir tomber entre les mains des Turcs et leur récolte et leurs biens.

Tel était l'état de la Kabylie et en particulier de la confédération des Guech-Toulas quand naquit le grand Marabout dont nous avons déjà dit quelques mots. Il voulait donner à sa tribu la suprématie sur toutes les petites républiques du Djurdjura, et ajouter à l'influence politique l'influence religieuse, qui tient le premier rang dans l'Islam. Aussitôt qu'il fut de retour aux Beni-Ismaïl, il prêcha les doctrines des Khelouatya, avec le plus grand succès. Bientôt tout le monde accourut à lui, et les Marabouts du lieu virent leurs mosquées délaissées. Ce qui les toucha le plus, disons-le, ce n'était pas de voir les habitants les abandonner, mais les aumônes n'étaient plus aussi abondantes, et le moment n'était pas loin où ils seraient réduits à la misère. Le zèle de leur propre maison les enflamma, et ils suscitèrent des difficultés au nouveau prophète. Leurs tracasseries ne servirent qu'à accroître sa popularité, et bientôt il se vit à la tête d'un grand nombre d'affiliés qui venaient surtout attirés par la réputation de sa baraka, ou puissance auprès de Dieu.

Quand il eut fait taire les Marabouts jaloux de son influence, et qu'il eut gagné à ses doctrines la presque totalité de ses compatriotes, il chercha un théâtre plus digne de son talent et de sa réputation. Il alla s'établir à Alger, où déjà il était connu par la renommée de ses vertus et de ses miracles. Mais il n'eut pas plus tôt paru dans la chaire où il devait enseigner ses doctrines que les Euléma et Marabouts d'Alger, le muphti en tête, convoquèrent un medjelés afin d'obtenir une fetoua contre lui. Le derviche Kabyle dut venir se justifier devant ses juges qui en même

temps se faisaient ses accusateurs, et il dut prouver devant eux la véracité de ses extases et de ses visions. El-Hadj-Ali-ben-Amine, qui était alors grand muphti d'Alger, présidait lui-même le tribunal. Il comptait moins sur ses connaissances théologiques pour confirmer le brillant professeur Kabyle, et l'accuser d'imposture et d'erreur, que sur l'appui du gouvernement qui devait voir d'un bien mauvais œil les Kabyles du Djurdjura, des bords du Sebaou et de l'Isser se grouper autour d'un seul homme et former un ordre redoutable.

Les Kabyles connurent la triste situation dans laquelle se trouvait leur Marabout vénéré. Ils savaient bien que, être traduit devant un tribunal turc, était l'équivalent d'une condamnation à mort. Aussitôt ils se levèrent tous comme un seul homme et vinrent au secours de leur compatriote. Devant cette levée de boucliers, de crainte de mécontenter les populations kabyles et d'attirer une guerre aux Turcs, le medjelés réuni contre Abel-el-Rahman reconnut son orthodoxie dans une fetoua. C'était un nouvel échec pour l'influence turque, et, certes, non de la moindre importance.

Abd-er-Rahman jugea pourtant que la situaion n'était pas sûre pour sa vie ; à d'Alger, il était au milieu de ses ennemis qui pourraient bien le faire disparaître en cachette et obtenir ainsi le résultat qu'ils avaient en vain attendu du medjelés. Il jugea prudent de se retirer dans sa tribu, où il mourut dix mois après son retour, après avoir désigné comme son successeur à la grande maîtrise de l'ordre Sid-Ali-ben-Aïssa-el-Megherbi.

Dieu, qui avait manifesté sa puissance par de nombreux miracles pendant sa vie, opéra un grand prodige après sa mort. Nous allons le rapporter, non pas, certes, que le fait ait eu lieu, évidemment il y a eu supercherie, mais pour montrer quelle est la crédulité des Arabes aux prodiges, et combien peu de foi nous devons ajouter aux prétendus miracles qu'ils nous racontent quand ils ne sont pas affirmés soit par des hommes ayant vu ou entendu ou s'ils ne sont pas témoins oculaires, soit des hommes sérieux et se conduisant plus selon leur raison que selon leur imagination.

Nous avons déjà écrit plusieurs fois le surnom d'Abd-er-Rahman sans l'avoir expliqué : Bou-Qobrein, mots qui signifient littéralement père ou possesseur de deux tombeaux. Il était à peine descendu dans la tombe que son tombeau devint le centre d'un grand pèlerinage. Celui qui pendant sa vie avait porté ombrage aux Turcs, les offusqua encore de sa gloire après sa mort. Ils craignirent que le tombeau du grand derviche ne devînt le centre de l'opposition au gouvernement et un lieu de ralliement pour les ennemis du pouvoir. Ils résolurent donc d'enlever le cadavre et de le porter à Alger même où il serait enterré dans une belle kouba et entouré d'honneurs. Aussitôt que le projet fut conçu, on résolut de le mettre à exécution. Ils choisirent à cet effet quelques Khouan affiliés à son ordre qui, comme nos moines du moyen-âge, crurent faire un acte de piété et s'attirer les bonnes grâces du saint en transportant ses reliques au milieu d'eux. Tandis que quelques-uns d'entre eux amusaient les Kabyles, les autres déterraient le cadavre le plus vite qu'ils pouvaient, et remettaient tout en ordre du mieux qu'il leur était possible, afin de ne pas éveiller l'attention des Kabyles et emportaient le précieux fardeau sans être arrêtés. Aussitôt que les voleurs de reliques furent en sûreté au milieu de la capitale, ils publièrent partout comment ils avaient pu accomplir leur pieux larcin. A cette nouvelle, un cri de colère, de rage et de haine parcourut toute la Kabylie, et tout le monde courut aux armes pour reprendre le corps du grand Marabout, du protecteur des tribus du Djurdjura et du Sebaou. La guerre fut solennellement déclarée et chaque Khouan jura par la tête du Prophète et celle d'Abd-er-Rahman qu'il ne déposerait pas les armes avant que le corps du saint par excellence, de ce soutien de l'Islam ne reposât dans son tombeau de Beni-Ismaïl.

Un vieillard. fin matois pour le coup, arrêta cette ardeur juvénile et fit remarquer qu'il ne convenait pas de faire une guerre sans être auparavant bien assuré que vraiment le grand Marabout avait abandonné sa tribu. Il ne pouvait croire, lui, dans sa foi naïve, que celui qui pendant sa vie était venu de l'Egypte pour enseigner la vraie voie à ses concitoyens, qui, poursuivi par la haine des Turcs d'Alger, était venu cher cher aide et protection auprès d'eux pendant sa vie, pût après sa mort abandonner ses fidèles amis et consentît à reposer au milieu de ses plus grands ennemis. Il fallait donc auparavant visiter le tombeau et s'assurer si vraiment le cadavre n'y était plus. Tel avait été le langage plein de sens du vieillard, chef à la fois de la Mosquée et de l'école, réunissant sur sa tête vénérable la double fonction de Marabout et d'éducateur.

Aussitôt, sur un si sage avis, on députa des Marabouts pour visiter le tombeau. Quelle ne fut pas la surprise de ces délégués de trouver dans

un état parfait de conservation le corps d'Abd-er-Rahman. Les gens de Beni-Ismaïl traitèrent de fable le récit que faisaient les Algériens de l'enlèvement du Marabout. Mais quand ceux-ci leur eurent prouvé que vraiment ils avaient enlevé eur Marabout, leur joie ne se contint plus. Evidemment, on était en présence d'un miracle, et puisque le corps du saint se trouvait en deux endroits à la fois, que dans ces deux endroits, Alger et Beni-Ismaïl, il avait un tombeau, on lui donna le surnom de Bou-Qobrein : le père de deux tombeaux.

Heureux le peuple qui est assez naïf pour croire à de pareilles supercheries. Nous n'avons pas besoin de dire à nos lecteurs que le corps d'Abd-er-Rahman fut enlevé et porté à Alger; mais que les Marabouts du lieu lui substituèrent un individu qui venait de mourir ; c'est en effet disent les Kabyles, le chef de la Mosquée qu leur persuada de visiter le tombeau avant de faire la guerre.

Comme on le pense, cet événement, loin de nuire à la réputation de la tribu, ne fit que l'augmenter. C'était, en effet, une belle preuve d'attachement que le saint lui donnait, puisque au dire des anciens, il refusait d'habiter à Alger au milieu de ses persécuteurs. Plus que jamais la Koubba fut fréquentée, et de nombreuses grâces furent obtenues par l'entremise du grand Marabout, et la réputation du pèlerinage devint telle que les fidèles accoururent de toutes les parties du monde musulman.

Pendant plus de quarante ans, de 1794-1835, Ali-Ben-Aïssa-el-Meghrebi dirigea la zaouia-mère sans trop de difficultés : sous son habile administration, l'ordre prit de jour en jour une plus grande extension : il fut assez heureux pour tenir dans ses mains vigoureuses le gouvernement des affaires de l'ordre entier, et les Khouan de l'Est, où Abd-er-Rahman avait établi comme son Khalifa Mostapha-ben-Abd-er-Rahman-el-Koulougli, suivaient encore l'impulsion que leur donnait le supérieur général. Ce fut surtout parmi les Coulouglis que, comme Tidjani, il trouva de nombreux adhérents : ceux-ci avaient comme les Arabes une grande haine contre les Turcs qui les avaient chassés de la ville d'Alger : mus par ce même sentiment, il firent alliance pour la même cause.

Avec la mort du successeur de Bou-Qobrein, la fortune de l'ordre périclita, et même son existence fut mise à deux doigts de sa perte. Le troisième général de l'ordre, Bel-Kacem ou El-Hafid, venait de mourir empoisonné, dit-on, après avoir dirigé, bien peu de temps, les affaires de l'ordre. Un marocain fut alors élu : El-Hadj-el-Bechir-el-Mogherbi ; son élection, fut vivement contestée, car tous les Moqaddem n'étaient pas réunis. A notre avis, il ne faut voir là que l'effet de la jalousie de quelques Moqaddem qui voulaient se rendre indépendants et former une branche à part : c'est ce qui arriva en effet quelques années plus tard, mais n'anticipons pas.

Abd-el-Kader, ami intime de El-Bechir, voulut intervenir dans la dispute et crut être utile à son ami : l'émir ne cherchait que ses intérêts. Il croyait qu'après avoir établi le Cheikh-et-Triqa des Rahmanya dans sa zaouia, et l'avoir fait reconnaître par tous les Moqqadem, celui-ci, dans sa reconnaissance, forcerait ses adeptes à embrasser la cause de l'émir. Il n'en fut rien. Les Kabyles, qui jusqu'à ce moment n'avaient jamais connu d'autre autorité que celle qu'ils s'étaient donnée, refusèrent absolument de reconnaître l'autorité religieuse d'El-Bechir, car, derrière celle-ci, ils voyaient l'autorité politique du nouveau Sultan. Celui-ci ne poussa pas les affaires plus loin. Il connaissait trop, en effet, l'amour que les Kabyles ont pour leur liberté, qu'il n'eût voulu les froisser en rien, de peur de s'en faire des ennemis. Aussi, dans les parties de la Kabyle qu'il avait pu soumettre à ses armes, le voyons-nous recommander à ses gouverneurs de ne pas forcer ces rudes montagnards à payer l'impôt, mais de se contenter de ce qu'ils veulent donner.

Au milieu de ces rivalités et de ces jalousies, l'ordre vit cependant s'accroître le nombre de ses adeptes. Cette prospérité il la dut à une femme, Lalla-Khadidja, veuve de Si-Mahmed-ben-Aïssa. On ne pourra pas nous dire que les sociétés secrètes musulmanes n'admettent pas des femmes; celle-ci, qui pendant près de trois ans occupa la grande maîtrise, rappelle, par son intelligence et la force du commandement, Diana Vaughan. Elles sont rares les femmes musulmanes qu'on pourrait lui comparer ; et nous n'hésitons pas à dire qu'elle nous apparaît comme une exception au milieu de cette sociétét corrompue où la femme n'est créée que pour la satisfaction des plaisirs de l'homme.

Elle reconnut cependant qu'elle ne pourrait pas gouverner longtemps cet ordre; elle fit appel alors à l'influence de l'émir, et lui promit de faire accepter par les adeptes celui qui avait été élu auparavant et qui était son ami ; elle consentait à le reconnaître, et à lui céder la zaouia de Beni-Ismaïl où elle était avec ses filles. Abd-el-Kader saisit cette occasion avec empressement : c'était un moyen d'accroître son in-

fluence chez les Kabyles, et il obtenait ainsi sans combat ce que les Turcs n'avaient jamais pu faire, quoique maîtres d'Alger. El-Bechir rentra donc dans sa zaouia et reprit le gouvernement de l'ordre qu'il garda jusqu'en 1842.

Pendant le gouvernement d'El-Bechir, profitant des rivalités entre les Moqqadem, ceux du sud algérien avaient rejeté l'autorité du Marabout de Beni-Ismaïl et s'étaient déclarés indépendants. Nous avons dit que Bou-Qobrein avait établi dans l'est de l'Algérie, comme Khalifa de son ordre, Mustapha Abd-er-Rahman-el-Coulougli. Il eut pour successeur dans sa fonction Sid-Mohammed-ben-Azzouz, originaire du Ziban. Ce fut celui-ci qui abandonna la zaouia d'El-Bordj, fondée par son prédécesseur et se retira à Nefta dans le sud tunisien où il fonda une célèbre zaouia qui joua un très grand rôle lors de la conquête de la Tunisie. Il devint ainsi comme le grand-maître des Rahamnya du sud algérien ou du Sahara.

Avant de quitter son ancienne zaouia, il avait établi cinq nouveaux Moqaddem : Sid-Ali-ben-Amar à la zaouia de Tolga dans le Ziban; Cheikh-El-Mokhtar-ben-Khalifa; Sid-Sad-dok-ben-Hadj qui fut le principal instigateur de l'insurrection de 1859, et vit sa zaouia détruite par le général Dervaux; aujourd'hui elle a été reconstruite à Timermacin et a toujours eu avec nous des rapports tout à fait hostiles; enfin Sid-Embarek-ben-Kouider et Sid-Abd-el-Hafid. Ce dernier fut aussi accusé d'avoir trempé dans l'insurrection de 1859, et de s'être fait le complice de Saddok-bel-Hadj; l'accusation n'a pas pu être prouvée, ni le soupçon élucidé. Ce sont alternativement les deux Moqaddem de Nefta et de Tolga qui prennent la direction des affaires.

Revenons maintenant dans le Nord où nous avons vu Lalla-Khadidja appeler El-Bechir, et, grâce à l'appui d'Abd-el-Kader, le faire reconnaître par les Khouan du Nord. Le succès ne fut pas de longue durée, et il ne put jouir longtemps de son triomphe : il mourut en effet en 1842, laissant la grande maîtrise à une nullité, Mohammed-ben-Belkacem. Grâce à son incapacité, la scission entre les Moqqadem du Nord et ceux du Sud fut complète ; il mourut juste à temps, nous pouvons le dire, pour le bonheur de son ordre. Les Français approchaient, en effet, et il fallait un homme pour défendre avec intelligence et énergie l'indépendance de son pays. Certes, nous ne voulons pas nous faire les apologistes de ces ennemis de notre patrie qui lui ont fait le plus de mal qu'ils ont pu; cependant, nous nous faisons un devoir de louer le courage partout où nous le voyons; de plus, si Cheikh-el-Haddad et son fils peuvent à juste titre être regardés comme des révoltés, dont le courage et les beaux faits d'armes ne peuvent excuser leur crime, à nos yeux El-Hadji-Amar combattit loyalement pour défendre ses montagnes. Mais, avant lui, la Kabylie trouva d'héroïques défenseurs.

Le 20 mai 1849, le colonel Canrobert, à la tête de ses zouaves, emporta la zaouia d'assaut; la veille, les Kabyles avaient été vaincus dans un combat livré à Boghni.

Repoussés de toutes parts, ils prirent la fuite, et, le 21, le Marabout de la zaouia demanda l'aman ; tandis que les Zouaouas, dont le courage indomptable n'avait pas faibli, se retirèrent devant l'ennemi dans leurs montagnes, ayant en tête Si-El-Hadj-Djoudi, pleins de mépris pour leurs frères qui hier encore les avaient appelés à leur secours et aujourd'hui demandaient l'aman aux chrétiens.

Les Français ne lâchèrent pas pied. Nos généraux exérimentés savaient toutes les difficultés qu'il faudrait vaincre pour établir sûrement notre domination au milieu de ces montagnes parmi ces peuplades pleines de bravoure et dont le fanatisme était excité sans cesse par les prédications de leurs chefs spirituels. Ils avaient cependant livré 11.000 fusils, mais les fonderies étaient nombreuses alors en Kabylie, et ces enfants des montagnes, dont le fusil est le compagnon inséparable, eurent vite remplacé leur vieux par un neuf. Ils n'étaient pas encore prêts pour reprendre la lutte; mais quelques faits qui s'y passèrent montrèrent que le feu couvait sous la cendre; aussi nos généraux se tinrent sous leurs gardes.

En juillet 1851, Bou B'arla, chassé de l'Oued Sahal trouve un refuge chez les Guechtoula; il est battu le 30 octobre de la même année; les Guechtoula et les Flissas font leur soumission complète. Au mois d'août 1852, le colonel Bourbaki, sur l'ordre de Pélissier, occupe le poste de Dra-el-Mizan.

Les deux partis étaient donc en présence et semblaient se mesurer de l'œil avant d'engager une lutte à mort. Le grand-maître des Rahmanya avait vu avec effroi nos progrès toujours croissants, et notre établissement définitif au milieu de ses montagnes. Il prépara tout pour un duel à mort d'où devait dépendre le sort de sa patrie. En 1856, vers la fin d'août, la guerre commença; les Guechtoula et les tribus environnantes voulurent ouvrir la campagne par un coup d'éclat, et surprendre le poste de Dra-el-Mizan dont ils se seraient emparés. Un Kabyle trahit le plan de ses compatriotes et informa nos officiers : leurs

efforts échouèrent. Mais ils s'étaient trop aventurés, la guerre était déclarée. Le général Randon avait lui aussi préparé l'expédition, et il ne fut pas surpris par cette brusque attaque ; aussitôt il donna l'ordre aux généraux Renault et Yousouf d'aller chacun à la tête de sa division châtier les rebelles.

Dans cette partie de la Kabylie, le point de mire était la Kouba des Aït-Ismaïl ; c'était le centre de l'insurrection, le foyer du fanatisme. Ce fut Yousouf qui fut chargé de cette partie de l'expédition. Avec autant de célérité et de vitesse qu'autrefois, quand il poursuivait l'émir dans le désert, le brave général escalada ces montagnes que les Kabyles croyaient inaccessibles à d'autres qu'à eux-mêmes. La zaouia fut prise, les ouvertures de la Kouba minées, et le village rasé. Le reste de la Kabylie se soumit bien vite, grâce à l'habileté du général Randon ; ainsi, pour la première fois, l'ennemi commandait au haut du Djurdjura.

Ce fut alors que les vieillards pleurèrent sur leur liberté perdue ! Le Marabout vénéré, le Marabout si puissant auprès de Dieu, que leurs pères avaient sauvé des mains des Turcs, n'avait-il plus de puissance auprès d'Allah pour protéger ses fidèles disciples ? Ne s'était-il pas montré à quelques-uns, et n'avait-il pas promis certainement la victoire ? Dans un mois, disait la révélation, il ne resterait pas un Roumi dans toute l'Algérie, et voilà que l'Infidèle, malgré la puissance de Bouqobrein, avait miné son tombeau, détruit sa zaouia, et son drapeau flottait vainqueur au sommet du Djurdjura !

Du jour où le drapeau tricolore fut hissé sur le minaret de la zaouia, le Cheickh-et-Triqa des Rahmanya ne voulut pas vivre sous le joug de l'Infidèle. En loyal ennemi, il nous avait fait la guerre pour sauver l'indépendance des tribus qui avaient confié leur sort entre ses mains. Il demanda à se retirer loin de notre domination, et il obtint l'autorisation de s'établir à Tunis d'où il continua à diriger son ordre et exerça toujours ses fonctions de grand-maître.

L'expédition de 1857 porta un rude coup à cet ordre ; la retraite de son chef le priva de tout centre de direction. Plusieurs Moqaddem briguèrent alors la place devenue vacante par le départ d'El-Hadj-Amar pour Tunis, où il conservait, il est vrai, son titre, mais où il était dans l'impossibilité de diriger effectivement son ordre trop éloigné de son centre d'action. Si-Mahmed-el-Djaâdi, de la tribu des Beni-Djaad d'Aumale essaya d'accaparer à son profit l'influence du grand-maître. Quelques Khouan le reconnurent, mais il n'avait ni l'intelligence ni l'habileté nécessaires pour gouverner cet ordre. Il fallait alors un homme énergique, habile diplomate, et grand guerrier, qui sût au besoin imposer aux affiliés le respect pour les pratiques de l'ouerd et l'obéissance envers les supérieurs. Il y avait alors, à la zaouia de Seddouq, un homme du nom de Mohammed-Amziau-ben-el-Haddad, plus connu sous le nom de Cheickh-el-Haddad. Quoique n'étant pas encore élu à la grande maîtrise, cet homme était considéré comme le Moqaddem le plus influent de la contrée, et la plupart des Rahmanya accouraient à lui ; il devint ainsi de fait, sinon de droit, grand-maître de l'ordre dans le Tell et la Kabylie. Nous nous réservons de raconter ses exploits quand nous parlerons du danger permanent qu'apporte à notre domination l'existence de cet ordre, et nous finirons ains l'historique de cette congrégation.

Nous nous arrêterons, pour jeter un coup d'œil en arrière et faire connaître l'ouerd des Rahmanya, leur diker et les principales pratiques, et nous verrons ensuite comment ils ont su mettre en pratique, en 1871, la théorie que leur avait enseigné Si Mahmed-ben-Abd-er-Rahman-bou-Qobrein.

Les compagnons du Marabout d'Aït-Ismaïl ne s'appellent pas entre eux Khouan comme dans la plupart des congrégations, ni hebib comme chez les Tidjanya ; en Kabylie, les Khouan d'Abd-er-Rahman sont appelés Ourad, mot qui vient probablement du mot arabe ouerd, rose, ou aussi, comme nous l'avons dit, ordre, règle, manière de se conduire. Comme l'expression : donner l'ouerd signifie initier, les Kabyles auront pris ce mot aux Arabes, et le mot ourad, à notre avis, signifiera initiés, ceux qui suivent le même ouerd, la même règle. Les Ourad nous rappellent malgré nous les rose-croix de la franc-maçonnerie ; nous avons dit plus haut ce qu'il fallait en penser : ici cependant ne faudra-t-il y voir qu'une rencontre fortuite de mots ?

Quand un Kabyle veut se faire initier à cet ordre, il va trouver le Moqaddem : on distingue dans cette congrégation le noviciat de la profession, tandis que, comme nous l'avons dit dans la plupart des ordres, ces deux cérémonies sont confondues ; même chez les Rahmanya, l'initiation du Mourid (aspirant, novice) a lieu quelquefois en même temps que celle du vrai Ourad.

(A suivre.) **Ad. Ricoux.**

Table des Matières

(Les *abréviations* **T. A.** indiquent que l'article auquel elles sont jointes appartient à la *Tribune des Abonnés.)*

Saint-Etienne imp. R. NEYRET. Le Gérant : J. CLARET

Saint-Etienne. — Imprimerie R. NEYRET, rue des Jardins, 10

vrier 1896 Prix : 60 Centimes 168 N° 26

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX[e] SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE *est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.*

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, Editeurs

83, Rue de Rennes, 83

ars 1896 Prix : 60 Centimes N° 2

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIXE SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE *est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.*

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, Editeurs

83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ETRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

P. LETHIELLEUX, Libraire-Editeur, 10, Rue Cassette, PARIS

Vient de paraître :

VOLTAIRE

ET

LE VOLTAIRIANISME

Par **NOURRISSON**, Membre de l'Institut

Beau volume in-8° carré (IV-672 pp.)...................... **7.50**

Après plus d'un siècle écoulé, le moment semble venu d'étudier Voltaire comme un ancien. De là l'ouvrage que nous annonçons. Il n'est ni pour Voltaire, ni contre Voltaire; il est sur Voltaire. L'auteur s'est simplement proposé de montrer d'abord ce que fut Voltaire au milieu des agitations fébriles de sa longue et laborieuse existence ; puis de faire connaître les idées tumultueuses qui remplissent ses innombrables écrits. Avant tout, il a tenu à être exact. Aussi, le plus souvent, a-t-il laissé la parole à Voltaire lui-même ou aux contemporains de Voltaire. On n'a d'ailleurs, pour comprendre l'intérêt de cette publication, qu'à en parcourir la table des matières : *Introduction*. — VOLTAIRE : Chapitre I. Les jeunes années. — Ch. II. Cirey. — Ch. III. Postdam. — Ch. IV. Ferney. — Ch. V. Les rivalités. — Ch. VI. Les travaux. — Ch. VII. La patrie. — Ch. VIII. L'humanité. — Ch. IX. L'intolérance. — Ch. X. La destinée de Voltaire. — LE VOLTAIRIANISME : Ch. I. La philosophie. — Ch. II. Les philosophes. — Ch. III. Les idées. — Ch. IV. L'âme. — Ch. V. La liberté. — Ch. VI. Dieu. — Ch. VII. La morale. — Ch. VIII. La politique. — *Conclusion*.

L'importance d'un tel livre, lequel vient à son heure, au milieu des troubles politiques suscités notamment par les idées fausses de Voltaire et de Rousseau, n'échappera à personne : le nom de l'auteur suffirait à lui seul à recommander cet ouvrage, fruit d'approfondies et consciencieuses études guidées par une critique sûre et impartiale.

REVUE CATHOLIQUE DES REVUES

FRANÇAISES & ÉTRANGÈRES

Paraissant le 5 et 20 de chaque mois

A PARTIR DU 5 JUILLET 1895

ABONNEMENTS :

FRANCE		ÉTRANGER (U. P)	
Un an.............	14 »	Un an.............	17 »
Six mois..........	8 »	Six mois..........	9 50

Chaque numéro se vend séparément 0,75 cent.

Les abonnements partent des 5 et 20 de chaque mois, mais chaque semestre formant un volume complet en soi, il y a tout intérêt à faire partir l'abonnement du commencement de chaque semestre.

ENVOI FRANCO DE SPÉCIMENS ET PROSPECTUS SUR DEMANDE

Vient de Paraître :

JUIFS

ET

CATHOLIQUES

EN AUTRICHE-HONGRIE

PAR

A. KANNENGIESER

Fort volume in-12...................... **3 50**

Du même auteur *(précédemment parus)* :

Catholiques Allemands, in-12.... **3 50**
Réveil d'un Peuple, in-12......... **3 50**
Les Adversaires du Pouvoir temporel et la Triple Alliance, fort volume in-12.................. **3 50**
Ketteler et l'organisation sociale en Allemagne, in-12...... **3 50**

Le « leitmotiv » de ce livre, c'est la biographie de l'abbé Sébastien Brunner, ce Veuillot autrichien, qui a rempli de sa renommée le milieu de ce siècle et est mort en 1893, à l'âge de quatre-vingts ans, dans un asile de vieillards près de Vienne. Son cortège funèbre a été suivi par ce que l'empire compte de sommités de la pensée et de l'activité humaines, qui rendaient ainsi un suprême hommage à cet infatigable champion de la liberté de l'Eglise.

Il faut lire la pernicieuse influence du « joséphisme », qui avait discrédité la religion catholique dans ce pays ; on appelait ainsi, il y a vingt ans encore, l'embrigadement officiel des membres du clergé, et leur subordination aux bureaux ministériels dirigés par le vieux conseiller d'Etat Justel. Nous avons peine à croire qu'un évêque — celui de Vienne — ait osé dire à des ordinands : » Messieurs, vous venez de vous consacrer au service de l'Etat et de l'Eglise ! » Or, l'absolutisme de l'Etat admettait fort bien une *moyenne* de croyances qui n'offusquât ni les Magyars ni les Bohémiens, ni les Allemands, Tyroliens, Styriens, etc. Calvinistes, grecs, catholiques et juifs devaient vivre dans un atmosphère spirituelle commune.

Or, qu'arriva-t-il? Les juifs s'emparèrent de l'esprit public par la libre-pensée. Le catholicisme, intimement lié à l'absolutisme, fut l'objet de la même haine, et le pangermanisme fut le principe qui devait réunir les ennemis acharnés du catholicisme. C'est ce que Brunner démontra. Il fut patriote, parce que catholique éclairé. Et bien des hommes éminents se joignirent à la fin à ce noble lutteur, qui eut au moins la joie de voir le clergé de l'empire reprendre vie nouvelle, indépendante et honorée.

Mais le sémitisme est encore debout. Par le commerce, l'industrie, l'Administration, la presse, l'Université, il enfonce dans l'âme du peuple ses mille tentacules patientes, et le gouvernement fait le reste. En 1848, les juifs ont fait — ils s'en vantent — les émeutes ; cependant la Cour, les ministères, les soutiennent, et pour cause : ils sont les possesseurs de la richesse publique, et l'Etat obéré rampe à leurs pieds qu'entourent des sacs d'or... Les juifs le savent et se rient des malédictions des citoyens restés indépendants : ce qui leur suffit, c'est d'être tolérés comme un mal nécessaire. Et ils sont 120.000 rien qu'à Vienne... autant que dans la France entière !

Contre eux, les antisémites s'organisent, luttent, et leur dernier succès, l'élection Lueger, fera réfléchir le Souverain. Mais, en Hongrie, les juifs triomphent. Emancipés par Tisza, protégés par lui, ils surent habilement baisser l'échine sous la main de Szapary ; ils ont relevé la tête grâce à Weckerlé, et, alliés aux calvinistes, ils multiplient leurs conquêtes dans le domaine civil. Je renvoie à ce point de vue, au chapitre : « Les juifs et les luttes autour du mariage civil en Hongrie. »

Ce livre donne une idée exacte et complète de l'esprit politique et religieux en Autriche-Hongrie.

E. P.

vril 1896 Prix : 60 Centimes N° 28

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX[E] SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE *est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.*

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, Editeurs

83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ETRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

Vient de paraître :

LES GLOIRES SACERDOTALES CONTEMPORAINES

Mgr PAVY SA VIE, SES ÉCRITS, SA DOCTRINE

par l'abbé PAGÈS

Un beau volume in-8, avec portrait. — Prix.. **3** fr.

La biographie de Mgr Pavy fait partie de la collection que publie M. l'abbé Pagès, sous ce titre : Les gloires sacerdotales contemporaines, et que nous avons déjà signalée ; certes, le second évêque d'Alger y avait sa place marquée. Comme professeur à Lyon, comme évêque à Alger, comme apologiste et prédicateur, Mgr Pavy a tenu une grande place que l'on ne connaît peut-être pas assez. Tous ceux qui liront l'excellente biographie que nous signalons, — et nous ne doutons pas qu'ils soient nombreux, — en seront bientôt convaincus. D'ailleurs, elle est fort intéressante par elle-même comme par les questions qu'elle soulève, la vie de Mgr Pavy. Ce sont les événements de Lyon dans les premières années de la monarchie de juillet, c'est l'histoire de l'Algérie pendant une période mouvementée de dix années. Il y avait là matière à des pages curieuses que nous donne M. l'abbé Pagès. Aussi son nouveau volume ne sera-t-il pas moins bien accueilli que les précédents. *(Univers)*

Ouvrages du même auteur, précédemment publiés dans la même collection :

Mgr Dupanloup, sa vie, ses écrits, ses doctrines, 1 beau vol. in-8° avec portrait................ 3 francs.
Mgr Freppel, sa vie, ses écrits, sa doctrine, — — — .... 3 —
Le Cardinal Lavigerie, sa vie, ses écrits, sa doctrine, 1 beau vol. in-8° avec portrait......... 3 —
Le Cardinal Pie, sa vie, ses écrits, sa doctrine, — — — .... 3 —
S. S. Pie IX, sa vie, ses écrits, sa doctrine, — — — .... 3 —

Monseigneur de MAZENOD

Evêque de Marseille, fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée

par Mgr RICARD

Un très fort volume grand in-12. — Prix.............................. **3 fr. 50**

« Vous avez bien fait de reproduire pour l'édification de tous cette vie si belle, si sainte, si féconde ! Vous aviez à traiter un magnifique sujet. Vous avez très bien rempli le cadre que vous vous étiez tracé. Votre livre aura un succès assuré. »

« On lira la vie de Mgr de Mazenod, ce sera votre première récompense. » *(Mgr l'Evêque de Nice).*

« L'activité, l'ardeur, l'énergie, les intentions élevées, pures, généreuses, surnaturelles du missionnaire, du fondateur et de l'Evêque, apparaissent à chaque page de ce livre. Tous les renseignements qu'il contient répondent admirablement aux besoins et aux luttes de l'heure présente. » *(Mgr Turinaz, évêque de Nancy).*

ESPRIT ET VERTUS DE MONSEIGNEUR DE MAZENOD

Par le R. P. Eugène BAFFIE

Un très fort volume in-12. — Prix.............................. **3 fr. 50**

Les Oblats de M. I. ont pieusement recueilli et groupé dans ce volume tous les détails édifiants de la vie de Mgr de Mazenod, leur très pieux fondateur, tous les traits épars de cette radieuse physionomie qui aura désormais sa place parmi les plus beaux modèles de la sainteté épiscopale.

Bon livre à lire pour soi d'abord, car tout prêtre y peut trouver, présentée sous une forme narrative ordinairement attrayante, un précieux aliment à sa piété, des vues profondes, et plus d'un encouragement pour son zèle pastoral dans les temps tristes que nous traversons ; mais très bon aussi à faire lire en lecture publique pendant les retraites, et même comme lecture spirituelle dans les séminaires. Les traités didactiques d'ascétisme, qu'il faut étudier bien entendu dans un moment ou dans l'autre, n'ont pas l'efficacité pratique de ces narrations toutes simples, très variées, très « vécues » comme on dit aujourd'hui, remplies d'anecdotes historiques attachantes, où l'âme chrétienne subit comme malgré elle l'influence irrésistible du bon exemple de la vertu. *(L'Ami du Clergé).*

DON FRANÇOIS-RÉGIS, fondateur et premier Abbé de la trappe de Notre-Dame de Staouéli (Algérie), par M. l'abbé Bersange, chamoine honoraire de Périgueux, Supérieur du Petit Séminaire de Bergerac. *Deuxième édition.* Un volume in-18 jésus, axec 2 photogravures et plusieurs vignettes reproduisant des scènes de la vie des Trappistes. **4 fr.**

Ouvrage béni par S. S. LÉON XIII, recommandé et loué par plusieurs prélats

L'éloge de ce livre n'est plus à faire. Dès son apparition, notre éminent et très regretté Armand de Pontmartin lui consacra deux de ses *Samedis*. Les mille voix de la presse firent écho à celle de l'illustre critique ; et le succès a magnifiquement ratifié les flatteuses appréciations des journaux.

Nous venons simplement signaler la publication de la deuxième édition du remarquable et très intéressant ouvrage de M. l'abbé Bersange. A ceux qui ne l'ont pas lu nous en recommandons instamment la lecture, leur promettant qu'après l'avoir ouvert, ils ne le fermeront qu'à la dernière page.

« *C'est, à mon avis, la perfection du genre,* écrivait naguère à l'auteur Mgr l'Evêque de Périgueux. — Vous avez le talent de vous faire oublier en donnant à votre style ces qualités si rares de simplicité, de sobriété et de naturelle élégance, qualités d'autant plus précieuses qu'elles charment sans qu'on s'en aperçoive. »

Et encore :

« Peu soupçonnent les relations du R. P. dom François Régis avec les plus hautes célébrités contemporaines, et beaucoup, je l'imagine, seront fort étonnés de rencontrer dans votre livre cette galerie de grands hommes, tous pleins d'estime et de vénération pour le premier abbé du monastère africain, la plupart unis au pauvre moine par les liens de la plus douce et parfois de la plus délicate intimité ». *(Gazette de France).*

DU MÊME AUTEUR

MADAME DU BOURG *(Mère Marie de Jésus)*, fondatrice de la Congrégation des Sœurs du Sauveur et de la Sainte-Vierge. Un beau volume in-8, avec un portrait en héliogravure. Nombreuses approbations............ **5 fr.**

A notre humble avis, l'œuvre de M. le chanoine honoraire de Périgueux l'emporte sur son aînée ; plus encore que la vie de Dom François Régis, la vie de Mme du Bourg est l'histoire d'une âme. Or, nous ne connaissons rien qui émeuve, rien qui captive autant que la vue d'une âme embellie des meilleurs dons de la nature et de la grâce. *(Bulletin de la Garde d'honneur du Sacré Cœur).*

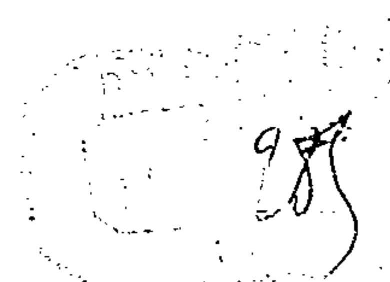
Mai 1896 Prix : 60 Centimes N° 2

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIX[e] SIÈCLE



Cette REVUE MENSUELLE *est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.*

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, Editeurs

83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ETRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

PRATIQUE DES VERTUS

Méthode pour arriver à la perfection au moyen d'un exercice de vertus chaque jour

Par le **P. Bouchage**, de la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur

Seconde édition, revue et corrigée par l'auteur, Approuvée par plusieurs Cardinaux, Archevêques et Évêques

3 forts in-8° (ensemble 1.800 pages environ). — Prix, franco.................... **15 fr.**

Sous la rubrique « Questions de science ecclésiastique » l'*Ami du Clergé* accueille la question suivante : La *Pratique des vertus* est-elle réellement un livre de premier ordre ? Il répond oui, rangeant cet ouvrage à côté de Rodriguez et de Scaramelli, « nous dirions presque au-dessus, n'était la particulière vénération qu'inspirent toujours les noms consacrés déjà par l'autorité de plusieurs siècles. » Il ajoute : Bien qu'écrit spécialement pour les religieux et les religieuses de la famille de saint Alphonse, ce livre s'adresse à toutes les âmes qui tendent à la perfection. Un tel ouvrage ne s'analyse pas, ne se résume pas, il faut le méditer, le *vivre* avec l'auteur. » (Ami du clergé n° du 1er août 1895).

— Les Études religieuses du 30 septembre 1895, après avoir relevé dans cet ouvrage le mérite assez rare d'une doctrine solide, ajoutent : « Toutefois, la qualité et l'abondance de la doctrine ne suffisent pas à assurer le succès aux livres de ce genre. Il faut y joindre la netteté d'exposition, la clarté, l'onction, et, si l'on peut, le mouvement, la chaleur, le coloris, une manière neuve de traiter les sujets rebattus. Le R. P. Bouchage possède à un haut degré ces qualités précieuses et attrayantes. Il possède en outre ce qui distingue le fin et parfait moraliste, l'esprit d'observation et la connaissance de la nature humaine. »

Mgr Broquet, le savant Vicaire général de Genève a consacré une brochure de 16 p. in-8° à la *Pratique des Vertus*. Voici quelques lignes de ce compte-rendu remarquable : Fils et disciple docile de saint Alphonse, profond psychologiste et observateur plein de finesse, le P. Bouchage part du plus facile, poursuit son développement à chaque étape et élève ainsi peu à peu son lecteur à la perfection de la vertu. Sa parole vous est une lumière, un encouragement, une force, car ce jaseur est, comme le disait un ancien, *silva rerum* et *sententiarum* : une forêt de faits et de doctrines. Abandonnez-vous à cet expérimenté directeur. Les douze traités du docte rédemptoriste méritent d'être placés à côté de Rodriguez, saint Jure, Mgr Gay, et je ne crains pas d'ajouter qu'ils ont peut-être sur ces livres si justement réputés, un réel avantage. (Revue de la Suisse catholique, juin 1895).

Mgr l'évêque de Fribourg a écrit à l'auteur :

« Mon Révérend Père,

« J'ai parcouru avec un intérêt toujours croissant la 2e édition du livre Pratique des Vertus, et je ne puis qu'ajouter une entière approbation aux éloges si nombreux et si bien mérités que vous avez reçus. Le prêtre y trouvera un guide sûr dans l'art si difficile de diriger les âmes et de se gouverner soi-même. Tous ceux qui ont à cœur leur perfection y puiseront avec une connaissance claire et approfondie de la vertu, une force nouvelle dans les moments de découragement inséparables de la vie spirituelle. »

« ✝ Joseph, évêque de Lausanne et Genève. »

Citons aussi la lettre de Mgr l'archevêque d'Aix :

« Mon très cher Père,

« J'ai lu une bonne partie de votre ouvrage : *Pratique des Vertus*. Voici mon appréciation bien nette. Ce travail c'est notre Symbole des Apôtres, nos commandements de Dieu et de l'Eglise, c'est la perfection évangélique, exposés avec lucidité, ordre, logique d'un bout à l'autre, sans oublier toutes les preuves à l'appui et les réflexions et conditions pratiques.

« Bien à vous mon Révérend Père, avec mes plus abondantes bénédictions.

« ✝ Xavier, archevêque d'Aix. »

La *Pratique des Vertus* est appelée par le *Polybiblion* « une étude magistrale où sont exposées les considérations les plus utiles pour faire connaître et aimer la vertu. »

Le directeur de la *Croix du Nord* écrit de ce livre : c'est Rodriguez plus complet, plus méthodique et expurgé de ses hors-d'œuvre. C'est le P. Faber sans sa prolixité poétique parfois fatigante pour les hommes pratiques. C'est Mgr Gay sans cette pointe, nous dirons presque cette recherche philosophique qui en rend la lecture malaisée à certaines personnes peu familiarisées avec les envolées spéculatives.

N° du 21 décembre 1895.

Terminons ces citations par le jugement de S. G. Mgr Jourdan de la Passardière.

« J'ai lu l'ouvrage *Pratique des Vertus* avec une grande attention et, je l'espère, avec un vrai profit pour moi-même. Tout le travail de destruction du vieil homme et de création du nouveau dans la sainteté, est résumé intégralement dans les pratiques des douze vertus.

« Ce programme si net et si vrai, mon Révérend Père, vous l'avez réalisé jusqu'au bout dans votre Ouvrage, avec une précision et une énergie qui ne se démentent pas un instant. Nous avons besoin aujourd'hui de cette nourriture solide du vrai ascétisme et notre société malade ne trouvera que là son salut. »

« ✝ F. J. Xavier Jourdan de la Passardière.
« *de la Congrégation de l'Oratoire*
« *évêque de Roséa* »

La VIE INTÉRIEURE SIMPLIFIÉE

ET RAMENÉE A SON FONDEMENT

Ouvrage publié par le R. P. **J. TISSOT**, supérieur des Missionnaires de Saint-François de Sales

Troisième édition. — 1 volume in-12. Prix.. **3 fr.**

Lettre de S. E. le cardinal BOURRET au R. P. TISSOT.

« Le livre que vous venez de publier sous le titre *la Vie intérieure simplifiée et ramenée à son fondement*, combat un mal qui dénature en beaucoup d'âmes la piété, savoir : la religiosité vague, sentimentaliste, encombrée de pratiques minutieuses.

« Il concentre sur un point, un seul point, l'accomplissement de la volonté de Dieu, tant de lumière qui l'éclaire et l'inonde.

« L'avant-propos dessine déjà nettement son plan. Mais lorsqu'après un commentaire très *corsé* du principe de saint Ignace, l'auteur s'élève par voie de conséquence, à l'analyse des divers degrés de la piété, mais surtout quand il parle du bon plaisir divin et de son acceptation, il me semble vraiment neuf, suggestif.

Rempli d'ailleurs de textes sacrés admirablement commentés, de passages des Pères et de saint Thomas, ce livre laisse loin derrière lui tant d'autres petits volumes sans théologie, sans profondeur et sans onction.

Bien médité, il peut retourner et sanctifier une âme élevée, docile aux leçons de la logique et de la Foi.

Je crois faire une bonne œuvre en le recommandant.

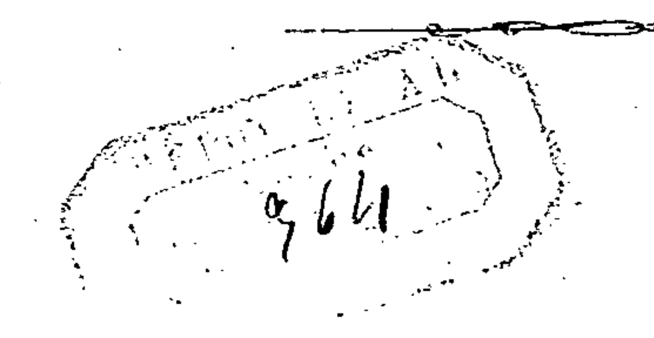
Juin 1896 Prix : 60 Centimes N° 3

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIXE SIÈCLE



Cette REVUE MENSUELLE *est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.*

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, Editeurs

83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ETRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

DELHOMME et BRIGUET, Editeurs, 83, rue de Rennes, PARIS. — 3, Avenue de l'Archevêché, LYON

NOUVELLE PUBLICATION :

COURS COMPLET D'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX

Destiné aux élèves des maisons d'éducation, des pensionnats et des Catéchismes de persévérance

par M. l'abbé TERRASSE

Professeur à l'Ecole de Saint François de Sales de Dijon

Première partie : *Le Symbole*, in-12, prix.......... **0 60**
Deuxième partie : *La Morale*, in-12, prix.......... **0 60**
Troisième partie : *Moyen de Sanctification et liturgie*, in-12, prix.......... **0 80**

Lettre de Monseigneur l'Evêque de Dijon à l'auteur :

Mon cher Ami,

Durant les deux longues années que vous m'avez consacrées en qualité de secrétaire particulier, vous avez souvent fait mon admiration par votre ardeur au travail et votre remarquable activité. Je ne vous voyais pas, en effet, sans étonnement, suffire à de nombreuses fonctions dont une seule eût occupé un prêtre moins zélé. Rédacteur de la *Semaine religieuse*, aumônier des Sœurs de Sainte-Marthe, professeur au Collège Saint-François de Sales, vous faisiez face à tant d'exigences avec une bonne grâce charmante, et vous apportiez à ces multiples labeurs une diligence et une bonne volonté dont je vous garderai toujours un reconnaissant souvenir.

A ce surmenage, mon cher abbé, votre courage eût peut-être résisté; votre santé n'y aurait certainement pas suffi. Je dus donc alléger votre fardeau, mais à dater de cette époque je savais ce que vous étiez, ce que vous valiez, et j'étais sûr que si votre nouvelle situation vous créait des loisirs... relatifs, vous ne manqueriez pas d'en tirer bon parti.

Le *petit* ouvrage que vous soumettez aujourd'hui à mon approbation, prouve à quel point je vous connaissais bien.

Je dis *petit* ouvrage, en raison de l'étendue et non pas de la valeur. J'estime au contraire que votre *Manuel synthétique de la doctrine chrétienne* témoigne de longs et persévérants efforts et renferme tout ce qu'il faut pour rendre de précieux services à ses futurs lecteurs.

Ceux-ci seront de deux sortes, car vous le destinez, d'une part, aux élèves ayant déjà fait leur première communion, et, de l'autre, aux directeurs des catéchismes de persévérance, aux professeurs et aux aumôniers des maisons où l'on a quelque souci de l'enseignement religieux.

Les premiers — je veux dire les élèves — y trouveront un guide assuré pour la rédaction des commentaires, car un simple regard jeté sur ce texte condensé leur rappellera les explications du professeur ou de l'aumônier. Leur jeune intelligence, d'ailleurs, se façonnera vite au jugement, à la discussion, à la précision si nécessaire en pareille matière; et votre abrégé formera mieux ces enfants au travail personnel, que les *Cours* en deux ou trois volumes où tout est dit. Là, précisément parce que tout est dit, le rôle de l'esprit est nul et la mémoire seule est en jeu.

Les seconds — directeurs, aumôniers et professeurs — rencontreront dans vos pages un thème facile à développer, selon le temps dont ils disposent, et selon le degré de science de leurs auditeurs.

Voilà pourquoi, mon cher abbé, vous avez fait une bonne œuvre, que vous tiendrez, tout en y mettant le temps nécessaire, à terminer au plus tôt.

Déjà vous avez achevé les trois premières parties qui comprennent l'ensemble de la *Doctrine chrétienne :* la première traite des *Vérités* à croire ; la deuxième, des *Vertus* à pratiquer; la troisième, des *Moyens* pour croire les unes et pour pratiquer les autres.

Assurément le fond n'est pas nouveau, mais la méthode est nouvelle, et c'est en cela que vous méritez nos félicitations. Après une définition toujours *précise*, toujours *complète*, sur chaque question, des divisions très saillantes indiquent, au premier coup d'œil, les divers points de vue sous lesquels il importe de l'étudier. Puis chaque paragraphe forme une espèce de tableau synoptique fournissant par un texte, par une phrase, par un simple mot suggestif mis en italiques, les preuves théologiques et rationnelles les plus capables de frapper les esprits ou de toucher les cœurs.

A certaines questions, enfin, très pratiques, vous avez donné de plus amples développements, et vous avez bien fait, car si la brièveté sur beaucoup de points est une qualité, sur certains sujets éminemment pratiques elle deviendrait facilement un défaut. Votre expérience vous en a très heureusement préservé.

Nul doute qu'elle ne vous inspire aussi bien dans les deux dernières parties du programme que vous vous êtes tracé. De même que les élèves de Cinquième, de Quatrième et de Troisième vous doivent un excellent Manuel, de même vous serez le bienfaiteur de leurs aînés de Seconde, de Rhétorique et de Philosophie, en livrant à ceux-ci un *Cours d'apologétique*, et *l'Histoire de l'Eglise* à ceux-là.

J'appelle de tous mes vœux le jour où la publication de ces opuscules couronnera votre œuvre, assuré que je suis de n'avoir qu'à les louer, et je vous envoie, mon cher ami, l'expression de mes affectueux sentiments.

† F.-Henri, *év. de Dijon*.

LE PANTHÉISME MODERNE

Exposition et réfutation directe et indirecte
PRÉCÉDÉ DE
An ex ordine logico demonstrari possit existentia Dei

Par M. l'abbé COMBE, curé de Diou (Allier)

Un volume in-12 de 148 pages. — Prix franco.......... **1 50**

Du même Auteur :

Origine, Progrès et Ruine

DES VERTUS NATURELLES & SURNATURELLES INFUSES & ACQUISES

In-12 de 104 pages. — Prix.......... **1 »**

Ces traités m'ont très vivement intéressé par leur précision et leur clarté. Je les crois appelés à rendre de grands services aux prêtres et aux élèves des grands séminaires ». (Th. Boutry, Vicaire Général de Moulins).

Au sujet du traité des « *Vertus* » dont le manuscrit lui avait été communiqué, le R. P. Alfred Parent, de l'Ordre des Carmes, Missionnaire apostolique, écrivait à l'auteur :

Monsieur le Curé,

« J'ai l'honneur de vous retourner votre très précieux manuscrit — quoique à bâtons rompus, je l'ai lu intégralement respectueusement et fructueusement. J'ai été heureux de repasser ainsi ma théologie morale dans un de ses principaux traités « *les Vertus* ». Ce traité que vous avez si heureusement composé, Monsieur le curé, dépasse tout ce que j'ai lu jusqu'ici. Merci du bien que vous m'avez fait.

Votre tout dévoué et reconnaissant confrère et ami en N. S. »

De son côté, le Révérend Père Abbé Marie Sébastien, Supérieur Général de l'Ordre des Cisterciens réformés de la Trappe, écrivait à l'auteur :

Cher Monsieur le Curé,

« J'apprends du théologien de Sept-Fonts qu'il a lu et examiné un manuscrit que vous vous proposez de faire imprimer. Il m'affirme que ce livre d'une doctrine irréprochable sera très utile à la sanctification des religieux et même des simples fidèles. Aussi je viens pour vous encourager à le publier vous prier de m'en réserver un bon nombre d'exemplaires »

Veuillez agréer, cher Monsieur le curé, etc.,

Histoire Populaire de la Révolution Française

Par A. RASTOUL

Nouvelle édition publiée en format grande in-8°, avec nombreuses gravures. Prix : 4 francs.

Ce n'est pas un livre nouveau que nous signalons aujourd'hui, mais une nouvelle édition revue, corrigée et complétée (ces trois mots ici sont autre chose que de banales et mensongères épithètes) d'un ouvrage qui depuis plusieurs années déjà est connu et apprécié. Cette *histoire populaire de la Révolution française*, est venue après bien d'autres publications relatives à la même époque, et pourtant la place qu'elle a prise restait à prendre, le rôle qu'elle a rempli n'avait pas été rempli jusqu'alors. Nous n'avons nul besoin d'insister ici sur les connaissances historiques, sur la profonde conscience de notre ami et collaborateur M. Rastoul, ni sur la sûreté de sa critique. Nos lecteurs ont pu maintes fois les apprécier. Ils savent d'avance que ses ouvrages ne laissent rien à désirer au point de vue de l'exactitude ; que, mettant en relief les idées générales et cette philosophie de l'histoire qui inspira le *Discours sur l'histoire universelle* ou la *Cité de Dieu*, il descend, d'autre part, aux plus petits détails. Ils savent d'avance que ses ouvrages, comme ses articles, ont pour but suprême de montrer la grande mission de l'Église et du catholicisme à travers les âges, et le doigt de Dieu guidant les destinées des peuples. Ils savent enfin que, comme l'auteur aime à le dire dans des préfaces pleines de modestie, ses livres « sont, avant tout, des livres de bonne foi ».

Condenser en un volume complet parce que chaque page est le *substratum* de nombreuses lectures et facile à lire parce qu'il est très clair, toute l'histoire de la Révolution depuis le retour de Necker jusqu'à la signature du Concordat, telle est la tâche que M. Rastoul s'est proposée et qu'il a menée à bien. Une rapide introduction indique les causes qui ont fait naître le mouvement de 1789, assez calme d'abord, mais bientôt devenu tumultueux, qui ont excité cette soif de réformes vite transformée en une soif de sang. L'auteur est ainsi conduit à parler brièvement des fameux « abus de l'ancien régime. » Il ne les méconnait pas, mais il les ramène à leurs justes proportions. Et sans dissertations, sans polémiques, par la simple et impartiale exposition des faits, il réfute ces apologistes de la Révolution qui ont exagéré à plaisir les fautes du passé pour excuser, pour glorifier même les crimes de la Terreur, dont nous vîmes naguère célébrer officiellement le sanglant souvenir. Que de légendes établies par Thiers, le fataliste, par le brillant et fantaisiste Michelet, se trouvent détruites dans cette *Histoire populaire* qui met la vérité à la portée de tous ! Telle cette fameuse légende des Girondins qui fut également démolie d'une façon si magistrale par un autre de nos collaborateurs, M. Biré.

Ces prétendus héros furent des lâches et des perfides, tout simplement. Et bien d'autres personnages hissés sur le pavois par des historiens prévenus, en sont renversés par un véridique exposé de leur rôle : ainsi Mirabeau ou Mme Rolland.

Si j'ai insisté sur la brièveté de cette histoire de la Révolution, je tiens à faire remarquer, que dans l'ouvrage de M. Rastoul, cette qualité précieuse n'entraine nullement la sécheresse. Rien n'est plus émouvant, par exemple, que le tableau des alternatives de courage et de faiblesse de l'infortuné Louis XVI. Il n'y a là nulle déclamation, mais comme on voit bien, et avec quelle tristesse, le roi de France marcher lentement vers la catastrophe finale, descendre un à un les degrés du trône pour s'en aller lentement, monter un à un, après une longue agonie, ceux de l'échafaud. Et qu'il est touchant aussi dans sa simplicité, le récit de cette mort, de ce martyre !

Mais est-il besoin d'un long article pour rappeler à ceux de nos amis qui connaissent cet ouvrage combien ils y ont trouvé plaisir et profit ? Quant à ceux qui ne l'auraient pas encore eu entre les mains, ils goûteront plus de charme et d'intérêt en le lisant qu'en parcourant cette sèche analyse, cette pauvre et pâle esquisse d'un livre si riche d'intérêt, si plein de science et de foi.

(*Univers* — Joseph Legueu.)

L'Abbé Gruget, *curé de la Trinité d'Angers : sa paroisse, son diocèse, son temps,* 1751-1840, par le chanoine Portais. Un fort volume in-12. Prix : 4 francs.

Ce livre est plus qu'une biographie. Suivant une bonne méthode, M. le chanoine Portais, pour lequel les archives angevines n'ont plus de secret, remet le vénéré confesseur de la foi dans le cadre où l'a placé la Providence, le fait mouvoir au milieu des institutions, des mœurs, des hommes de son temps. En réalité, c'est toute l'histoire religieuse de l'Anjou, depuis le dernier quart du dix-huitième siècle jusqu'en 1840, qu'il retrace avec une grande érudition. « Vous intéresserez toujours, dit Mgr Mathieu écrivant à l'auteur ; mais votre récit devient surtout dramatique, quand vous racontez la Terreur angevine, les supplices des martyrs, le dévouement des chrétiens fidèles et l'existence de M. Gruget qui, de sa cachette, pouvait voir les condamnés monter à l'échafaud et entendre les chants des cannibales qui insultaient à leur supplice ! Il y a là des pages qui semblent détachées des *Acta Sanctorum* et qui feront verser des larmes. »

(*Etudes Religieuses*.)

LES VOYANTS

Mademoiselle COUÉDON et les Catastrophes de demain

Par Michel d'ÉGAUX

Brochure petit in-8° de 140 pages. — Prix : 1 franc; franco : 1 fr. 25

TABLE DES MATIÈRES

Le gérant J. Claret

DELHOMME et BRIGUET, Editeurs, 83, rue de Rennes, PARIS. — 3, Avenue de l'Archevêché, LYON

PUBLICATIONS RÉCENTES :

HUMANITÉ ET HUMANISME

(IIe Partie **l'Apologie du Christianisme au point de vue des moeurs et de la civilisation**)

Par le R. P. Albert Maria **WEISS**, de l'ordre des Frères Prêcheurs

Traduits de l'allemand par l'abbé LAZARE COLLIN et M. MIGY, et revus par l'auteur. — 2 forts vol. in-8, prix : **12** fr.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de l'œuvre magistrale du célèbre dominicain, actuellement professeur d'économie politique à la jeune université de Fribourg en Suisse.

C'est le cas d'y revenir à propos de la traduction française de la deuxième partie de cet ouvrage.

Rien de plus suggestif et de plus actuel que ces deux volumes. Sous leur titre qui peut sembler à première vue vague et choisi pour l'effet, se cache l'étude d'un point historico-doctrinal de la plus haute importance : ils nous initient à cette idolâtrie personnelle introduite par la Renaissance et qui, déifiant l'homme, faisant de lui le terme unique de ses aspirations et de son activité (Humanisme), lui ferme les yeux à sa vraie destinée et aux obligations correspondantes (Humanité).

Cette étude, le P. Weiss l'a conçue sur un vaste plan. Quatre parties la divisent. La première indique comment *l'humanité, telle que Dieu l'avait créée s'est changée en Humanisme ;* la seconde est consacrée à la *manière de penser et d'agir de l'Humanisme ;* la troisième comprend *l'histoire de la civilisation de l'Humanisme ;* et la quatrième la manière dont *l'Humanisme peut revenir à la véritable Humanité.*

Comme on le voit, la part faite à l'étude de l'humanisme est grande. C'est que le savant apologiste a senti qu'il fallait démasquer et abattre complètement cet ennemi plus dangereux peut-être pour le christianisme que ne le fut le paganisme antique. Aussi le poursuit-il jusque dans ses derniers retranchements avec une vigueur de dialectique, une sûreté de doctrine et une variété d'érudition peu communes. Telles conférences comme : *l'histoire des religions preuve de la chute de l'humanité ; Glorification de la saine sensualité, le péché comme génialité, Œillades à la mort, Ecce Agnus Dei,* ont de plus une pointe d'originalité et une saveur de nouveauté qui les rendent doublement intéressantes.

C'est dire que l'exécution de l'œuvre répond à sa conception, et qu'en dépit de quelques passages çà et là légèrement déclamatoires, ces deux volumes continuent dignement les quatre qui les ont déjà précédés. C'est dire les services qu'ils rendront à la science apologétique en France.

(*Univers* — Y).

PARTIES DU MÊME OUVRAGE PRÉDEDEMMENT PUBLIÉES :

I. L'Homme Complet, 2 v. in-8, prix 12 f. **VI. La Question sociale et l'Ordre social ou institutions de sociologie**, 2 v. in-8, prix 12 f.

LA CITÉ ANTICHRÉTIENNE AU XIXe SIÈCLE

Par **Dom Paul BENOIT**, chanoine régulier de l'Immaculée-Conception, docteur en philosophie et en théologie

Nouvelle édition publiée en 4 volumes in-8. écu

Première partie : *Les erreurs modernes*, 2 v. in-8 écu. Prix, **8** f. | Deuxième partie : *La Franc-Maçonnerie*, 2 v. in-8 écu. Prix, **8** f.

Ouvrage considérable et d'une haute valeur. *La Cité antichrétienne* comprend deux parties : la première, *les Erreurs modernes*, est une somme contre le naturalisme et toutes les erreurs contemporaines qui s'y rattachent (*Polybiblion*, tome L, p. 130) ; la seconde : *La Franc-Maçonnerie*, en est le complément. Ni le christianisme ni l'antichristianisme ne sont chose abstraite, le christianisme vivant et concret, c'est l'Eglise, la franc-maçonnerie est l'antichristianisme organisé, vivant et concret. Ce point de vue, qui frappe dès l'abord par son élévation et par sa justesse, domine toute cette seconde partie et lui donne son caractère particulier. Quel est le temple que la franc-maçonnerie veut élever à la place de l'Eglise du Christ, quels sont les ouvriers, quel est le travail de construction ? Trois questions, trois livres qui indiquent les lignes générales d'une vaste synthèse.

Dans le premier livre, l'auteur, s'appuyant sur les témoignages des écrivains maçonniques anciens et modernes et sur les faits les mieux constatés, montre quel est dans ses trois étapes ou degrés le but poursuivi. Le but final n'est rien moins que l'anéantissement de la société et de la famille, l'établissement de l'état de pure nature et la substitution de l'homme à Dieu. Mais avant d'atteindre cet idéal, il faut faire une grande étape, bâtir un temple intermédiaire qui consiste dans l'organisation de la société sur des bases entièrement nouvelles, en rejetant tout ce qu'elle a reçu de Dieu et de son Christ. Le vestibule ou le temple initial, le but immédiat, c'est de s'emparer par tous les moyens de la puissance publique et de diriger le gouvernement. Il faut avouer que lorsqu'on les considère sous ce jour, les événements de ce siècle et du précédent se comprennent merveilleusement ; tout s'explique : la théorie du contrat social, la révolution, les formules qu'indiquent les revendications diverses contre l'ordre établi, le sens maçonnique de certaines expressions qui font illusion aux masses parce qu'elles signifient en elles-mêmes tout autre chose. Avec le second livre nous entrons dans le labyrinthe des sectes multiples. Notre guide nous présente d'abord les sociétés maçonniques parfaites, c'est-à-dire celles qui ont la double hiérarchie des grades et du gouvernement ; il décrit ces grades, leurs symboles, leurs emblèmes, l'organisation intérieure des instituts maçonniques ; il nous montre la loge et l'arrière-loge, les tenues ou séances, la maçonnerie d'adoption ou les sœurs maçonnes et les louveteaux. Viennent ensuite les sociétés secrètes constituées avec la seule hiérarchie de gouvernement, en tête desquelles apparaît l'Internationale. Dans une troisième classe sont groupées des sociétés qui ont un but étranger, elles ne sont pas secrètes, mais ou bien elles sont constituées d'après les principes maçonniques, ou bien elles dépendent plus ou moins des loges et en subissent l'influence ; on les nomme sociétés vassales de la franc-maçonnerie. Quant à l'origine, elle est diverse suivant que l'on considère la forme actuelle ou seulement l'essence de la franc-maçonnerie. Il est très curieux de retrouver dans la physionomie et sur les lèvres des maçons d'aujourd'hui les traits et le langage des manichéens et des gnostiques d'autrefois. Il ne reste plus qu'à nous montrer le travail lui-même. Après le travail interne, c'est-à-dire le travail de la maçonnerie pour recruter ses membres, les former et les employer utilement, on nous fait voir le travail externe, qui consiste à agir sur les sociétés pour les transformer. La loi suprême de ce travail, c'est que la fin justifie les moyens ; ces moyens sont la mise en œuvre habile du mensonge, des passions et de la violence. Il est un autre travail qu'on pourrait nommer liturgique et qui substitue au culte que l'Eglise rend à Jésus-Christ le culte de Satan, aux sacrements de Jésus-Christ d'abominables profanations.

Avant de terminer, Dom Benoit rappelle toutes les condamnations dont la franc-maçonnerie a été l'objet de la part du Saint-Siège depuis Clément XII en 1738, jusqu'à Léon XIII. Il voit, dans le texte même de ces condamnations et en particulier dans la récente encyclique *Humanum genus*, la preuve et comme le résumé de ses deux volumes. Ils sont en effet le commentaire très exact, le développement très complet, très méthodique et parfaitement présenté de la célèbre encyclique. Nous les recommandons à tous ceux qui ont pour mission de diriger la jeunesse, à tous ceux qui ont besoin de connaître le temps dans lequel ils vivent et d'être renseignés sur l'ennemi qu'ils ont à combattre, sur les périls qu'ils doivent éviter et sur le terme où aboutissent certaines voies qui s'ouvrent devant eux. En parlant ici même de la première édition, M. Claudio Jannet disait de cet ouvrage (*Polybiblion*, t. XLVII, p. 136) : « qu'il ne fait nullement double emploi avec les autres ouvrages publiés sur la maçonnerie, car il est conçu d'après un plan éminemment philosophique et très propre à faire travailler l'esprit de ses lecteurs. » Nous ajouterons que par la manière dont le plan est rempli, il satisfait pleinement l'esprit des lecteurs, de ceux du moins qui aiment qu'un sujet soit envisagé sous toutes ses faces, que la lumière soit portée jusque dans les recoins les plus cachés et que rien ne soit avancé sans preuves solides.

(*Polybiblion* — LAMOUREUX).

Le gérant

DELHOMME et BRIGUET, Éditeurs, 83, rue de Rennes, PARIS. — 3, Avenue de l'Archevêché, LYON

VIENT DE PARAITRE

LA GRANDE AMBITIEUSE

par Paul VERDUN

1 vol. in-12, prix broché *franco* **2** fr. **50**. — Cartonné richement, **3** fr.

Dans la phalange des écrivains anti-maçonniques, M. Paul Verdun tient une place à part. Les feuilletonistes irréligieux ont, depuis de longues années, battu en brèche tout ce que nous respectons et tout ce que nous aimons, à coups de romans. Notre vaillant confrère et ami a pris la même arme littéraire et rendu aux sectaires antichrétiens et antifrançais coup pour coup. Indépendamment de sa haute portée sociale et catholique, sa *Grande Ambitieuse* est un récit du plus passionnant intérêt se déroulant dans le cadre d'évènements vrais.

Une femme d'une singulière énergie, mais égarée par la passion des grandeurs, Mme Cliché, ne recule devant aucun obstacle pour satisfaire son ambition ; elle sacrifiera, s'il le faut, sa famille pour tenter de réaliser la chimère de ses rêves ; la pensée même de sa fille, Clotilde, noble et douce figure, ne l'arrêtera pas. Elle ira jusqu'au Brésil jouer un rôle politique dans une révolution dont le souvenir est vivant dans tous les esprits. Puis, fatiguée, désillusionnée, elle retrouvera assez de force pour réparer, par un dévouement suprême, les erreurs de sa folle ambition.

A travers des scènes poignantes se déroulent les multiples péripéties d'un drame dont l'intérêt croît à chaque page. Impossible de quitter avant le dénouement ce livre qui peut être mis entre toutes les mains et produit sur les esprits de profondes et salutaires impressions.

Ce très joli volume de 316 pages est en vente à l'*Imprimerie-Librairie de la Chapelle-Montligeon* (*Orne*). A Paris, chez MM. Vic et Amat, rue Cassette.

VIENT DE PARAITRE

LE MAITRE DE L'AVENIR

par Paul VERDUN

1 volume in-12, prix broché **2** fr. **50**. — Cartonné richement, **3** fr.

Ce roman paysan introduit le lecteur au sein d'une vieille famille normande. On y retrouve, mêlés à un drame palpitant, les divers types de la société moderne : Maître Jacques, le riche cultivateur de Janville, normand de vieille souche, avisé, prudent, calme, d'une autorité un peu rude ; Françoise, sa femme, doux visage illuminé par la tendresse maternelle ; Auguste, leur fils, cultivateur intelligent, laborieux, aimant la terre et comprenant la grandeur et la noblesse de sa profession ; l'abbé Victor, la charité incarnée ; Alexis, le jardinier de Vittefleur, âpre au gain, tenace, avare ; le banquier Fouriès, agioteur et tripoteur d'affaires, etc., etc.

Des situations très dramatiques, une analyse saisissante des sentiments et des passions, une connaissance approfondie de la vie à la campagne, l'amour du sol natal, un style alerte et entraînant, un intérêt puissant et qui grandit sans cesse, font du *Maître de l'Avenir* un vrai chef-d'œuvre du genre.

Cet ouvrage devrait se trouver dans toutes les bibliothèques privées et publiques car il n'est pas de louange plus vraie et plus émotionnante de la vie champêtre.

Ce très beau volume de 368 pages est en vente à l'*Imprimerie-Librairie de la Chapelle-Montligeon* (*Orne*). A Paris, chez MM. Vic et Amat, rue Cassette.

CONTES CELTIQUES

Par J. DIEULEFIT

1 vol. in-8. Prix 5 fr.

Il existait jadis en Bretagne une sorte de tradition aussi gracieuse que respectable dans sa naïveté. Ces simples et braves descendants des Armoricains étaient persuadés que Jésus, accompagné de sa Mère et de quelques saints, descendait sur la terre, chaque année, le veille de Noël, et ne remontait en paradis que le lendemain soir au son de l'*Angelus*. Suivant la tradition, Jésus et sa suite se mêlaient aux foules sous l'apparence humaine, mais en conservant le plus strict incognito, éprouvant la foi et la charité de chacun, donnant la paix et la joie aux âmes de bonne volonté, la consolation aux affligés et de justes punitions aux méchants. Telle est la légende qui a servi de thème à M. Dieulefit pour la plus grande partie de son ouvrage. Comme l'auteur le dit dans une préface qui est étonnante à force d'originalité, « un livre vaut moins par ce qu'il dit que par ce qu'il donne à penser ». Or, hâtons-nous de le dire, l'ouvrage dont nous occupons vaut beaucoup quant aux sentiments nobles, purs et saints qu'il excite dans l'âme : la charité à l'égard du prochain et des faibles poussée jusqu'à l'héroïsme, une foi inébranlable aux vérités éternelles, une confiance sans bornes pratiquée envers les saints, et enfin et surtout l'amour pour Jésus et pour sa sainte Mère, mais un amour si tendre et si touchant que le lecteur en est parfois profondément remué. Et cela n'a rien d'étonnant parce que, après tout, ces touchantes fictions ne sont qu'un pâle reflet de la réalité, et qu'elles nous rappellent, d'une manière imaginée, l'infinie miséricorde de Dieu à notre égard, cette miséricorde « qui est effrayante à force d'être infinie », et la tendresse non moins grande de Marie pour ceux qui se disent ses enfants. Que dire de la mort suave de Jempoigne rendant l'âme entre les bras de Notre-Dame, déguisée en humble paysanne pour laquelle il a donné son sang ; ou de celle du matelot Tanguy qui n'a d'autre souci, au dernier moment, que de garder sur sa poitrine le vêtement de la Vierge ; ou même de la vie de Yan, le pilote qui, pendant plus de 49 ans, sauvait les chrétiens du péril de la mer au nom de la Toute-Sainte, si bien qu'on le nommait le pilote de Notre-Dame.

Dans un excès de modestie, l'auteur dédie son livre aux tout petits, aux humbles et aux ignorants. Nous souhaitons, nous, qu'il soit lu non seulement par ces derniers dont il relèvera la confiance et le courage, mais par les grands, afin qu'ils se souviennent que la porte du paradis est basse et étroite ; par les fervents, afin qu'ils se sentent portés à aimer davantage, et par les tièdes pour les faire sortir de leur engourdissement. Tous y trouveront, en même temps qu'une agréable distraction, le secret de devenir meilleurs.

(*Mois Bibliographique* — Dom F. J.)

Ils sont charmants, les *Contes Celtiques*. Toute la vieille Bretagne y revit avec sa foi vive, sa piété naïve, son patriotisme ardent et batailleur. Il y a peu de récits de ce genre aussi captivants que le premier de ces contes, le *Pilote*. Depuis Paul Féval, personne n'avait compris et su rendre la Bretagne et les Bretons comme M. Dieulefit, et c'est, sans aucune exagération, un petit chef-d'œuvre du genre.

(*Gazette de France.*)

AUTOUR DU CLOCHER

COUTUMES ET FÊTES CHRÉTIENNES
par l'abbé Ad. du BARRAL

Un volume in-12, prix.................... **2 50** — Edition in-8, prix.................... **3 »**

M. l'abbé de Barral a su admirablement diviser son sujet, et il l'a traité avec une grâce particulière. Il y a chez cet ecclésiastique autant du poète que du prêtre, et le premier est tel qu'il nous fait aimer davantage le second. La science des choses qui touchent à la religion n'apparaît presque pas, afin sans doute de laisser le champ plus libre à tout ce qui concerne pratiquement l'église, surtout la modeste église de village, ses tenants et ses aboutissants. Cet ouvrage a le rare mérite de pouvoir être goûté à la fois par les lettrés et par les simples. Nous le recommandons sans réserve aux esprits sérieux de toutes les classes.

(*Bulletin des publications populaires.*)

Le gérant J. Clarté

autres esprits malins qui courent le monde pour perdre les âmes, et le livre du Dr Bataille ne fait pas autre chose.

Nous ne saurions trop recommander aux prêtres, aux hommes de science, aux hommes d'études, et à tous les catholiques, la lecture des deux volumes du Diable au XIXe siècle. Ils y trouveront une inépuisable mine de renseignements sur l'ennemi par excellence de l'Eglise et par le fait même, de la société.

***

La Revue mensuelle est la queue du Diable au XIXe siècle, s'il est permis de nommer ainsi cette intéressante publication. Elle a pour but de continuer les révélations sur la Franc-Maçonnerie, de publier les documents nouveaux sur la secte ou de la secte. Elle donne des travaux très curieux sur les sectes Musulmanes, une statistique du mouvement des loges françaises depuis 1860, jusqu'en 1894, de nombreux articles sur l'organisation de congrès et de ligues antimaçonniques, etc. En un mot c'est le moniteur des anti-maçons et des anti-satanisants. Cette Revue est fort à recommander et à propager.

***

Adriano Lemmi, chef suprême des Francs-Maçons, par Domenico Margiotta.

Ceci, c'est un boulet de canon, qui a déjà fait pas mal de bruit. Le commandeur Margiotta était professeur de philosophie à l'université de Florence, et un gros bonnet de la Franc-Maçonnerie italienne. A la suite d'événements que l'on apprendra en lisant son livre, il se convertit et publia en français le volume dont il s'agit. Son style est italien, très coloré et légèrement exagéré : mais les documents qu'il encadre sont d'une netteté et d'une clarté éblouissantes.

Les documents, reproduction de photographies, ne permettent plus d'accorder au triste personnage qu'est Adriano Lemmi autre chose qu'un mépris énergique. On a jugé sévèrement la façon dont M. le commandeur Margiotta s'est procuré ces documents : cela n'est pas notre affaire, ils sont authentiques, ils sont vrais, et il en ressort que Lemmi est un fripon. C'est pour le moment tout ce qu'il fallait démontrer (1).

Outre le démolissage du suprême chef maçon, l'ouvrage du commandeur Margiotta contient toute une série de pièces officielles émanées du comité libre des Palladistes de Londres qui jettent un jour curieux sur les tendances et les visées de la secte au point de vue politique.

Nous y cueillons encore cette perle, déjà enchâssée du reste dans plusieurs journaux et qui vient de notre compatriote Goblet d'Alviella : « Il faut s'entendre partout pour nier carrément. »

C'est bien ce que ces bons frères maçons sont occupés à exécuter, aussi faut-il leur opposer des livres comme celui-ci, irréfutables.

***

Puisqu'il s'agit de documents : en voici et plus d'un. M. de la Rive est, ce semble, un vivant dépôt d'archives. Ce gros volume in-8o, de 750 pages, en contient 670 composées uniquement de documents, tous empruntés à la Franc-Maçonnerie elle-même, et tous relatifs exclusivement aux femmes et aux enfants. C'est peut-être le plus formidable arsenal de texte qu'on puisse opposer aux F.-M.

Ce n'est, du reste, pas un livre à lire d'un bloc, comme celui du commandeur Margiotta : c'est un ouvrage à consulter, à étudier, à posséder sur la table de travail. Titre : *La femme et l'enfant dans la Franc-Maçonnerie.*

Tous les textes qu'il contient sont rangés par ordre chronologique : au dessus de chaque page, le millésime de l'année permet de suivre sans difficulté cette chronologie qui part de 1730 et aboutit à 1894. Une quinzaine de portraits, quelques reproductions de quelques gravures maçonniques, illustrent le livre. Des dessins de valeur très inégale (il y en a quelques-uns dont nous ne sommes pas fort enthousiastes) servent de lettrines ou de culs-de-lampe.

(1) Pendant que cet article était sous presse, la nouvelle de la retraite de A. Lemmi de son gouvernement maçonnique a été annoncée. Nul doute que l'énergique campagne de Miss Vaughan et du comm. Margiotta n'ait eu grande part à cet heureux événement.

Enfin un dernier chapitre, intitulé « Nos enquêtes personnelles » fournit des renseignements complémentaires ou légèrement rectificatifs sur des faits rapportés par Bataille.

M. de la Rive a rendu aux écrivains anti-maçons un inappréciable service en publiant cet ouvrage remarquable. Il a dû consacrer à la recherche, à la collation et à la publication de ses documents, un temps et des soins pour lesquels nous lui devons notre reconnaissance, et il est évident que son travail a été fait avec une conscience et un souci de la vérité au-dessus de toute félicitation.

***

M. Léo Taxil, qui continue avec plus de verve que jamais la campagne entreprise, il y a 10 ans, contre la Franc-Maçonnerie, nous a donné un volume sur le *Diable et la Révolution.* Il y montre l'influence de l'esprit mauvais sur les actes et les paroles, les sottises et les crimes de la Révolution. Evidemment la Révolution française n'a pas été inspirée par le Saint-Esprit, quant à y voir avec M. Taxil « le troisième et dernier combat du chapitre XX » de l'Apocalypse de Saint-Jean, c'est peut-être aller un peu loin. Quoi qu'il en soit, ce livre qui est fort intéressant contient en foule des renseignements sur les préparatifs et les circonstances de la Révolution, qu'il est très agréable de trouver groupés, qui montrent bien l'extravagance de l'esprit humain à la recherche de la meilleure des religions, quand il a perdu la boussole et ne va plus vers *La Vérité.*

A signaler comme très caractéristique le 3e chapitre, « prophétesses diaboliques » — il s'agit des convulsionnaires — et le 6e « culte de Satan ».

M. Taxil a fait une bonne action et un bon livre.

***

M. Louis Martin se met à un autre point de vue pour s'escrimer contre la secte. Son livre est intitulé : *La Franc-Maçonnerie, ennemie de la France,* et divisé en 3 parties : 1o *Abaissement*, c'est le règne du carbonarisme en Italie et de Napoléon III en France, allant, bras dessus, bras dessous, à l'assaut de la papauté.

2o *Affaiblissement*, la République franc-maçonne laisse la France se désorganiser, se protestantiser, s'enjuiver et se démoraliser.

3o *Anéantissement :* portrait de la France d'aujourd'hui. Il y a beaucoup de vrai dans ce livre, rien de bien nouveau pourtant, mais d'excellents sentiments du plus pur patriotisme.

***

Enfin, à un certain point de vue, le plus remarquable de tous ces livres est celui signé Jean Kostka et intitulé *Lucifer démasqué*. C'était un grand chef maçon ce Jean Kostka des plus érudits, des plus lettrés, des plus célèbres, des plus éloquents; il a beaucoup écrit et beaucoup parlé et il est aisé de comprendre que sa perte (ou plutôt son gain par Dieu,) ait étrangement mortifié ses anciens frères. C'est dans une langue élégante et fine qu'il nous parle de son passé et nous montre l'influence de Lucifer sur la secte qu'il a quittée. Mais il n'a pas perçu de même façon que d'autres, cette influence avilissante du démon. C'était un poète bien éloigné des turpitudes de la secte, vivant dans des régions assez hautes pour ne pas même les apercevoir ; aussi, son analyse de l'influx démoniaque est-elle subtile, et il s'accuse avec raison quelque part — car il se confesse humblement — d'avoir péché par l'esprit, non par la chair, ce qui est, dit-il, bien plus grave. Tout son livre étudie *l'esprit* luciférien, et nul, mieux que lui, ne montre l'astuce du père du mensonge qui sait prendre chaque homme par ses aptitudes et n'a garde de montrer ses batteries matérielles à ceux qu'il gouverne par l'intelligence. Du reste, Spirites, Gnostiques, Martinistes et Cie, sont de deux sortes : les intellectuels et... les autres.

Lucifer démasqué ne sera pas compris par tout le monde, il faut une certaine habitude de la matière pour en saisir toute la portée, mais c'est un beau, bon et haut livre.

Quant à la clef des noms, voir Bataille, second volume.

(G.)

Le gérant, [signature]

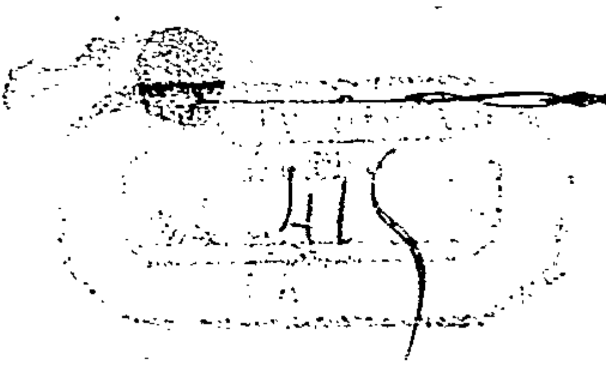
uillet 1896 Prix : 60 Centimes N° 31

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIXE SIÈCLE



Cette REVUE MENSUELLE *est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.*

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

PARIS
DELHOMME ET BRIGUET, Editeurs
83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :
FRANCE, SIX Francs pour un an. — ETRANGER, HUIT Francs
Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

eptembre 1896 Prix : 60 Centimes N° 3

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIXE SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE *est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.*

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, Editeurs

83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ETRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

LE SAINT ROSAIRE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Traduit de l'allemand du R. P. Thomas ESSER, O. P., par Mgr Amédée CURÉ

Beau volume in-8° de 672 pages.. Prix 6 fr.

Nous ne pouvons dans une courte note bibliographique étudier une à une toutes les divisions d'un ouvrage qui constitue, sous une forme d'un grand charme littéraire, un travail des plus considérables, des plus consciencieux et des mieux ordonnés.

Les ecclésiastiques qui se vouent à la propagation du saint Rosaire trouveront là tous les éléments qui leur sont nécessaires, utiles, pour encourager leurs pieux travaux dans ce sens, sans qu'ils aient besoin de recourir à d'autres sources pour féconder leurs efforts et leur zèle et réunir aux pieds de l'Immaculée Vierge les groupes si nombreux de ceux qui ont tant besoin de son intercession.

Au surplus ils trouveront encore à la fin du volume le Rituel complet et régulier de la confrérie et le formulaire exact de toutes les observances qui s'y rattachent.

En somme, le livre intitulé : *le Saint Rosaire de la Sainte Vierge* est à la fois un beau et bon livre, une belle et bonne œuvre, et les deux vénérés collaborateurs ont droit pour le Livre et l'Œuvre à la reconnaissance de tous les serviteurs de Marie.

L'ouvrage est à sa place dans la bibliothèque du prêtre ; il est à sa place sur toutes les tables de famille. En lire quelques pages avant la récitation du Rosaire, dans la maison où on a la louable habitude de la faire en commun, ne peut que guider dans la voie radieuse des espérances d'En-haut ceux qui en font leur but et y cherchent leur fin. (*Univers.*)

CONSIDÉRATIONS SUR LE ROSAIRE, par le R. P. ASTIER, S. J. XIIIe siècle : *Saint Dominique et les Albigeois.* — XVIe siècle : *Saint Pie V et les Musulmans.* — XIXe siècle : *Lourdes et la Franc-Maçonnerie,* Brochure grand in-18.. Prix 0 fr. 60

MANUEL DU SAINT ROSAIRE

A L'USAGE DES PERSONNES PIEUSES

2e édition revue et augmentée. — 1 beau volume grand in-32 jésus.............................. Prix 1 fr. 50

Ce manuel présente cet avantage, qu'il ne sépare pas de la dévotion au saint Rosaire la confrérie à laquelle le Rosaire doit ses principaux avantages, et surtout ses nombreuses indulgences. Il présente aux associés du Rosaire, outre de pieuses considérations sur les mystères, des méditations en rapport avec le saint sacrifice de la messe, avec la préparation à la communion et l'action de grâces, avec la visite au Saint-Sacrement, et c'est bien, suivant le titre, le *Manuel du Saint-Rosaire à l'usage des personnes pieuses.* (*Univers.*)

MANUEL DES CONFRÈRES DU SAINT ROSAIRE

Par le R. P. Anthelme CATHERIN, des frères prêcheurs (64e mille). Elégante brochure in-18. Prix 0 fr. 25

PETIT MOIS DU SAINT ROSAIRE

Par F.-J. MICHEL (A. M. D. G.).

Elégante brochure grand in-32 jésus. Prix.. 0 fr. 30

Ces pages, simples, pieuses, élégantes, contribueront à mettre en honneur une dévotion si salutaire et sanctifiant. (*Extrait de l'approbation de Mgr l'évêque de Chartres.*)

LA RÉCITATION DU ROSAIRE facilitée et embellie par le Symbolisme chrétien, par l'abbé Joseph LÉMANN. Elégante brochure in-18. Prix.............................. 0 fr. 75

Ce bijou typographique n'a qu'à peine 40 pages imprimées, sur beau velin blanc mat, en très douce couleur azur.

Mgr l'archevêque de Lyon loue gracieusement cet opuscule en disant à l'auteur :

« Votre cœur sacerdotal a entendu l'expression du désir de notre Mère bien-aimée, et vous avez cueilli dans le parterre de nos livres saints les fleurs les plus délicates. Sous votre plume, comme l'*Ave Maria*, sur les lèvres des enfants de Marie, elles se sont changées en roses et forment la couronne préférée de la divine Vierge. «

Oserons-nous maintenant louer davantage ce délicieux petit livre? Non certes. Mais nous en dirons la trame. Les mystères joyeux sont des *fleurs* aux pieds de Marie. Les mystères douloureux sont les *fruits* et les *branches* aux pieds de Marie. Les mystères glorieux sont les *pierres précieuses* aux pieds de Marie!

Prenez et lisez; méditez et savourez. (*La Croix.*)

L'auteur a eu l'heureuse pensée de faire entrer dans le cadre de son travail une messe en l'honneur de la Très Sainte Vierge, qui répond aux exigences de la piété la plus tendre, et le petit office de l'Immaculée Conception, que beaucoup de personnes pieuses se font un devoir de réciter le samedi.

PROMESSES de la VIERGE MARIE aux ENFANTS de SON ROSAIRE, par l'abbé PROSPER, ancien professeur de théologie. — Grand in-18. Prix.............................. 0 fr. 50

MARIE notre GLOIRE et notre ESPÉRANCE, ou paraphrase des Litanies de la T. S. Vierge, par l'auteur de *ALLONS AU CIEL*. — 1 beau volume in-12. Prix..... 3 fr. 50

« Il est à désirer, dit la *Revue Mensuelle du culte de Marie,* après un éloge complet et détaillé des qualités de l'ouvrage, que *Marie, notre gloire et notre espérance,* œuvre aussi sérieuse par l'élévation des pensées qu'attrayante par le charme incomparable du style, trouve sa place dans toutes les bibliothèques pieuses; car, s'il est un monument glorieux élevé en l'honneur de la Mère de Dieu, il sera aussi pour les fidèles une source d'enseignements, de lumières, de consolations et de joies. »

COURONNE A MARIE-IMMACULÉE, *pour tous les samedis de l'année,* par l'auteur de ALLONS AU CIEL. Un volume grand in-32. Prix.... 1 fr. 50

Les enfants de Marie trouveront dans cet ouvrage, pour chaque samedi de l'année, des considérations, des élévations et des prières sainement pensées et suavement écrites sur les grandeurs, les privilèges, la puissance et la maternelle bonté de Marie.

Dans un style simple, élégant et élevé, l'auteur, qui s'appuie toujours sur l'autorité de la sainte Ecriture et des Pères de l'Eglise, fait ressortir tout ce que les titres de gloire décernés par l'Eglise à la Vierge doivent nous inspirer de vénération, d'amour et de confiance.

Les considérations qui forment chaque chapitre sont suivies d'exemples édifiants bien choisis et peu connus.

MARIE ET L'AME CHRÉTIENNE

Par le **P. BADET**, de l'Oratoire.

1 beau volume in-12. Prix........ 3 francs.

« J'ai tenu à lire et à méditer jusqu'au bout le livre nouveau du P. BADET. Je l'ai fait avec un très grand profit au point de vue spirituel et littéraire. L'auteur a une façon à lui de traiter les questions de piété, façon délicate, élégante, distinguée, qui fait contraste avec la vulgarité ordinaire en ces matières. Aussi recommanderai-je plus chaudement encore aux personnes chrétiennes de ma connaissance la lecture d'ouvrages aussi excellents. »

(Mgr MARICOURT, *Recteur des Facultés catholiques d'Angers.*)

« Le livre du R. P. BADET justifie son titre; on y trouve bien Marie avec sa mission providentielle et maternelle, avec ses plus hautes dignités, ses plus insignes privilèges, ses plus belles vertus, les principaux mystères de sa vie, et toujours on l'y trouve concourant de son exemple et de ses œuvres à christianiser les âmes.

« Elle se montre à nous du premier coup comme un reflet humain de la beauté incréée qui exerce sur le monde chrétien une séduction toute-puissante. L'auteur, ensuite, nous donne le plaisir de la contempler en déroulant sous nos yeux les esquisses de ce chef-d'œuvre. Ce plaisir goûté, c'est le chef-d'œuvre lui-même qui nous charme. Marie est son nom, et quel nom plein de sens! La maternité parée de ses grâces touchantes, voilà celle de ses beautés qui frappe d'abord les yeux. L'auteur nous les fait admirer tout à loisir, sans qu'on songe à l'accuser de longueur. Il nous explique si bien de cette Mère incomparable et les souffrances et le cœur!

« Puis, avec une fraîcheur et une poésie qui est ici tout à fait de convenance, il nous dit comment la foi de nos ancêtres, s'emparant de tout dans la nature, a fait de l'univers le temple de Notre-Dame.

« Après de belles pages sur l'Immaculée-Conception, signalons les pages vraiment éloquentes sur la royauté de Marie, puis les pages vraiment pieuses sur le Rosaire, celles enfin où nous déposons si gracieusement, avec nos vertus, nos fleurs à ses pieds. Le livre du P. BADET sera bien accueilli des dévots de Marie. Ils y trouveront joies et profits. »

(*Etudes Religieuses.* — H. GRESSIEN, S. J.)

« La grandeur, la vie, les vertus de l'Auguste Mère du Sauveur, mille fois décrites ailleurs, prennent sous la plume, nous dirons volontiers sous le pinceau du P.BADET, des charmes particuliers. En harmonie avec la grâce incomparable de son sujet, il aime les comparaisons tirées de la belle nature, les tableaux captivants, les images aimables. Il ne n'y perd point cependant, il ne s'en sert que comme d'un riche vêtement, et dans ces fleurs se trouve le germe de fruits magnifiques. Beaucoup de chapitres laissent l'âme sous une impression profonde d'admiration et d'amour. La jeunesse chrétienne, pour laquelle on trouve aujourd'hui si difficilement des livres à la fois agréables et sérieux, fera ses délices de celui-ci. (A. COGNON, *Prêtre de Saint-Sulpice.*)

ctobre 1896 Prix : 60 Centimes N° 34

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIXE SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE *est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.*

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, Editeurs

83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ETRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

DELHOMME et BRIGUET, Editeurs, 83, rue de Rennes, PARIS. — 3, Avenue de l'Archevêché, LYON

VIENT DE PARAITRE :

L'ACTION SOCIALE DE L'ÉGLISE

ESSAI HISTORIQUE

Par Alfred RASTOUL

1 volume grand in-8, orné de 21 gravures. — Prix **4** fr. — franco........................ **5** fr.

L'idée de ce livre nous a été donnée par une haute parole. Dans son Encyclique du 8 décembre 1892 aux évêques d'Italie, le pape Léon XIII leur montre « la foi des aïeux menacée par la secte maçonnique ». Jadis « la foi divine a triomphé du paganisme » et seule sa victoire a pu donner à l'Europe la civilisation dont elle est justement fière. Mais maintenant avec la foi sont mis en danger « et le salut mérité aux hommes par Jésus-Christ et les bienfaits de la civilisation chrétienne ». Dans une lettre de même date aux populations de l'Italie, le Pape rappelle que, « sur les ruines du paganisme et de la barbarie, nos divines croyances ont fait surgir l'admirable édifice de la civilisation chrétienne », mais que devenait cet « admirable édifice » si les croyances divines disparaissaient sapées par « la secte maçonnique ».

Léon XIII s'adresse aux évêques et aux peuples d'Italie, mais toutes les nations peuvent et doivent faire leur profit de ces paroles. Chez tous les peuples chrétiens, « la foi des aïeux est menacée » et « les bienfaits de la civilisation chrétienne » sont mis en péril. Il est donc utile de rappeler ces bienfaits, de montrer comment, « sur les ruines du paganisme et de la barbarie, les divines croyances avaient fait surgir l'admirable édifice de la vraie civilisation ». Tel est le but de ce livre.

Nous présenterons d'abord le tableau de ces civilisations antiques, dont l'éclat trompeur peut dissimuler à l'observateur inattentif les plaies profondes, incurables à l'action seule de l'homme. N'est-il pas nécessaire de montrer à quels abaissements était descendue l'humanité sous l'action du paganisme, lorsque le Fils de Dieu lui a apporté, avec le salut, la vraie civilisation ? Puis nous essayerons d'esquisser dans ses grandes lignes « l'action sociale » de l'Eglise, de présenter les transformations par lesquelles l'humanité a passé du paganisme et de la barbarie à la civilisation chrétienne dont nous suivrons les développements. Nous avons choisi la forme historique parce qu'elle est plus accessible aux jeunes intelligences auxquelles nous nous adressons tout particulièrement et parce que les faits se gravent plus facilement dans la mémoire que les meilleurs raisonnements. Témoins irrécusables, ils s'imposent à l'homme de bonne foi.

Certes, nous n'avons pas la prétention d'avoir présenté, dans ce volume relativement court, un tableau complet de l'action sociale de l'Eglise, des efforts incessants par lesquels, héritière et continuative du Christ, elle a assuré à l'humanité les « bienfaits de la civilisation chrétienne ». La puissance d'analyse et de synthèse d'un Taine éclairé par les lumières de la foi n'y suffirait pas. Mais nous espérons que notre travail, si incomplet et imparfait soit-il, ne sera pas sans utilité. Il pourra contribuer à rappeler de grandes vérités qu'on oublie trop facilement. Nous avons, d'ailleurs, soumis ce travail au jugement d'hommes compétents qui ont bien voulu nous encourager à le publier. (Préface.)

PETITES HISTOIRES

TRAITS DE MISSION

par le **R. P. Marius DEVES** des oblats de Marie Immaculée.

1 beau volume in-8, avec nombreuses gravures. Prix................. **4** fr.

La plupart des récits contenus dans ce volume ont déjà paru, sous forme d'articles dans les annales de notre Congrégation. Nous les avons recueillis des lèvres mêmes de nos missionnaires ou dans des lettres particulières qu'ils nous ont adressées, ou encore dans des relations que le public ne connaît pas.

On a bien voulu nous dire qu'on a pris de l'intérêt à lire ces *petites histoires*, et l'on nous a conseillé de les réunir en volume.

Le présent livre répond à cette pensée. Il s'adresse d'abord à la jeunesse, friande d'histoires, comme on sait, et non moins friande d'images. Aussi, avons-nous pris soin de joindre au texte de nombreuses illustrations.

Des personnes plus graves trouveront peut-être, dans ces récits courts et variés, une distraction parmi des préoccupations plus absorbantes.

Enfin, nos confrères du clergé, comme aussi les catéchistes, pourront glaner dans ce volume quelques épis pour leur gerbe d'*exemples*. (Préface.)

AU PAYS DE L'OURS NOIR

chez les Sauvages DE LA *COLOMBIE BRITANNIQUE*

Récits d'un Missionnaire, par le **R. P. MORICE**, missionnaire, oblat de Marie Immaculée

1 beau volume grand in-8 enrichi d'une carte, de 5 photogravures et de 26 gravures par l'auteur. Prix **4** fr., franco **5** fr.

Ces pages n'ont guère besoin d'introduction. Ecrites par un missionnaire qui, bien que Français d'origine, est plus habitué à l'idiome de la fière Albion qu'à sa propre langue maternelle, elles n'ont aucune prétention littéraire. Mais ce dont elles peuvent manquer sous le rapport de l'élégance est compensé par une qualité tout aussi solide : je veux dire leur scrupuleuse véracité. Ici, point de récits à effet, de situations exagerées, d'aventures invraisemblables. La vie du missionnaire, dans notre Amérique du Nord, est suffisamment mouvementée. Pas n'est besoin de forcer la note pour éviter la monotonie. Les dangers sont encore son partage, et, dans un pays où le thermomètre descend à 47° centigrade, où de longues nuits passées dans l'insomnie sont la conséquence de ce froid extrême, et où l'on reste parfois cinq mois sans communication avec le monde civilisé, les privations sont toujours à l'ordre du jour.

J'ai voulu avant tout donner, sans exagération ni réticence une juste idée de nos missions, de nos voyages et surtout de l'ineffable bonté de la divine Providence à l'égard de son envoyé auprès de peuplades, naguère encore plongées dans les ténèbres de la mort. Un tel programme devrait, ce semble, suffire pour intéresser un cœur chrétien. Le lecteur dira si je me suis trompé. (*Extrait de la* Préface.)

Novembre 1896 Prix : 60 Centimes N° 3[?]

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIXe SIÈCLE

Cette REVUE MENSUELLE *est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.*

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, Editeurs

83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ETRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

DELHOMME et BRIGUET, Éditeurs, 83, rue de Rennes, PARIS. — 3, Avenue de l'Archevêché, LYON

Etudes Théologiques SUR LES CONSTITUTIONS DU **CONCILE DU VATICAN** D'après les actes du Concile **Par l'abbé M. A. VACANT**

LA CONSTITUTION DEI FILIUS — 2 vol. in-8 formant plus de 1.300 pages compactes : **12 fr.**

Voici quelques extraits des appréciations de la presse :

« M. l'abbé Vacant, professeur au Grand Séminaire de Nancy, déjà bien connu par d'autres remarquables travaux, a entrepris « de préciser et de mettre en lumière les enseignements théologiques » des constitutions promulguées par le Concile du Vatican. Dans l'ouvrage que j'ai le plaisir de présenter aux lecteurs de l'*Univers*, il étudie la constitution *Dei Filius*. Son commentaire est non seulement théologique, mais encore historique et documentaire : en sa compagnie, on suit le sort du texte depuis sa proposition à la commission jusqu'à la fixation de la formule de foi en séance plénière ; on assiste, pour ainsi parler, à la formation du dogme en tant qu'il dépend du travail théologique. Et si ces deux volumes renferment une somme d'érudition immense, s'ils sont destinés à être, selon l'expression d'un critique (l'abbé E. Martin, *Revue du Clergé français* du 15 février 1896), « le *Vade mecum* du théologien catholique au XXe siècle », je me hâte d'ajouter que la manière simple et sans apprêts dont ils sont écrits, en rend la lecture très facile ; et, finalement, l'on sera étonné d'avoir, sans presque s'en apercevoir, parcouru, avec l'auteur, tout le cycle de la dogmatique. »
(Abbé P. Hourat, *Univers* du 23 août 1896 : *Courrier des Sciences ecclésiastiques.*)

« Non content de résoudre la plupart des questions théologiques qui s'agitaient depuis le commencement du siècle, le Concile du Vatican a touché à presque toutes celles que l'on discute aujourd'hui. Aussi les volumes de M. l'abbé Vacant offrent-ils un tableau complet et intéressant du mouvement dogmatique à notre époque. Le savant professeur passe en revue les principales erreurs contemporaines. Il étudie à fond la nature et les attributs de Dieu, la création, la nature de l'homme, les rapports de l'âme et du corps, les forces de la raison humaine, la révélation, le canon des saintes Ecritures, la nature de l'inspiration ; l'autorité des versions et des interprétations des livres saints ; la nature, la liberté, la discernibilité et la nécessité de la foi ; le magistère ordinaire de l'Eglise ; les mystères de la religion, les rapports de la foi et de la raison, l'immutabilité et le développement du dogme catholique. Cet important ouvrage assure à l'auteur, déjà si avantageusement connu, un rang distingué parmi les théologiens de ce siècle. Ajoutons que les actes authentiques du Concile ont été très soigneusement reproduits, en appendices, pour servir de pièces justificatives. » (*Le Monde* du 9 janvier 1896.)

« Ample exposé des erreurs contemporaines visées par les chapitres doctrinaux et les canons de foi ; état de l'enseignement dans l'Eglise ; projets de décrets ; controverses, raison d'être des changements apportés au texte avant son adoption définitive, ou des ménagements gardés envers quelques opinions soutenues par les docteurs catholiques ; *schemata* proposés, éclaircissements donnés par les encycliques subséquentes : voilà ce que les théologiens trouveront dans cet important travail. Or, les matières traitées dans les quatre chapitres de la première Constitution sont absolument fondamentales ; il s'agit, on le sait, de Dieu et de la Création, de la Révélation, de l'Ecriture sainte, de son inspiration, de la tradition, de la foi en elle-même et dans ses rapports avec la raison.

« L'érudition de l'auteur, la sûreté de sa doctrine théologique, la patience consciencieuse de ses recherches, la parfaite loyauté de l'exposition et de la critique sont à la hauteur d'un si grand sujet. Aussi son ouvrage est-il déjà un monument remarquable de la science dogmatique ; il est appelé à être le guide des théologiens et à figurer nécessairement dans toutes les bibliothèques ecclésiastiques. »
(S. Adigard, S. J., *Etudes religieuses*, 30 septembre 1896.)

« Donner un commentaire à la fois théologique, documentaire et historique des Constitutions du Concile du Vatican était une entreprise considérable, qui eût tenté au moyen âge quelqu'un de ces maîtres, à l'ambition patiente, au labeur de longue haleine, dont nous admirons les intimidants in-folio. Le *Maître* s'est rencontré au déclin du siècle qui avait vu le Concile. Le modeste et savant professeur de Nancy, l'une des gloires du clergé lorrain, ne m'en voudra pas d'avoir dit le seul mot qui rende l'impression causée sur moi par son œuvre. — Je vois, grâce à ce livre, d'un caractère simple, beaucoup de prêtres reprendre avec l'attrait du renouveau leurs études théologiques. Car c'est une très grande partie de la théologie que M. Vacant a fait entrer dans ce cadre moderne... L'auteur a heureusement mis au point les doctrines anciennes... Nous sommes donc en présence d'un ouvrage qui a le singulier mérite de souder et de fondre le nouveau et l'ancien de la théologie : *Nova et vetera*... L'œuvre de M. Vacant reste pour le théologien un répertoire consciencieusement travaillé, une précieuse source d'informations que les documents annexés et la table alphabétique rendent plus complète encore et plus maniable. Elle est digne d'un succès sérieux et durable. »
(Fr. A. Gardeil, O. P., *Revue Thomiste*, juillet 1896.)

« Ce qui donne à ces études un caractère très nouveau et fort intéressant, c'est l'abondant usage que l'auteur a su faire des actes du Concile... Ces documents sont reproduits en de nombreux et intéressants appendices, parmi lesquels je signale en particulier la reproduction parallèle des quatre rédactions successives de la Constitution *Dei Filius*... M. Vacant a pleinement réussi à « préciser et mettre en lumière les enseignements théologiques » qui résultent de ce document de premier ordre. Il ne se bat point contre d'anciennes erreurs, contre les hérésies oubliées ; il prend corps à corps l'hérésie contemporaine, le rationalisme, et le combat par les armes que lui fournissent les travaux conciliaires. Ajoutons que cet ouvrage, écrit en français, est accessible à un public moins restreint que les livres techniques de théologie ; le style est simple, pas trop scolastique, et la lecture en est aussi facile que profitable. »
(A. Boudinhon, *Le Canoniste contemporain*, octobre 1896.)

« A raison des questions si nombreuses, si vastes, si diversement traitées, auxquelles touche la Constitution *Dei Filius*, ce commentaire prend nécessairement des proportions considérables. Citons, pour en donner un exemple, l'étude du Prologue... Toutes les parties de la Constitution *Dei Filius* sont traitées avec la même méthode et la même ampleur... Quand M. Vacant nous aura donné sur la Constitution *De Ecclesia* le travail qu'il prépare, nous aurons sur les questions dogmatiques dont on s'inquiète à l'heure présente, un ouvrage, qui, à plus d'un titre, rappellera ces sommes théologiques si communes autrefois, si rares, hélas ! aujourd'hui. » (V. Oblet, *Université catholique*, 15 mars 1896.)

« Ces *Etudes théologiques*, dans leur partie strictement dogmatique, sont bien personnelles. On y sent partout un docte professeur de philosophie et de théologie, maître de ce qu'il enseigne, au courant de tous les détails des traités de théodicée, des lieux théologiques et de la Foi. »
(E. M. R. *Le Mois bibliographique*, 1er juin 1896.)

« L'ouvrage du savant professeur se recommande par la sobriété et la clarté de l'exposition, autant que par la vigueur de la doctrine et l'intérêt des questions. L'auteur a voulu étudier en un même ouvrage toutes les matières qui ont été définies, exposées ou simplement touchées dans les deux Constitutions du Concile du Vatican. Il a pensé à bon droit qu'il serait ainsi amené à traiter la plupart des questions qui intéressent nos contemporains ; car les erreurs visées par le Concile sont toujours vivantes, soit à l'état de doctrines, soit à l'état de tendances. » (*L'Ami du Clergé*, 27 août 1896.)

« C'est un ouvrage d'une grande actualité et qui mérite certainement au plus haut degré l'attention des vrais théologiens. Il renseigne sur l'état de chaque question avec un soin et une compétence qui témoignent d'une connaissance sérieuse et habituellement complète de la littérature du sujet... Dans les matières controversées, il expose avec science, loyauté, clarté et perspicacité le pour et le contre, comme ils se trouvent dans les commentaires du Concile et dans les anciens théologiens ; il y ajoute ses observations et leurs preuves, et met par une marche franche ses conclusions en pleine lumière... Nous souhaitons le succès à ce monument imposant que le docte auteur a élevé à la science théologique. »
(Emil Lingens, S. J., *Zeitschrift fuer Katholische Theologie* d'Inspruck, 1896, p. 529.)

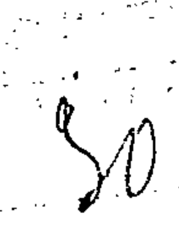
écembre 1896 Prix : 60 Centimes N° 3C

REVUE MENSUELLE

Religieuse, Politique, Scientifique

FAISANT SUITE A LA PUBLICATION

LE DIABLE AU XIXE SIÈCLE



Cette REVUE MENSUELLE *est spécialement un organe de combat contre la Haute-Maçonnerie et le Satanisme contemporain. Elle est aussi consacrée à l'examen, selon la Science Catholique, des faits surnaturels du prétendu Spiritisme et autres manifestations diaboliques constatées.*

SOMMAIRE DU NUMÉRO :

PARIS

DELHOMME ET BRIGUET, Editeurs

83, Rue de Rennes, 83

ABONNEMENTS :

FRANCE, SIX Francs pour un an. — ETRANGER, HUIT Francs

Tous les abonnements partent de janvier et se font pour un an

Saint-Etienne. — Imp. RÉGIS NEYRET, place Villeboeuf.

S. Bérard   J. Claret

Saint-Etienne. — Typographie et Lithographie R. NEYRET

DELHOMME et BRIGUET, Editeurs, 83, rue de Rennes, PARIS. — 3, Avenue de l'Archevêché, LYON

Le Mois des Trépassés

par l'abbé KERNÉ 1 vol. in-32. Prix 0,75

Cet opuscule a été traduit du breton par l'auteur lui-même, qui s'est efforcé de conserver à son nouveau travail la couleur et la simplicité naïve de l'original. En parcourant la traduction, les lecteurs français pourront se faire une idée de la forme toute familière et toute paternelle que revêt en Bretagne l'enseignement religieux. Peu de phrases, beaucoup de doctrine. C'est par cette méthode, empruntée aux Apôtres et aux Pères de l'Eglise, que la foi s'est maintenue si vivace dans la péninsule armoricaine. Puisse-t-elle y croître encore, et se communiquer aussi, par une heureuse contagion, aux autres provinces de la patrie commune! C'est l'espoir et le vœu du prêtre qui écrit ces lignes.

COURTES RÉFLEXIONS SUR LA VIE FUTURE

Pour le mois de novembre, par **F.-I. MICHEL**

Elégante brochure in-32 (avec approbation). Prix........... **0 fr. 30**

L'auteur a voulu, non pas disserter éloquemment sur la mort, mais tout simplement fournir aux pieux fidèles un sujet de méditation pour chaque jour du mois de novembre, consacré par l'Eglise à la commémoration des morts. Ces réflexions, tirées de la doctrine de saint Augustin aideront les fidèles à mieux répondre aux pieux appels de l'Eglise en faveur de ses membres défunts, et, profitables aux morts, seront plus encore utiles aux vivants.

(*La Vérité.*)

MÉDITATIONS DES ENFANTS DE MARIE

POUR LE SAINT TEMPS DE L'AVENT

Avec une Neuvaine préparatoire à la Fête de l'Immaculée Conception

par le **R. P. HUGUET**, mariste

Un volume in-32. Prix............................ **0 fr. 60**

Consolations.

Souvenirs des Carêmes prêchés à Paris, par le R. P. Lefebvre; 1 magnifique volume in-8 de 520 pages, vélin glacé.. 6 fr.

Le même ouvrage, édition ordinaire, un volume in-12, 10e édition.......... 3 fr.

Venez à moi, vous tous qui souffrez et je vous soulagerai. Ce mot d'ineffable tendresse, placé en tête de chaque sujet, est merveilleusement commenté par le P. Lefebvre, qui sait l'approprier à toutes les douleurs et en faire jaillir le trait de lumière ou d'espérance qui convient.

« Cet excellent traité des *Consolations religieuses* s'adresse donc à tous ceux qui pleurent, à tous ceux qui sont dans la peine, et tous y trouveront de la force, de l'espérance et un apaisement aux plus grandes douleurs de la vie. »

(*Laurentie.*)

Paroles tirées de l'Ecriture Sainte

pour servir de consolation aux personnes qui souffrent. Ouvrage posthum du P. Bouhours. Nouvelle édition augmentée de *Pensées consolantes* extraites des écrits des saints et des auteurs ascétiques, publiée par un Père de la Compagnie de Jésus. 1 volume in-32.. 1 fr. 25

La Science de bien mourir

ou Manuel de l'Association de la bonne mort, par le P. Lefebvre, 1 vol. in-18 raisin, 6e édition.. 2 fr. 50

Cet ouvrage contient, sous le titre de *Cours de la bonne mort*, le résumé de toutes les instructions que le R. P. Lefebvre a faites sur la mort, pendant quatre années, dans l'église de Jésus, à Paris. Rien ne peut être meilleur et plus utile pour les retraites que ces excellentes méditations; la lecture de ce livre a ébranlé les plus sceptiques et décidé les plus étonnantes conversions.

Pensées édifiantes sur la mort,

nouvelle édition revue par le R. P. Libercier. 1 beau volume in-18 raisin, papier teinté, caractères elzéviriens.......... 3 fr.

« Le sujet est grave et important, écrit au nouvel éditeur Mgr Gay, évêque d'Anthédon; la méditation en est toujours opportune et utile; on ne s'y applique point sans trouver bientôt qu'elle est douce. La lecture de ces *Pensées édifiantes* est pour rendre cette méditation facile à tout le monde. La spiritualité en est sûre, nourrie, salubre, fortifiante. On entend là le vrai langage de l'Evangile interprété et commenté par la grande tradition de l'Eglise. » On ne pouvait mieux féliciter le P. Libercier d'avoir exhumé ce vieux livre, qui vaut plus que mille livres nouveaux et qui nous apprend d'une façon si excellente le moyen de bien vivre pour bien mourir.

(*Le Monde.*)

Manrèse ou exercices spirituels de saint Ignace

mis à la portée de tous dans une exposition neuve et facile. 33e édition. Un volume in-12.. 3 fr.

Il serait superflu de rappeler les avantages de cette excellente publication. Plus de trente éditions écoulées en peu de temps prouvent son utilité et son mérite. Disons seulement que les fidèles trouveront dans ces pages un très grand choix de sujets pour des retraites de 30, de 15 et de 8 jours.

Le Bonheur au Ciel,

d'après saint Thomas, les Docteurs et les Saints, par le R. P. H. Faure, ouvrage approuvé par plusieurs évêques. 5e édition. 1 beau volume in-18........... 2 fr.

Un excellent ouvrage, plein d'onction, comme un livre de piété, plein de doctrine et de science, comme un traité de théologie, est un livre rare. C'est le livre du R. P. H. Faure.

Qu'est-ce que le bonheur?... Se trouve-t-il quelque part, sur la terre, ou faut-il le demander à une autre vie? Qu'est-ce que l'autre vie, et que se passe-t-il après la mort? L'âme est-elle immortelle et en quoi consistent sa vie et son action, lorsqu'elle est séparée du corps?... Le dernier jour du monde et la résurrection. Qu'est-ce en réalité que le Ciel? Qualités et jouissances des corps glorifiés des élus. Le Ciel sera-t-il l'éternelle réunion et l'amitié sans fin? On se reconnaîtra et l'on s'aimera en Dieu. La famille et les affections du Ciel. L'éternel bonheur.

Toutes ces questions et bien d'autres encore trop ignorées de nos jours, se trouvent traitées dans tous leurs détails, d'après l'enseignement des Pères, des docteurs et surtout de saint Thomas, le maître incomparable. Le témoignage de la tradition n'est pas négligé et la science vient à propos apporter sa preuve.

(*La Croix.*)

Les Consolations du Purgatoire,

d'après les Docteurs de l'Eglise et les révélations des Saints, par le R. P. H. Faure. 1 beau volume in-18. 4e édition..... 2 fr.

Toutes les consolations offertes par la religion à ceux que les coups de la mort ont éprouvés se trouvent réunies dans cet ouvrage, qui renferme en même temps toute la doctrine de l'Eglise sur le Purgatoire. Mgr l'Evêque de Valence l'a approuvé en ces termes : « La solidité de la doctrine, dans cet ouvrage, se trouve jointe à l'agrément de la forme et à l'expression des sentiments les plus touchants et les plus élevés. Je l'ai lu avec un vif intérêt, et je souhaite à *ceux qui pleurent* de l'avoir auprès d'eux comme un ami aux jours de l'affliction. Non seulement il adoucira l'amertume de leurs regrets, mais il affirmera leur foi et ranimera dans leur cœur l'espérance chrétienne. »

La Douleur consolée,

par l'auteur de « *Allons au ciel* » *nouvelle édition augmentée.* 1 vol. in-18... 2 fr.

Il n'est point d'épreuve, point de peine, quelle qu'elle soit, qui ne trouve un adoucissement dans la *Douleur consolée.* Tel est le sentiment exprimé par Mgr l'evêque de Coutances au sujet de ce livre. « D'une part, écrit-il, je sais votre foi, « votre piété et la connaissance que vous avez de nos saints « Livres. De l'autre, je sais également la parfaite expérience « que vous avez de la douleur. Quand on a bu, comme vous « l'avez fait, au calice du divin Maître, quand on en dévore « comme vous, l'amertume, on est à même d'indiquer le ma « et de signaler efficacement le remède. Puissent tous ceux « qui pleurent prier avec vous! Puissent-ils vous entendre « tous! et ils seront certainement consolés. »

(*Univers*, 1er décembre.)

(*Semaine Religieuse d'Aix.*)

GUIDE POUR GAGNER LES INDULGENCES

par le R. P. BERNAD, Oblat de Marie-Immaculée. — Élégant vol. in-18, prix.... **0 f. 75**

L'Eglise nous ouvre à tous le précieux trésor des Indulgences. Y puiser abondamment est un devoir de charité envers soi-même d'abord, et ensuite pour les pauvres âmes du Purgatoire. Si tant de chrétiens, même des plus pieux, le négligent, n'est-ce pas surtout parce qu'ils ne connaissent pas assez les Indulgences, ou qu'ils s'exagèrent la difficulté des conditions à remplir pour les gagner ? De nombreux ouvrages ont été écrits sur ce sujet; mais outre qu'ils sont généralement trop étendus et, par là même trop coûteux, celui qui veut s'en servir est obligé de s'imposer chaque fois un travail personnel auquel il n'a pas toujours le temps ni la patience de s'astreindre. On désirait un manuel qui supprimât toute recherche, où l'on trouvât indiquées, *jour par jour*, les principales indulgences avec les conditions à remplir. Le *Guide* que nous annonçons à nos lecteurs répond à ce besoin. Dans une première partie, l'auteur traite, d'une manière à la fois succinte et complète, des Indulgences en général ; il fait connaître, dans la deuxième partie, les principales dévotions enrichies d'Indulgences ; enfin, dans la troisième partie il indique pour *chaque jour et pour chaque fête de l'année* des Indulgences qu'on peut acquérir, le titre qui y donne droit, et les conditions requises pour les gagner.

Ce petit volume, approuvé par la Sacrée Congrégation des Indulgences, compte 150 pages à peine, et ne coûte que 0 fr. 75. Il recevra sûrement bon accueil dans nos communautés religieuses d'hommes et de femmes. Puisse-t-il être bientôt entre les mains de toutes les personnes pieuses !

Le Rythme Grégorien est-il Mesuré ?

Par le R. P. FLEURY, S.J.
Brochure grand in-8. — Prix.............. 0 fr. 50

Nous signalons cette intéressante et savante brochure d'un écrivain compétent aux personnes nombreuses qui suivent les discussions engagées au sujet du chant grégorien. Le R. P. A. Fleury n'admet pas que le rythme grégorien ne soit pas mesuré et il en donne ses raisons qu'il serait inutile de résumer ici. Mieux vaut renvoyer à sa brochure ceux que la question intéresse.

(*Univers.*)

Lettres à Tiburce

Première série : **SIGNES DU TEMPS**
Par l'abbé JEAN. 1 volume in-12. Prix . . . **3 fr.**

Dans sa *Sainte Cécile*, dom Guéranger a décrit le noble caractère d'un jeune patricien qui, touché de la résignation de son frère Valérius et de sa virginale épouse Cécile, court au baptême et les devance au martyre. C'est Tiburce, c'est-à-dire le type achevé de la jeunesse pure, enthousiaste, généreuse, chrétienne. Ce type, rare de nos jours, l'auteur a eu le bonheur de le rencontrer, et il lui communique ses pensées en échange des siennes, il lui parle des hommes et des choses du siècle : des écrivains marquants, de l'influence bonne ou mauvaise de leur littérature, des héros illustrant la patrie, des voyageurs agrandissant nos domaines ou notre influence, des savants étendant le cercle de notre science, des prélats et prêtres défendant ou trahissant leur sublime mission. Et cela est dit dans un esprit de critique sévère et juste, parsemé d'observations ingénieuses et de déductions fortifiantes pour tous les lecteurs chrétiens.

(*Autorité.*)

Pour paraître le 15 novembre prochain :

La Croyance au Surnaturel

et son influence sur le progrès social

Essai historique et religieux, par Mademoiselle **Louise ANZOLETTI**

Traduit de l'italien, sur la seconde édition revue et augmentée, par Mme Edmonde VISMARA

1 fort vol. grand in-12. — Prix, **3** fr. **50**. — Franco, **4** fr.

« Vous avez voulu montrer que tout ce qu'il y a de bon dans le monde sous le rapport moral, scientifique, politique, artistique, social, nous le devons en grande partie au Surnaturel et qu'y renoncer serait tarir la source de la civilisation. Vous avez réussi. Vous avez solidement posé cette base : le seul Surnaturel est le Surnaturel chrétien, car les autres soi-disant surnaturels ne sont que le produit de la raison humaine et du sentiment religieux inné en tout homme ; sur cette base vous avez dans un livre admirable établi cette vérité : que l'homme et la société finissent par demeurer incomplets si le Surnaturel leur manque, conséquence de cette autre vérité plus éclatante encore que dans la Providence actuelle qui gouverne l'humanité, les deux ordres de la nature et de la grâce, créés par le même dessein de Dieu, ne peuvent être séparés sans détruire le plan divin, et sans rendre la nature elle-même incapable d'atteindre sa fin, nature *manquée*, si on la prive de ce secours qui lui est nécessaire dans l'ordre actuel.

C'est ce qui résulte de la démonstration que vous avez su si bien conduire avec les arguments qui sont à peu près les seuls reçus de nos jours, c'est-à-dire au moyen de faits que vous choisissez dans l'histoire, avant et après Notre-Seigneur Jésus-Christ, et surtout au moyen des différents systèmes de philosophie que vous passez en revue, d'une manière si souvent piquante et toujours avec une grande rectitude de jugement.

Votre bel ouvrage doit être recommandé également à la jeunesse, soit comme livre de prix, soit comme livre de lecture pendant les vacances ; au lieu d'efféminer ces jeunes âmes par toutes les fadaises que l'on trouve si souvent dans les écrits modernes, il leur procurera, outre le charme de savourer le style d'un écrivain d'élite et renommé, une nourriture vivifiante pleine d'idées viriles et de sentiments élevés.

(*Mgr l'Archevêque de Milan.*)

Saint-Etienne. — Typographie et Lithographie R. NEYRET

Le gérant J. Clare

ÉTUDES THÉOLOGIQUES SUR LES CONSTITUTIONS DU CONCILE DU VATICAN D'APRÈS LES ACTES DU CONCILE

Par l'abbé M. A. VACANT

LA CONSTITUTION DEI FILIUS — 2 volumes in-8 formant plus de 1.300 pages compactes. **12 fr.**

Non content de résoudre la plupart des questions théologiques qui s'agitaient depuis le commencement du siècle, le concile du Vatican a touché à presque toutes celles que l'on discute aujourd'hui. Aussi les volumes de M. l'abbé Vacant offrent-ils un tableau complet et intéressant du mouvement dogmatique à notre époque. Le savant professeur passe en revue les principales erreurs contemporaines. Il étudie à fond la nature et les attributs de Dieu, la création, la nature de l'homme, les rapports de l'âme et du corps, les forces de la raison humaine, la révélation, le canon des Saintes Ecritures, la nature de l'inspiration; l'autoritédes versions et des interprétations des Livres Saints; la nature, la liberté, la discernibilité et la nécessité de la foi; le magistère ordinaire de l'Eglise; les mystères de la religion, les rapports de la foi et de la raison, l'immutabilité et le développement du dogme catholique. Cet important ouvrage assure à l'auteur, déjà si avantageusement connu, un rang distingué parmi les théologiens de ce siècle. Ajoutons que les actes authentiques du concile ont été très soigneusement reproduits, en appendices, pour servir de pièces justificatives.

Ce travail a été apprécié et loué par un grand nombre de journaux et revues catholiques. Nous reproduisons ci-après de courts extraits des articles publiés par l' *Univers* et la *Revue Thomiste*:

« M. l'abbé Vacant, professeur au grand séminaire de Nancy, déjà bien connu par d'autres remarquables travaux, a entrepris « de préciser et de mettre en lumière les enseignements théologiques » des Constitutions promulguées par le Concile du Vatican. Dans l'ouvrage que j'ai le plaisir de présenter aux lecteurs de l'*Univers*, il étudie la Constitution *Dei Filius*. Son commentaire est non seulement « théologique », mais encore historique et documentaire; en sa compagnie, on suit le sort du texte depuis sa proposition à la commission jusqu'à la fixation de la formule de foi en séance plénière; on assiste, pour ainsi parler, à la formation du dogme en tant qu'il dépend du travail théologique. Et si ces deux volumes renferment une somme d'érudition immense, s'ils sont destinés à être, selon l'expression d'un critique, « le *Vade mecum* du théologien catholique au XX[e] siècle », je me hâte d'ajouter que la manière simple et sans apprêts dont ils sont écrits en rend la lecture très facile; et finalement, l'on sera étonné d'avoir, sans presque s'en apercevoir, parcouru, avec l'auteur, tout le cycle de la dogmatique. » (*Univers.* — Abbé P. Hourrat.)

« Donner un commentaire à la fois théologique, documentaire et historique des Constitutions du concile du Vatican était une entreprise considérable, qui eût tenté au moyen âge quelqu'un de ces maîtres, à l'ambition patiente, au labeur de longue haleine, dont nous admirons les intimidants in-folio. Le *Maître* s'est rencontré au déclin du siècle qui avait vu le concile. Le modeste et savant professeur de Nancy, l'une des gloires du clergé lorrain, ne m'en voudra pas d'avoir dit le seul mot qui rende l'impression causée sur moi par son œuvre.

« Je vois, grâce à ce livre, d'un caractère simple, beaucoup de prêtres studieux reprendre avec l'attrait du renouveau leurs études théologiques. Car c'est une très grande partie de la théologie que M. Vacant a fait entrer dans ce cadre moderne :

Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques.

« L'auteur a heureusement mis au point les doctrines anciennes. Tous ses développements sont orientés dans le sens du texte de la Constitution. Pas un chapitre qui ne soit informé par elle comme par une âme... au sens thomiste, bien entendu. Nous sommes donc en présence d'un ouvrage original et qui a le singulier mérite de soulever et de fondre le nouveau et l'ancien de la théologie : *Nova et vetera.* » (*Revue Thomiste.*)

LA CLEF DE LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE

Etude sur la composition substantielle des corps, d'après les principes de Saint Thomas-d'Aquin,

par le P. Ferdinand Million, docteur en théologie et en philosophie, un volume in-12, prix........... **2 fr. 50**

Il se trouvera sans doute des critiques pointilleux pour trouver quelque peu exagérée la première place d'excellence que le P. Million accorde au système « de la Matière et de la Forme » dans la philosophie scolastique. La théorie de « la Puissance et de l'Acte » par exemple, pourrait passer pour une clef plus universelle encore, et sans laquelle on n'entre pas dans les mystères de la composition substantielle des corps. Il n'en reste pas moins vrai que le célèbre système de la *Matière et de la Forme* intéresse de près ou de loin, dans ses principes, dans son langage, dans sss applications, presque toutes les parties de la philosophie.

L'étude que nous en donne le P. Million, sans avoir la prétention d'être une œuvre métaphysique absolument complète, présente cependant l'histoire, l'exposé, les preuves, la discussion et les conséquences de la fameuse théorie avec une simplicité de langage, une clarté et une exactitude qui la rendront accessible même à ceux qui ne sont pas initiés aux subtilités de la scolastique.

Aussi bien n'est-ce point seulement aux gens du métier que l'auteur s'adresse, mais surtout aux profanes qu'il veut, par cette préparation préliminaire, amener à saisir l'ordonnance d'ensemble de l'édifice scolastique, après leur avoir fait comprendre et admirer la grande théorie qu'il croit en être la clef de voûte, et qui en est à coup sûr une des principales colonnes. (*L'Ami du clergé.*)

GUIDE POUR GAGNER LES INDULGENCES

par le R. P. Bernad, Oblat de Marie-Immaculée. — 1 vol. in-18, prix...... **0 f. 75**

En publiant ce manuel, nous croyons rendre service aux personnes pieuses. Que d'indulgences elles pourraient acquérir et qu'elles perdent faute d'avoir à leur disposition un tableau, une sorte de calendrier spirituel où seraient classées ces indulgences et indiquées les conditions requises pour les gagner! Sous ce rapport, le petit recueil que nous leur offrons aura, nous osons l'espérer, son utilité.

On n'y trouvera pas marquées les indulgences partielles, hormis celles qui sont attachées à quelques prières ou à certains exercices de piété que plusieurs ont coutume de faire chaque jour. Nous avons tenu à être court et, d'ailleurs, pour gagner la plupart de ces indulgences, il n'y a aucune condition spéciale à remplir; il suffit généralement de former, chaque matin, l'intention d'acquérir toutes celles qui se rencontreront dans le cours de la journée.

Quant aux indulgences plénières, nous nous bornons à indiquer celles dont sont enrichies les dévotions les plus répandues. Il sera facile à chacun d'intercaler dans nos listes les indulgences attachées à ses pratiques de piété ou aux confréries moins connues dont il peut faire partie. (*Avis aux lecteurs.*)

Ars artium, LA CONFESSION d'après les grands maîtres

par le P. J. Zelle, S. J., Missionnaire, ancien professeur de théologie

(*Ouvrage dédié aux confesseurs*) deuxième édition, 1 beau vol. in-12................. **3 f.**

C'est une question fort délicate que celle des interrogations à faire ou à taire *in materia luxuriæ*. Nous avons donné plusieurs fois réponse dans l'*Ami* à des consultations sur ce sujet. Mais nous ne saurions trop conseiller à nos abonnés de lire l'ouvrage du P. Zelle, S. J. : *La confession d'après les grands maîtres*. Ce volume est digne en tous points du grand succès qu'il est en train d'obtenir et peut-être modifiera-t-il la pratique « plus paresseuse que prudente » de certains confesseurs. Que les jeunes prêtres surtout le lisent et le relisent, ils y apprendront des choses d'une extrême importance pour leur manière d'agir au saint tribunal, que nous pouvons à peine effleurer d'un mot au cours d'un article. Tout le livre est à méditer, et nous-mêmes en avons tiré parti largement. Signalons, à l'occasion du prochain carême, le canevas d'une excellente instruction sur la confession (p. 262-284). — (*L'Ami du Clergé*, 20 février 1896).

Le Rythme Grégorien est-il Mesuré ?

Par le R. P. Fleury, S. J.
Brochure grand in-8 de 62 pages. — Prix... 0 fr. 50

(*Semaine Religieuse d'Aix.*)

Le gérant J. Charit

LE DIABLE DANS LES MISSIONS par Paul VERDUN 2 fort volumes in-12. Prix 6 »

Pour bien apprécier ce livre, nous citerons les premières paroles de l'Introduction : « Voici un ouvrage qui contient des faits extraordinaires, merveilleux, surnaturels, pour tout dire en un mot, diaboliques. Ils paraîtront à peine croyables à beaucoup et seront peut-être même traités de fables par certains. Cependant, ces faits, si merveilleux qu'ils soient, n'en sont pas moins fréquents et publics dans les pays de missions. Ils ont été vus, examinés et vérifiés par des millions de témoins. Ils sont aussi authentiques que peuvent être des faits historiques. »

Que le démon exerce un empire extraordinaire dans les pays infidèles, c'est une vérité certaine et d'une rigoureuse orthodoxie. Mais au point de vue de la raison, il est difficile d'expliquer la longue durée de l'idolâtrie sans attribuer à l'esprit de ténèbres une influence continue et générale. Les auteurs anciens racontent des faits surprenants, des oracles qui supposent la vue à distance ou une certaine intuition de l'avenir bien supérieure à celle du génie humain. Supposer, comme on le faisait au XVIIIe siècle, que les prêtres abusaient de la crédulité populaire par le mensonge et l'étalage d'un vain charlatanisme, c'est un moyen par trop facile de résoudre une difficulté sérieuse. Mais on est bien revenu de cette manière de voir. Comme le dit l'auteur, le sourire de l'incrédulité ignorante a fait place aux recherches de la science et aux jugements de la critique. Il n'y a plus que les ignorants pour ricaner quand on parle du démon, de ses ministres et de ses œuvres. Ceux qui possèdent quelque science écoutent les récits, les vérifient et cherchent à découvrir les causes des faits, leurs résultats et leurs conséquences.

L'important, c'est de recueillir un grand nombre de faits, de les soumettre à un examen sévère et judicieux, de contrôler les témoignages et de ne faire appel qu'aux hommes d'un jugement sûr et d'une raison éclairée. C'est ce qu'a essayé l'auteur dans cet ouvrage. Il a choisi, dans les ouvrages les plus autorisés et dans les lettres des missionnaires, les récits les mieux prouvés et qui pouvaient résister plus facilement aux sévérités de la critique. Il ne faut pas croire que ces vaillants apôtres de la vérité aient cru à la légère et cédé aux illusions d'une imagination prévenue ou exaltée. « Quelle prudence extrême ne déploient-ils pas pour ne pas se laisser duper par les fourberies des ministres du diable! Dès qu'ils se trouvent en présence d'un événement extraordinaire, leur défiance s'éveille. Ils soupçonnent toujours et cherchent la supercherie humaine avant d'admettre l'intervention diabolique. Sans vouloir accepter de confiance tous les détails, ce qui serait peut-être trop exiger du lecteur sérieux, on peut affirmer que l'ensemble est suffisamment justifié et que l'auteur a fait une œuvre réellement importante.

Ce qui ajoute à l'intérêt de l'ouvrage, c'est que les exemples sont empruntés à tous les pays de mission. « Nous avons, dit-il, recueilli des exemples sur toute la surface de la terre, aussi bien sous les glaces du pôle que sous les feux de l'équateur, dans les forêts des sources de l'Amazone que sur les bords du Brahmapoutre, dans les pagodes des immenses villes chinoises que sous les huttes des sauvages. » Chemin faisant, il nous décrit les mœurs des habitants, nous retrace l'origine de chaque mission, avec un résumé de son histoire. C'est un véritable voyage que nous faisons à travers les peuples les plus divers et les civilisations les plus opposées, voyage fort curieux, fort agréable et fort intéressant.

La division est fort nette et permet de se retrouver au milieu de ce dédale aux mille détours sinueux. Dans le tome premier, nous parcourons les différentes contrées de l'Amérique, et il nous est donné d'entrer en connaissance avec les Mexicains, les Péruviens, les Caraïbes, les nations indiennes du Canada et des Etats-Unis. De là nous passons dans l'Afrique, et alors s'ouvrent à nos regards les mystérieuses contrées du Gabon, du Congo, du Dahomey, de la Sénégambie. L'Ethiopie et l'Egypte nous apparaissent toujours comme l'asile de toutes les superstitions. Le tome second continue la description de l'Asie, qui a commencé à la fin du volume précédent. Les chapitres sur le Tonkin et l'Annam auront pour nous un vif intérêt, à cause de nos colonies. Après viennent la Chine et le Thibet, avec leurs nombreuses sectes et sociétés secrètes qui ressemblent si bien à la franc-maçonnerie. L'ouvrage se termine par une peinture très vive et très détaillée des superstitions qui règnent dans l'Océanie et à Madagascar.

De la lecture de cet ouvrage se dégagent des conclusions générales qui viendront à l'esprit du lecteur attentif. Tous les peuples chez lesquels les missionnaires ont exercé leur apostolat croient à la présence du démon dans les idoles, les pierres, les arbres consacrés à leur culte. Les apparitions, obsessions et possessions diaboliques sont chez eux choses fréquentes. Les énergumènes, quand ils agissent sous l'influence du diable, sont presque toujours inconscients. Sur toute la surface de la terre, il existe des sorciers chez les peuples qui ne sont pas chrétiens. Ce n'est pas là un mince avantage; c'est la notion du surnaturel qui s'affermit de plus en plus et, par la puissance des faits, sort victorieuse des vains sophismes de l'incrédulité. Souhaitons bonne fortune à ce nouveau venu. Il apporte à la cause du bien une contribution qui n'est pas à dédaigner.

(*Moniteur Bibliographique*, Ph. GONNET.)

L'AVENIR DE L'HYPNOSE, Réflexions Philosophiques, Théologiques, Physiologiques sur la Nature et les Effets du sommeil provoqué, par M. l'Abbé GOMBAULT, docteur en théologie. — Beau volume in-12, avec vignettes. = Prix .... 3 »

L'auteur a pour but de nous rendre justement méfiants à l'égard des pratiques de l'hypnose, non pas qu'il soit légitime de nier l'ensemble des faits merveilleux de cette science prétendue nouvelle, mais il est sage et chrétien de s'en tenir éloigné parce que, de l'aveu même des hommes compétents, les étranges résultats que l'on y constate, n'ont pas des causes *suffisamment connues*. La suggestion, par exemple, les paralysies et contractures hypnotiques, les hallucinations, les perversions, et même les transpositions des sens (par exemple audition par les pieds) surtout l'affaiblissement caractéristique de la volonté personnelle, tous ces phénomènes ne peuvent, aux yeux de la science sincère, ni ne doivent, au jugement de la foi, être réputés des effets purement naturels. M. l'abbé Gombault montre dans un langage très scientifique, très alerte en même temps, que l'hypnotisme, comme le spiritisme, avec lequel il finira par se confondre, n'est en somme qu'une des manifestations modernes de l'action occulte du démon sur une société devenue faible d'esprit et crédule à force de scepticisme et d'incrédulité. (*Revue du Clergé français.*)

LA FRANC-MAÇONNERIE ENNEMIE DE LA FRANCE, par Louis MARTIN. — 1 fort volume in-12 d'environ 400 pages. — Prix .... 3 fr. 50

Pas banale du tout cette petite histoire de la Franc-maçonnerie, spécialement écrite pour l'usage des vrais Français qui aiment la France. Dans les trois grandes et assez originales divisions de son livre, l'auteur marque les trois principales étapes de l'envahissement maçonnique chez nous. Il montre successivement l'*abaissement* de la France (Unité de l'Italie, Mazzini, Garibaldi, Napoléon III) ; son *affaiblissement* (Guerre franco-allemande, la Commune, Invasion des F∴ dans la politique et la finance) ; enfin son *anéantissement* (destruction de la religion, corruption de l'enfance, destruction de la famille, le Palladisme, et la situation de la maçonnerie aujourd'hui en France).

Ecrit d'un style clair et aisé, ce petit volume plaira à ceux qui aiment les bons résumés, faciles à lire. Les historiens de profession pourraient lui reprocher de n'être pas assez documenté. En somme, livre utile au clergé et plus utile encore, comme ouvrage de propagande et de lecture populaire, pour les bibliothèques paroissiales. Aucun détail qui puisse choquer les plus délicats : ce n'est pas une étude de la franc-maçonnerie considérée en elle-même, mais surtout l'histoire de l'organisation politique, sociale, économique, qu'elle a réussi à donner à la France de nos jours.

(*L'Ami du Clergé.*)

Le gérant [signature]